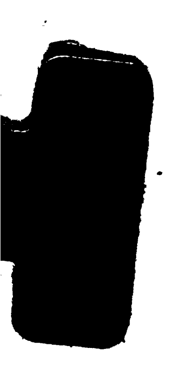
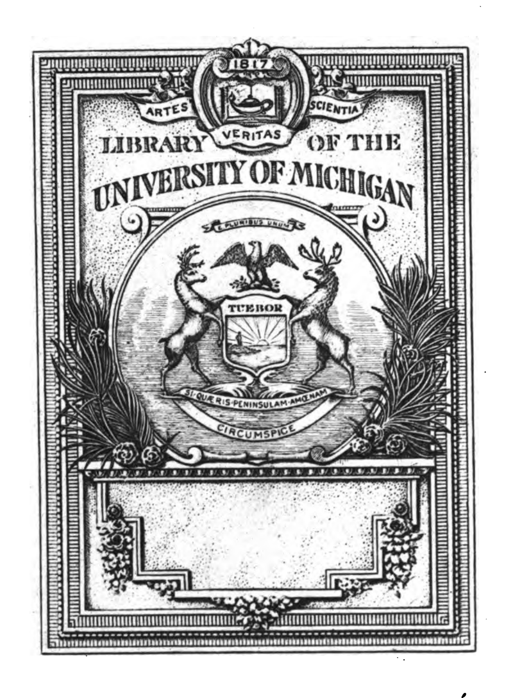



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI·QUÆRIS·PENINSULAM·AMŒNAM
CIRCUMSPICE

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1837.



TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,

RUE SAINT-ROME, N.° 41.

1837.

1837

LISTE ACADÉMIQUE.

Année 1837.

LE ROI, *Protecteur*.

MAINTENEURS DES JEUX FLORAUX.

1782. M. le Marquis DE LATRESNE (Jean-Jacques-Claire), ancien Avocat général au Parlement de Toulouse, *Doyen de l'Académie*.

1806. M. l'Abbé JAMME (Jean-Gabriel-Xavier-Auguste).

1806. M. HOCQUART (Matthieu-Louis), Premier Président de la Cour royale de Toulouse, Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, et Chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

1806. M. le Marquis DE VILLENEUVE (Pons-Louis-François), ancien Préfet, ancien Conseiller d'État, Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1806. M. le Baron DE MALARET (Joseph-François-Magdelaine), Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Membre de la Chambre des Députés.

1806. M. DRALET (Étienne-François), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Conservateur des forêts du 12.e arrondissement, en retraite.

1807. M. le Baron DE CAMBON (Louis-Alexandre), Premier Président de la Cour royale d'Amiens, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Pair de France.

1809. M. le Marquis D'AGUILAR (Melchior-Louis), Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, Chef d'escadron en retraite.

1809. M. PINAUD (Jean-Joseph-Thérèse), ancien Magistrat, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1812. M. DANTIGNY (Pierre-François), Sous-Préfet à Doullens (Somme).

1813. M. le Baron DE LAMOTHE-LANGON (Léon), ex-Sous-préfet de Toulouse, Livourne, etc.

1816. M. le Comte DE RESSÉGUIER (Jules), Chevalier des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de la Légion d'honneur.

1816. M. PUJOL (Germain-Marie-Auguste), ancien Professeur à la Faculté des Lettres.

1816. M. DECAMPE (Louis-Auguste), Avocat, ancien Recteur.

1818. M. TAJAN (Bernard-Antoine), Avocat à la Cour royale de Toulouse, Conseiller de Préfecture.

1819. M. SOUMET (Louis-Antoine-Alexandre), Membre de l'Académie française, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, *Maître ès Jeux Floraux.*

1819. M. le Comte D'HARGENVILLIERS (Joseph-Étienne-Timoléon), Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Maréchal-de-camp en retraite.

1819. M. D'AUBUISSON DE VOISINS (Jean-François), Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Ingénieur en chef au Corps royal des Mines.

1819. M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE (Marie-Joseph-François-Victor-Marius), ancien Membre de la Chambre des Députés.

1821. M. RUFFAT (Jean-Dominique-François-Marie), ex-Professeur à la faculté de Droit, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1821. M. le Vicomte DE PANAT (Dominique-Samuel-Joseph-Philippe), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Préfet, *Secrétaire perpétuel.*

1822. M. BARON DE MONTBEL (Guillaume-Isidore), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1825. M. l'Abbé DE MONTÉGUT DE LABOURGADE (Bernard-Charles-Marie-Joseph), Chanoine de Montauban.

1826. M. CABANTOUS (Pierre), Professeur de Littérature française à la Faculté des Lettres, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1826. M. DE BASTOULH (Hyacinthe), ancien Magistrat, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1826. M. PECH (Hippolyte), Conseiller à la Cour royale de Toulouse, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1829. M. DUCOS (Florentin), Avocat à la Cour royale de Toulouse, *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. GUILHAUD DE LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce), *Maître ès Jeux Floraux, Secrétaire des Assemblées.*

1832. M. SAUVAGE (François), Professeur de Littérature latine à la Faculté des Lettres.

1833. M. TIREL DE LA MARTINIÈRE (Charles), *Maître ès Jeux Floraux.*

1833. M. DE PUYBUSQUE (Adolphe-Louis), ancien Sous-préfet.

1833. M. MAZOÏER (Claude-Frédéric-Henri), ex-Maître des requêtes, Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et de la Légion d'honneur.

1833. M. CAUBET (Jean-Baptiste-Casimir), Conseiller à la Cour royale de Toulouse.

1833. M.gr D'ASTROS (Paul-Thérèse-David), Archevêque de Toulouse.

1833. M. GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres.

1834. M. DUGABÉ (Charles-Casimir), Avocat à la Cour royale de Toulouse, Membre de la Chambre des Députés.

1834. M. DE LIMAIRAC (Charles-Antoine-Gabriel), Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Préfet.

1836. M DU MÈGE (Alexandre), *Maître ès Jeux Floraux*.

M. LE PRÉFET du département de la Haute-Garonne........ } *Académiciens nés*.
M. LE MAIRE de Toulouse...... }

MAITRES ÈS JEUX FLORAUX.

1820. M. HUGO (Victor-Marie).

1821. M. le Vicomte DE CHATEAUBRIAND, Membre de l'Académie Française.

1823. M. BAOUR-LORMIAN, Membre de l'Académie Française.

1829. M. BIGNAN (Anne).

1833. M. DE DURANGEL (Nicolas-François).

1836. M. DUTOUR (Martin-Joseph).

PROGRAMME

POUR LE CONCOURS DE 1838.

L'ACADÉMIE a célébré, le 3 mai 1837, *la Fête des Fleurs*, avec la solennité ordinaire. C'est le nom que l'on donne à la distribution des prix. Cette fête poétique et religieuse commence par l'Éloge de CLÉMENCE ISAURE, prononcé par un membre du corps des Jeux Floraux. Des Commissaires de l'Académie vont ensuite chercher avec pompe les Fleurs d'or et d'argent, qui sont exposées, dès le matin, sur le maître-autel de l'Église de la Daurade, où reposent les cendres de CLÉMENCE ISAURE. Le Secrétaire perpétuel fait un rapport sur le concours, pendant l'absence des Commissaires. A leur retour, on proclame les vainqueurs. L'Académie leur permet de lire eux-mêmes leurs ouvrages, s'ils en manifestent le désir; on leur distribue ensuite les Fleurs qu'ils ont remportées.

LISTE DES OUVRAGES COURONNÉS DANS LE CONCOURS DE 1837.

L'Italie, ou le Rêve détruit, Ode, par M. F. DE LA JUGIE, a obtenu un Lis réservé.

Le Jugement d'Isaure, Poëme, par M. l'Abbé DUBREIL, de Toulouse, a remporté le prix.

Les Contes des Fées, Epître, par M. Edouard GOUT-DESMARTRES, a obtenu un Souci réservé.

Consolation à une jeune Femme, Épître par M. F. DE LA JUGIE, a obtenu un Souci réservé.

David et un Ange, Églogue, par M. l'Abbé Dubreil, a obtenu un Souci réservé.

La Fête des Fleurs, Hymne à la Vierge, par M. Isidore Latour, de Saint-Ybars, a obtenu un Lis réservé.

L'Académie propose, pour le sujet du Discours du concours de 1838, l'*Éloge de saint Bernard.*

L'Académie a cinq Fleurs à distribuer comme prix de l'année; savoir, l'Amaranthe, la Violette, le Souci, le Lis et l'Églantine.

L'Amaranthe d'or vaut quatre cents francs. Il n'y a que les Odes qui concourent pour cette Fleur.

La Violette d'argent vaut deux cent cinquante francs. Elle est destinée à un Poëme qui n'excède pas deux ou trois cents vers, à une Epître ou à un Discours en vers.

Le Souci d'argent, qui vaut deux cents francs, est le prix de l'Églogue ou de l'Idylle, de l'Élégie, et de la Ballade.

Le Lis d'argent, qui vaut soixante francs, est destiné à un Sonnet *en l'honneur de la Vierge*, ou à un Hymne sur le même sujet. C'est le seul prix de poésie pour lequel les auteurs ne soient pas libres de traiter un sujet à leur choix.

L'Églantine d'or vaut quatre cent cinquante francs. C'est le prix du Discours, dont l'Académie donne toujours le sujet.

Le concours sera ouvert jusqu'au 15 février 1838 inclusivement, terme de rigueur.

Les auteurs feront remettre, par une personne domiciliée à Toulouse, TROIS COPIES de chaque ouvrage à *M. le Vicomte de Panat, Secrétaire perpétuel, rue des Arts, n.° 22*, qui en fournira un récépissé. Ces TROIS COPIES sont nécessaires pour le premier examen, qui se fait à la fois et séparément

dans trois bureaux. Il est inutile d'y joindre un billet cacheté contenant le nom de l'auteur. Chaque exemplaire sera désigné, non-seulement par le titre de l'ouvrage, mais encore par une épigraphe que le Secrétaire perpétuel inscrira sur son registre, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur.

Les fonctionnaires publics de Toulouse ont la bonté de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés par leur collègues des autres villes, pourvu qu'on ait soin d'affranchir les lettres et les paquets.

Tout ouvrage qui attaquerait la Religion ou le Gouvernement, qui blesserait les moeurs ou les bienséances, est rejeté du concours. L'Académie exclut aussi les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations; ceux qui seraient écrits en style marotique, ou sur un ton burlesque, satirique et familier; ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies, et ceux qui auraient été précédemment publiés. Enfin, le prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle.

Après l'adjudication des prix, l'avis en sera donné assez tôt pour que chaque auteur, s'il est à Toulouse ou aux environs, puisse venir recevoir le prix qui lui est destiné, et lire lui-même son ouvrage.

Ceux qui ne viendront pas, devront envoyer à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, dans laquelle ils se déclarent auteurs des ouvrages réclamés en leur nom.

Les auteurs couronnés pourront en demander une attestation au Secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des Jeux Floraux.

On ne pourra plus concourir dans un même genre de composition après y avoir obtenu trois fois, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé (1), la Fleur assignée à ce genre. (L'Académie couronne onze genres différents : l'Ode, le Poëme, l'Epître, le Discours en vers, l'Élégie, l'Églogue, l'Idylle, la Ballade, le Sonnet, l'Hymne à la Vierge, et le Discours en prose.)

Celui qui aura obtenu, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé, trois Fleurs autres que le Lis, dont une au moins soit l'Amaranthe, pourra demander à l'Académie des lettres de *Maître ès Jeux Floraux*, qui lui donneront le droit d'assister et d'opiner avec les Mainteneurs aux assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix.

Le même droit est acquis aux orateurs qui auraient obtenu trois Églantines, soit comme prix d'année, soit comme prix réservés.

---

(1) On donne le nom de *prix réservé* à une Fleur qui, n'ayant point été adjugée dans un des concours précédents parce qu'aucun ouvrage n'avait mérité le prix du genre, a été mise en réserve pour les concours suivants, où elle vient accroître le nombre des cinq Fleurs que distribue l'Académie. Un Ouvrage qui n'a pas été jugé digne de remporter le prix de l'année peut donc obtenir quelquefois, suivant son degré de mérite, ou la Fleur *réservée* de son genre, ou même celle d'un genre différent, pourvu qu'elle soit d'une valeur moindre.

CONCOURS DE 1837.

L'ITALIE,

OU LE RÊVE DÉTRUIT,

ODE

A M. A. DE M.

Qui a obtenu un Lis réservé;

Par M. F. DE LA JUGIE, Avocat stagiaire à la Cour royale de Toulouse.

È contrà videbis terram, et non ingredieris in eam.
DEUT. cap. 32, ℣. 52.

Mater mea modò dies computat.
TOB. cap. 10, ℣. 9.

Des bords de la mer, pendant un voyage en Provence.

I.

Et moi, naguère, aussi, dans mes rêves de flamme,
Lorsque tout dans la vie enchantait mes regards :
« Oh! préparez, disais-je, un esquif, une rame :
» Un instinct voyageur tourmente ma jeune âme;
» Adieu, France! je pars.

» Je vais, je vais la voir, cette noble Italie
» Où dorment les héros, les bardes, les martyrs;
» Où l'on croit respirer la gloire et le génie;
» Où les sens captivés s'enivrent d'harmonie,
» L'âme, de souvenirs.

» Je vais, je vais la voir, toujours riante et belle,
» Belle avec son ciel bleu, son air suave et pur,
» Ses bosquets où le myrte à l'oranger se mêle,
» Ses femmes dont la voix lutte avec Philomèle,
» Et ses golfes d'azur.

» Ne me retardez pas!... Sur la plage embaumée
» Où Virgile chantait, jeune et brillant d'espoir,
» Quel charme ont les accords de sa lyre enflammée,
» Autour de son tombeau, par une brise aimée
» Murmurés vers le soir!

» Quel charme d'évoquer l'image de vos fêtes,
» Cumes, Baïa, séjour autrefois enchanté,
» Alors que les Plaisirs, à la voix des Poëtes,
» Suivaient, riant essaim, dans vos belles retraites,
» La Gloire et la Beauté!

» Quel charme de rêver, près du berceau du Tasse,
» Sorrente, au bruit mourant de tes flots de saphirs!
» J'irai : du Dante errant je chercherai la trace.....
» Frais Anio, rends-moi de Tibulle et d'Horace
» Les gracieux soupirs.

» Mais que vois-je ?... A mes yeux, que de brillants portiques,
» De temples ; de palais, de monuments divers !...
» Laissez-moi parcourir ces villes magnifiques :
» Milan qui s'embellit de ses flèches antiques ;
» Gênes, fille des mers ;

» Et toi, des Rois naguère orgueilleuse rivale,
» Venise, sur les flots pleurant ta liberté ;
» Et toi, des Médicis illustre Capitale ;
» Et Bologne, et Ravenne, et Naples d'où s'exhale
» Un chant de volupté ;

» Toutes brillantes Sœurs, qu'aux jours de la conquête
» D'un cri d'étonnement l'étranger salua ;
» Que l'Artiste chérit, que chante le Poëte ;
» Mais dont l'éclat pâlit, lorsque, levant la tête,
» Rome dit : « Me voilà ! »

» Rome, ciel !... A ce nom, quel trouble involontaire !...
» Rome, épouse du Christ, et veuve des Césars ;
» Rome, que Dieu choisit pour régner sur la terre,
» Autrefois, par le glaive, aujourd'hui, tendre mère,
» Par la croix et les arts ! »

II.

Je disais !... Pourquoi donc, sur la vague soumise,
Pourquoi, France où le Ciel a placé mon berceau,
N'ai-je pas vu, glissant au souffle de la brise,
S'effacer par degrés de ta rive indécise
Le mobile tableau ?...

S'est-il flétri l'espoir qui semblait me sourire,
Comme un bouton se fane avant d'avoir fleuri,
Comme un cri de bonheur sur les lèvres expire ?...
Ah ! loin de ces beaux lieux, objet de mon délire,
Qui me retient, Ami ?...

Qui me retient surtout à cette heure enivrante,
A cette heure où la mer caresse mes pieds nus ;
Où le vent, qui frémit sur ma lyre vibrante,
M'apporte, avec la voix de l'onde murmurante,
Des parfums inconnus ?

D'ici, mon œil au loin suit de rapides voiles
Qu'un souffle heureux, Sicile, emporte vers tes bords,
Vers tes bords fortunés où le jour est sans voiles,
Où l'on entend, la nuit, sous un dôme d'étoiles,
D'ineffables accords ;

Et la vague paisible, et le ciel sans orages,
Et le port qui redit les chants des matelots,
Et les cris de départ, et le bruit des cordages,
Tout semble m'inviter, sur ces nouveaux rivages,
A fendre aussi les flots !

Et je ne vole pas !... Et mon âme brûlante,
Qui naguère, en ces lieux, d'ardeur eût tressailli,
Mon âme à tant d'attraits se montre indifférente !...
Et bientôt de la mer l'image ravissante
A mes yeux aura fui !...

Ah ! c'est que la nature en moi n'est pas muette !
C'est que Dieu, comme il fit la fleur pour embaumer,
Comme il a dit à l'aigle : Affronte la tempête ;
A l'alcyon, Gémis ; Rêve, au jeune Poëte ;
Fit le cœur pour aimer !

C'est que naguère, Ami, loin des flots qu'à cette heure
Je vois étinceler aux derniers feux du jour,
J'ai laissé, dans le deuil de sa triste demeure,
Une mère adorée, et qui prie, et qui pleure,
Attendant mon retour !

Hélas ! pour enchanter son foyer solitaire,
Un autre eût été là, dans des jours plus heureux !
Un frère !... mais que dis-je ?... à ce doux nom de frère,
Je sens rouler des pleurs aux bords de ma paupière !...
L'Ange a revu les cieux !

Et maintenant peut-être, au fond d'une vallée,
Elle, le cœur brisé, se dirige à pas lents ;
Et là fléchit, auprès d'une tombe isolée
Que la mousse et les ans n'ont pas encor voilée,
Ses deux genoux tremblants !

Et rien ne peut calmer la douleur qui l'oppresse,
Rien... que ma voix, mes bras qui l'étreignent d'amour !...
Oh ! le cœur d'une mère !... abîme de tendresse,
Que des torrents de joie et des flots de tristesse
Traversent tour à tour !

Je crois encor la voir celle qui me réclame,
Telle que me l'offrit l'heure de nos adieux :
Elle mêlait ses pleurs à ses baisers de flamme,
Et sa bouche exhalait, faible écho de son âme,
Des soupirs et des vœux ;

C'en est donc fait !... Salut, admirable Provence,
Sol que j'ai parcouru, que vont quitter mes pas !
Salut, beau ciel ; et vous, flots où mon œil s'élance !...
Console-toi, ma mère !... Après un mois d'absence,
Je revole en tes bras !

Et toi qu'avec transport, de tes charmes éprise,
Ma jeune âme appelait ; qu'aujourd'hui j'entrevoi ;
Italie, Italie, ah ! si mon vœu se brise,
Du moins mon luth, au seuil de la Terre promise,
Aura chanté pour toi !

Septembre 1834.

SAINT BERNARD,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Édouard GOUT-DESMARTRES, de Pons (Charente-Inférieure).

> L'Église l'a mis au nombre des Saints, et la Philosophie au nombre des grands hommes.

I.

Comme un vaisseau battu par la vague écumante,
Le monde chancelait au gré de la tourmente
Dont le souffle, en passant, déracinait sa foi;
Et les flots s'élevaient si hauts dans la tempête,
Qu'à leur bruit les plus forts sentaient courber leur tête
Et tressaillaient d'un saint effroi (1)!

(1) On sait qu'à l'époque où parut saint Bernard, l'Église se trouvait dans un moment d'épreuves et la société dans un moment de crise morale et politique. — Deux Papes avaient été élus le même jour; la plus grande licence régnait dans les mœurs du clergé; plusieurs hérésies s'élevaient, etc., etc. Voyez : — Saint Bernard, Épist.—Bullet, *Dissert. sur l'état des évêques de France.* — Fleury, t. 14. — L'abbé Millot. — *Chronicum centulense.* —Villefore, *Hist.* de saint Bernard. — Massillon, panégyrique de saint Bernard. — Velly, Hist. de France, etc.

L'auteur de cette Ode pourrait presque appuyer chacun de ses vers d'un fait historique ou d'un trait de la vie de saint Bernard; mais il pense que cela est inutile.

Tandis qu'à l'Orient s'amassaient les orages,
Que sur le saint tombeau, souillé par mille outrages,
L'Infidèle semblait pour toujours s'affermir;
Et que l'Ange éploré du Jardin des Olives,
Ému comme autrefois de douleurs aussi vives,
Venait y prier et gémir;

L'Europe avait aussi des présages sinistres :
Dieu voyait la licence atteindre ses ministres
Dont chancelait déjà la vieille austérité;
Le schisme et l'hérésie affligeaient son Église,
Qui, tremblante, parut un instant compromise
Dans son infaillible unité !

Et trouvant deux rivaux sur le trône de Pierre,
Les Chrétiens consternés se tenaient en prière :
O Seigneur, disaient-ils, vois, nous te bénissons !
De Saül, de David lequel devons-nous suivre ?
Les flots grondent : Seigneur, que ta main nous délivre !
Réveille-toi ! nous périssons !...

Laissez, laissez, Chrétiens, passer le flot qui gronde :
La barque où dort Jésus est plus forte que l'onde.
Hommes de peu de foi, pourquoi donc craignez-vous ?
Dieu ne délaisse point son Église fidèle;
Quand il semble dormir, il veille encor sur elle
Et contient la mer en courroux....

Souvent, lorsque le monde abandonne sa voie,
Par la main qui bénit ou le bras qui foudroie,
Un homme est envoyé, qui sauve ou qui détruit :
Mais sitôt qu'un grand siècle est sur le point d'éclore,
Tu fais toujours, Seigneur, précéder son aurore,
D'un grand homme qui le conduit...

II.

Celui qui fut choisi pour rendre
A la vérité son flambeau;
Qui devait, du vieux siècle en cendre,
Faire éclore un siècle plus beau;
Celui qui devait sur l'Église
Verser cette eau qui fertilise
Lorsque la tempête a soufflé,
De l'erreur terminer la lutte,
Et, d'un bras puissant, dans sa chute
Retenir le monde ébranlé;

O Bernard ! ce fut toi !... Ton âme,
Embrasée au souffle de Dieu,
Sur la terre épanche sa flamme
Et l'embrase du même feu.
Et ton entraînante parole,
Comme la foudre, brûle et vole,
Ou, comme un fleuve, sait couler.
Le monde écoute tes oracles,
Et pour enfanter des miracles,
O Bernard ! tu n'as qu'à parler !...

Faut-il éclairer les conciles (1) ?
Les prélats émus et ravis,
Comme à la voix de Dieu dociles,
Ne suivent plus que tes avis.
De la cruauté sarrasine
Faut-il sauver la Palestine,
Qui dans ses chaînes se débat ?
Tu dis.... et de vastes armées,
Comme par ton souffle animées,
Se lèvent, prêtes au combat !

En vain noble, opulente et belle (2),
Et féconde en prospérités,
Ta jeunesse te promet-elle
L'amour et ses félicités !
De la Syrène qui t'enchante,
En vain la voix molle et touchante
Veut t'attirer par ses concerts !
Pour le ciel, tu quittes la terre ;
Tu prends la croix du solitaire,
Et tu t'enfuis dans les déserts.

(1) En 1140, saint Bernard assista au Concile de Sens, où il fit condamner le malheureux Abailard, et où il entraîna tout le monde par la force de son éloquence.—Voyez Villefore, Hist. de S. Bernard.

(2) Saint Bernard était d'une famille noble, riche et fort considérée dans le pays ; il avait toutes les qualités personnelles qui peuvent donner du succès dans le monde. Il se reprocha toujours d'avoir regardé avec trop d'attention une femme dont l'image le poursuivit longtemps — Voyez Villefore, *idem*.

Là, de tes compagnons d'études (1)
Tu fais d'austères pénitents;
Et tu peuples les solitudes
D'anachorètes de vingt ans.
Sous la cendre et sous le cilice,
Soldat de la sainte milice,
Pour toi le ciel se dévoila :
Et quand Dieu réclame un prophète,
Tu t'élances de ta retraite
Et tu dis : Seigneur, me voilà....

Et soudain la foi renaissante
Recommence ses plus beaux jours;
Partout la foule obéissante
Suspend l'oreille à tes discours.
De l'Italie à l'Allemagne,
Le cri d'amour qui t'accompagne
De ville en ville est répété :
Les cœurs s'inondent de lumière,
Et devant ta sainte bannière
Se prosterne l'impiété !

Ton vaste génie est un glaive
Dont le tranchant frappe partout :
Aussitôt qu'une erreur se lève,
Aussitôt te voilà debout :
D'une main tu détruis le schisme,

(1) Quand saint Bernard se retira du monde, il entraîna trente de ses condisciples avec lui. — Voyez Villefore, Hist. de S. Bern.

De l'autre éteins le fanatisme (1)
Et fais briller la vérité :
Les rois implorent ta prudence,
Les peuples ton indépendance,
Et l'Église ta sainteté !....

III.

Poursuis, poursuis, Bernard, ta mission sacrée;
Ton bras est invincible, et ton âme inspirée;
A tes nobles élans qui pourrait mettre un frein ?
Va, combats les plus forts; ne crains point les défaites :
Dieu sur toi fit descendre et l'aigle des prophètes
Et la colombe du Jourdain.

Mais, quoi ? déjà tu pars et tu quittes la plaine!
Es-tu vainqueur ? ou bien sous la fatigue humaine
Sens-tu ton cœur faillir et tes genoux plier ?
A force de lutter, la faiblesse nous gagne :
Sans doute qu'épuisé tu vas sur la montagne
Pour t'y recueillir et prier !...

Non, non.... C'est qu'il a vu des palmes qu'on prépare !...
Car de ses dons jamais le peuple n'est avare
Pour ceux dont le génie est venu l'éclairer.

(1) Saint Bernard réfuta les erreurs de Pierre de Bruys, qui annonçait, au nom de Dieu, l'obligation d'aller massacrer tous les juifs. — Voyez Villefore, Op. S. Bern., epist. 365, etc.

Mais devant les honneurs Bernard tremble et recule :
Il ne veut, pour tout bien, que sa pauvre cellule,
Et qu'une croix pour l'adorer !... (1).

IV.

Maintenant que l'Europe, en sa route égarée,
Se trouve sans pilote, à tous les vents livrée;
Qu'un voile impénétrable obscurcit l'avenir;
Que chacun, attentif, au moindre bruit se lève,
Les yeux tournés au ciel et la main sur son glaive,
Ignorant ce qui va venir;

Maintenant que, séduits par nos vaines sciences,
Nous perdons, chaque jour, nos antiques croyances;
Que nos cœurs sont glacés, nos pas irrésolus;
Et que l'Église en deuil, plaintive et désolée,
Comme autrefois Rachel, la mère inconsolée,
Pleure ses fils qui ne sont plus;

S'il est vrai, comme on dit, et comme moi j'espère,
Qu'un travail immortel dans le monde s'opère;
Que nous allons toucher le but où nous tendons,
Et qu'un grand siècle enfin soit sur le point d'éclore,
Daigne envoyer, Seigneur, pour hâter son aurore,
Un grand homme.... Nous l'attendons !....

(1) On sait que saint Bernard refusa tous les honneurs qu'on voulait lui prodiguer partout. Il ne voulut ni de l'évêché de Milan, ni du commandement de la croisade, etc., etc. — Voyez Villefore, hist. de S. Bern.

L'AVENIR SOCIAL,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Aimé CAMP, Régent de seconde au collége de Beziers.

Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Quand l'immense Océan engloutit un vieux monde,
Aux regards du soleil, de l'abîme de l'onde
Il éclot un monde plus beau,
Où d'astres plus brillants le firmament se dore,
Où des champs fortunés, d'une plus riche Flore
Offrent au ciel l'aspect nouveau.

Quand Vésuve, hurlant dans sa prison de flamme,
Se dresse, agite en l'air son ardente oriflamme,
Et lance ses traits foudroyants;
Adieu des prés fleuris la robe diaprée,
Adieu les pampres verts, et la moisson dorée,
Et les ombrages ondoyants.

Mais sur ces champs en deuil qu'ont désolés les laves,
L'œil charmé reverra les fleurs les plus suaves
Des ruisseaux embaumer les lits;
Des coteaux s'arrondir comme un beau sein de femme,
Et des vallons où tout sera brise et dictame
S'épanouir comme un beau lis.

Ainsi quand le volcan, ou la mer populaire,
Débordant à grands flots, brise dans sa colère
Les lois et les religions;
Un temple plus brillant sort de ce chaos sombre,
Une loi plus auguste abrite sous son ombre
Les jeunes générations.

Gloire à l'humanité qui jamais ne s'arrête,
Qui, sous des cieux d'azur, ou bien sous la tempête,
Poursuit son chemin solennel;
Qui pour tente d'un jour se construit un empire,
Puis le brise, et plus loin va camper, et n'aspire
Qu'à la grande cité du ciel!

De gloire et de malheur portant un diadème,
Elle s'en va chantant cet immense poëme
Dont chaque siècle n'est qu'un chant;
Magnifique Babel, dont le front *gigantesque*
Surgit incessamment vers la voûte *céleste;*
Soleil qui n'a pas de couchant.

D'Hercule elle prend la massue,
Ou le pesant marteau de Thor;
De Roland la durandal nue,
Ou d'Achille la lance d'or.
Tantôt elle forge une épée
Dans les flammes du ciel trempée,
Et la met aux mains de César;
Tantôt sa foudre brille et gronde,
Alors que, comme dieu du monde,
Napoléon roule son char.

En vain dans le lit de la tombe
Se couchent rois, peuples et dieux;
Jamais l'humanité ne tombe,
Elle grandit et monte aux cieux :
Toujours quelque grand peuple marche,
Portant, comme Israël, son arche
Dans les lointaines régions.
Nations, de stupeur frappées,
Courbez vos fronts et vos épées
Devant l'élu des nations!

O fille de la gloire, ô France libre et fière,
Triomphe sur ton trône éclatant de lumière;
Répands tes clartés à grands flots:
Reine de l'univers, tout peuple te salue,
Tout proscrit sent son cœur tressaillir à ta vue,
O France, ô mère des héros!

Tu grandis à l'ombre du chêne,
Mystérieuse Velléda;
De Rome tu bravas la chaîne,
Fidèle aux héros de l'Edda;
Puis brisant ta farouche idole,
Tu fus ravir au Capitole
Le diadème des Césars;
Puis du Christ levant la bannière,
De Mahomet dans la poussière
Tu traînas les fiers étendards.

Oui, c'est toi qui, jetant l'Europe sur l'Asie,
Rangeas tous les enfants de la chevalerie
Sous ton noble et sacré drapeau;
Toi qui, le front orné des palmes d'Idumée,
Aiguisas et ton glaive et ta lance enflammée
Sur la pierre du saint tombeau;

C'est toi dont le vaisseau sombrant dans la tempête,
Paré des trois couleurs comme pour une fête,
Et des flots refoulant l'effort,
Vit les vents se calmer et luire les étoiles,
Et, ses trois mâts debout, avec toutes ses voiles,
Entra superbe dans le port;

Toi qui fis gronder ces tonnerres
Par qui les peuples reveillés
De leurs chaînes héréditaires

Rompirent les anneaux rouillés;
Rapide comme un incendie,
Ta révolution hardie
Rougit vingt horizons divers;
Et ta main aux champs de victoire,
Sema dans le sang de la gloire
La liberté de l'univers.

Ainsi que l'Océan envahissant sa grève,
Vers l'astre qui l'attire, immense se soulève,
Et gonfle son sein palpitant;
Ainsi, dans son grand lit l'Europe balancée,
S'agite sous la loi d'une haute pensée,
Astre de ton ciel éclatant.

A la voix du Couchant l'Orient se ranime;
Déjà dans leurs tombeaux Tyr, Memphis et Solyme
Se réveillent comme trois sœurs;
Les fils dégénérés des races titaniques
Vont rallumer les feux de leurs foyers antiques
Aux occidentales splendeurs.

Hermès, ton antique patrie
Des arts reconquiert le trésor,
Et le phare d'Alexandrie
Sur les murs resplendit encor;
Le Nil a couvé dans son onde
La parole forte et féconde

Que Napoléon y jeta;
Et la moisson flotte dorée,
Et sur les bords de l'Erythrée,
Et dans les plaines du Delta.

Orient, toi qui vis éclore
La lumière et la vérité;
Orient, palais de l'aurore,
Temple de la divinité;
Terre qui sur chaque rivage,
Comme une bible à chaque page,
Montres le nom d'Adonaï;
Vieux monde, dont toutes les cimes
Reflètent les splendeurs sublimes
De ton soleil évanoui!

Orient! Orient! voici que la lumière
Remonte à ton beau ciel, à sa source première,
Comme à son nid revient l'oiseau;
Esaü dépouillé de ta gloire éclatante,
Tout chargé de trésors, Jacob vient sous ta tente,
Soyez amis comme au berceau.

Et vous bardes, chantez, chantez! voici votre heure,
S'il faut que le jour naisse, ou qu'il pâlisse et meure,
Pour que vous commenciez vos chants :
Si la lyre en vos mains, joyeuse ou désolée,
Sur le berceau d'un peuple, ou sur son mausolée
Prélude à ses concerts touchants.

D'un monde chantez l'agonie,
Saluez un monde nouveau;
Chantez, et qu'à votre génie
La foi rallume son flambeau;
Que le doute aux ailes funèbres
Dans nos cœurs pleins de ses ténèbres
Cesse de répandre son fiel;
Que tout s'arme, que tout s'apprête
A la magnifique conquête
Qu'à l'homme réserve le ciel!

Malheureux le mortel qui flotte dans le doute!
D'un regard incertain il explore sa route,
Mais nul astre à ses yeux n'a lui :
Comme ce marbre noir, coupole de la tombe,
Un ciel terne et glacé sur sa tête surplombe,
Tout est froid, tout est mort pour lui.

OEdipe infortuné, sans gloire et sans couronne,
Qui se nourrit d'opprobre, et meurt loin d'Antigone,
Et meurt par le ciel foudroyé;
Archange qui tombé de son trône sublime,
Du haut de l'Empirée et d'abîme en abîme
Roule dans l'enfer effrayé.

Comme Dante proscrit le croyant se console;
Il voit de Béatrix la brillante auréole
Luire sur l'enfer de ses jours;

De la création soulevant tous les voiles,
Comme un ange volant d'étoiles en étoiles,
Il monte, il s'élève toujours.

« Mais, dites-vous, le Christ est seul dans sa demeure :
» Veuve de ses honneurs, la cathédrale pleure
» Comme le grand tombeau d'un Dieu :
» L'église a profané l'anneau des fiançailles,
» Un invisible doigt écrit sur ses murailles
» L'arrêt de mort en traits de feu.

» La lampe s'est éteinte au fond du sanctuaire ;
» Plus de foi, plus d'amour, silence à la prière ! »
Insensés, regardez le ciel.....
Cathédrale d'azur où, sur leur char qui vole,
Des milliers d'astres d'or brillent sous la coupole
De ce temple de l'Éternel :

Temple où tout va chantant les divines louanges,
Et ces chœurs de soleils beaux comme des chœurs d'anges,
Et la lune au front argentin,
Et la nuit rayonnant de splendeurs infinies,
Et l'air plein de parfums, de brises, d'harmonies,
Et la pourpre et l'or du matin ;

Et ces lis que la nuit a brodés sur ses voiles,
Cette écume d'argent d'un océan d'étoiles,
Ces blancheurs du fleuve lacté ;

Et la comète ardente, et la foudre qui gronde,
Et les Heures dansant leur éternelle ronde
Sous l'œil de la divinité.

Et vous aussi croyez au Dieu père des hommes,
Qui guide dans le ciel la planète où nous sommes
Vers quelque but mystérieux;
Qui préfère aux splendeurs des sphères étoilées
Un cœur dont les vertus à nos regards voilées
Ne rayonnent que pour ses yeux.

Croyez au Christ dont la parole
Dans les siècles doit retentir;
Qui d'une éternelle auréole
Parera le front du martyr;
Qui dans sa balance sublime
Pèse l'innocence et le crime,
Et qui de sa verge d'airain
Un jour écrasera les têtes
Des tyrans et des faux prophètes
Contre lui conjurés en vain.

Espérez! espérez! car la liberté sainte,
C'est l'étoile du ciel qui jamais n'est éteinte,
Qui luit sous le nuage épais;
C'est le chêne debout qui, quand de cime en cime
L'avalanche en croulant roule tout dans l'abîme,
Seul sur l'abîme règne en paix;

C'est le phare qui brille au loin sur vos naufrages,
C'est l'aigle qui s'élance au-dessus des orages
Et nage dans l'éther vermeil :
En vain la mer mugit, le phare est immobile ;
La foudre gronde en vain, l'aigle plane tranquille
Entre la foudre et le soleil.

RAVISSEMENT DE SAINT PAUL,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. l'Abbé DUBREIL, de Toulouse (Haute-Garonne).

Scio hominem raptum usque ad tertium cœlum.
(Épître aux Corinthiens.)

Un jour, dans son cachot visité par les Anges,
Paul, au doux bruit des chœurs qui chantaient ses louanges,
S'endormit, soutenu dans leurs bras glorieux,
Et porté dans les airs, sur leurs rapides ailes,
Brillant comme le front des sphères immortelles,
Alla se réveiller aux cieux.

Là, parmi les Élus, sur un trône d'ivoire,
Il vit dans un nuage et caché dans sa gloire,
Le Monarque invisible au milieu de sa cour;
Il ne lui parla point, mais il sentit son âme
Pénétrée en secret d'une céleste flamme
Comme l'œil au regard du jour.

Et les Saints étonnés, contemplant en silence
Cet élu de la terre admis en leur présence,
Se demandaient le nom de leur hôte nouveau;
Ils disaient : Est-ce un Ange? est-ce un second Elie,
Dont l'âme avec transport dans la gloire accueillie
Vient triomphante du tombeau?

Tout à coup, du milieu de la phalange sainte,
Une voix s'éleva dans la divine enceinte,
Et l'on ouït ces mots retentir dans les airs :
« Gloire soit dans les cieux au héros magnanime!
» Gloire soit à jamais au conquérant sublime
» Qui va régner sur l'univers!

» Des rives du couchant aux lieux où naît l'aurore,
» Le monde sait son nom et le murmure encore;
» Le prêtre à ses faux dieux le dit en frémissant;
» Déjà l'enfer troublé dans sa cruelle joie,
» Quand les tigres du cirque ont demandé leur proie,
» A nommé Paul en rugissant.

» Grand Apôtre! ta voix, au milieu des miracles,
» A la terre muette a redit ses oracles;
» Ton front comme Sina s'est couronné de feu;
» Sur les peuples saisis de respect et de crainte
» Ta grande âme est passée, ainsi que l'arche sainte,
» D'où s'échappait la voix d'un Dieu.

» Vingt fleuves étonnés t'ont vu sur leur rivage;
» Le Scythe a devant toi courbé son front sauvage;
» Sous ta puissante main le Grec s'est abaissé;
» Athène écoute encore et frémit inquiète,
» Comme un peuple s'agite, après une tempête,
» Aux lieux où la foudre a passé.

» Qu'il faisait beau te voir, quand aux rois de la terre
» Tu dévoilais le Dieu qui lance le tonnerre,
» Quand l'orgueil d'un sénat (1) pâlit devant ta croix!
» Quand le ciel suspendant ses éternelles fêtes,
» Les chœurs des Chérubins et les chœurs des Prophètes
» Écoutaient ta superbe voix!

» C'est toi, dont la puissante et divine éloquence
» Du Christ dans l'univers a réparé l'absence;
» Jamais génie au tien ne s'est levé pareil;
» L'erreur de toutes parts s'enfuit à sa lumière:
» Vous tomberez, ô dieux! dans l'obscure poussière
» Vous dormirez votre sommeil!

» En vain vous enchaînez le lion invincible;
» En agitant ses fers il rugit plus terrible;
» Sa voix parle à la terre et la terre l'entend;
» La prison de l'Apôtre en deviendra le temple,
» A l'univers entier qui de loin l'y contemple,
» Jamais il ne parut plus grand.

(1) L'Aréopage, auquel il annonça le Dieu inconnu.

» Poursuis, noble héros, poursuis ta course immense;
» C'est par là que, bravant l'enfer et sa puissance,
» Ton âme a pris vers nous son vol mystérieux;
» Poursuis, il faut aller jusqu'où finit le monde,
» Le soleil doit à tous sa lumière féconde
» Avant de remonter aux cieux.

» Il est une cité que la gloire environne;
» La terre, de ses tours fièrement se couronne;
» Un peuple de héros habite dans son sein;
» C'est elle qui des rois courbe la tête altière,
» Mille sceptres brisés ont formé la poussière
» Que foule son pied souverain.

» Elle aussi dans ta voix reconnaîtra son maître;
» Au fond de leurs tombeaux, en te voyant paraître,
» Ses conquérants fameux vont encor tressaillir;
» Car tu vas lui donner de plus vastes royaumes,
» Plus d'immortalité, qu'aucun de ses grands hommes,
» Dont elle peut s'enorgueillir.

» Déjà je vois s'ouvrir les saintes catacombes;
» Sors, ô Religion, des ténébreuses tombes
» Où tes fils se cachaient à la clarté du jour;
» Va dans le Capitole admirer ta conquête;
» Ne vois-tu pas la croix qui, couronnant sa tête,
» Domine le monde à son tour?

» Que j'aime à contempler sa marche triomphante !
» Mais sa main d'un martyr tient la palme éclatante;
» Quel est ce noble sang qui rougit ses lauriers ?
» O grand Paul! c'est le sang qui paîra sa victoire,
» C'est celui d'un héros qui saura, pour sa gloire,
» Braver les glaives meurtriers.

» Triomphe! c'est le tien; l'enfer va le répandre;
» Triomphe! car les cieux envîront à ta cendre
» Ta gloire et ton trépas, héroïque martyr!
» Vois briller devant toi ta couronne immortelle;
» Oh! pourquoi, comme l'homme et d'une mort si belle,
» Un Ange ne peut-il mourir ?

» Triomphe! des tyrans le règne impur s'achève;
» Rome, qui dans ton sang émoussera son glaive,
» Va devenir chrétienne en le voyant couler;
» Tu meurs, mais ton trépas est un trépas sublîme;
» Et ce sang, en tombant, va creuser un abîme
» Où les idoles vont crouler.

» Tu meurs; mais à jamais ton immortel ouvrage
» Des cieux sur l'univers réfléchira l'image,
» Comme un vaste Océan, miroir du firmament;
» Les siècles, des héros détruiront la mémoire,
» Mais ils respecteront les écrits et la gloire
» Et la dépouille du géant.

» Tels les astres brillants de la voûte éthérée
» Egaleront des cieux l'éternelle durée;
» Le temps qui détruit tout n'arrête point leur cours;
» L'homme sous leurs regards grandit et puis s'efface;
» Des empires détruits on cherche en vain la trace;
» Mais leur flambeau luira toujours.

» Je vois, dans l'avenir, belle et renouvelée,
» La fille des Césars, ainsi qu'un mausolée,
» De son pieux martyr couronner le tombeau;
» Un empire y naîtra de ta cendre féconde,
» Et la Religion, qui doit survivre au monde,
» Aura ta tombe pour berceau.

» Mais l'univers attend; va finir ta conquête!
» Un jour ces mêmes cieux s'ouvriront sur ta tête,
» Mille peuples vaincus paraîtront devant toi,
» Et des Anges ravis la troupe harmonieuse
» Suivra, la lyre en main, ta marche glorieuse
» Devant le trône du grand Roi. »

La voix alors se tut, et la voûte étoilée
Disparut tout à coup, d'un nuage voilée;
Paul fut hors du saint lieu par les Anges porté;
Comme un astre tombé des célestes royaumes
Il brillait de leur gloire, et l'on dit que les hommes
Crurent voir la Divinité (1).

(1) Les Ephésiens, prenant saint Paul pour un Dieu, voulurent lui offrir de l'encens. (*Actes des Apôtres.*)

FUNÉRAILLES D'ALARIC,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Isidore LATOUR, de Saint-Ybars.

Dans ces champs que la nuit a couverts de son ombre,
Voyez-vous reposer des barbares sans nombre,
Etendus tout sanglants sur leur riche butin;
Et voyez-vous ce chef qui veille dans sa tente,
Sous l'armure éclatante,
Et flatte dans son cœur l'orgueil de son destin?

Ces soldats endormis, ce sont les Goths. Cet homme,
C'est Alaric, leur roi, qui vient de brûler Rome.
Pendant six jours entiers le vainqueur rugissant,
Sur elle a fait briller, dans une main hardie,
Le fer et l'incendie :
Il s'arrête aujourd'hui gorgé d'or et de sang.

Mais en vain cette ville, à ses pieds abattue,
Abdiqua le courage, et fondit sa statue;
Le Dieu vengeur s'apprête à briser le fléau.
Du grand nom d'Alaric, qu'importe à sa justice
Que Rome retentisse?
Après le criminel, Dieu frappe le bourreau.

Du sang qu'il a versé rien ne saurait l'absoudre;
Mais ainsi que le chêne est brisé par la foudre,
Et succombe illustré par le coup qui l'abat;
Alaric, couronné de gloire et de génie,
Mourut sans agonie,
Foudroyé par le ciel, seul et loin du combat.

Tu meurs; rien n'a troublé cette nuit solennelle;
Ton ombre ne réveille aucune sentinelle.
Tu meurs; et tout se passe entre le ciel et toi;
Car tu n'es pas de ceux qu'on entoure d'étreintes,
De larmes et de plaintes,
Pour adoucir la mort et calmer leur effroi.

Alors que le soleil, dans sa force première,
Au milieu de son cours déroba sa lumière
Aux hommes qu'effrayaient ses miracles nouveaux;
Les yeux fixés au ciel et doutant de Dieu même,
A cette heure suprême,
Ils quittaient leurs foyers, leurs moissons, leurs travaux.

Et tels furent les Goths quand ils virent leur perte,
Et leur chef étendu, mort, sous sa tente ouverte;
Le vieux monde poursuit le conquérant du nord;

Ils ouvriront la tombe où son corps va descendre
Pour outrager sa cendre :
Qui le craignait vivant, voudra l'insulter mort.

Non... les Goths, indignés des vengeances célestes,
Contre un monde vaincu protégeront ses restes ;
Non, pour prix du butin et des nombreux exploits
Qu'il leur fit moissonner dans toute l'Italie
Sous ses pas avilie,
Aux honneurs du tombeau son cadavre a des droits.

« Soldats qu'il conduisait au milieu des batailles,
» Vous devez au héros de grandes funérailles ;
» Dans le sein de la terre il vous faut le cacher ;
» Il faut, pour protéger votre roi qui succombe,
» Lui creuser une tombe,
» Telle qu'un peuple seul puisse l'en arracher.

» Pendant que tous les chefs, appuyés sur la lance,
» Autour de leur roi mort attendent en silence ;
» Vous, soldats façonnés aux plus vastes travaux,
» Donnez de votre force une nouvelle preuve,
» Et pour dompter un fleuve,
» Creusez un nouveau lit et détournez ses eaux. »

Au fond de l'ancien lit qu'abandonne son onde,
Ils ouvrent à la hâte une fosse profonde ;
Là descend Alaric couché dans le cercueil ;
On jette, pour combler la tombe du grand homme,
Les dépouilles de Rome,
Stériles ornements pour tout un peuple en deuil.

Tout à coup on s'ébranle; une foule sans nombre
Simule des combats pour charmer la grande ombre;
On dirait que le sol s'affaisse sous leur poids;
Autour de son roi mort, vole chaque cohorte
Que son ardeur emporte,
Et qui lance des traits, en chantant ses exploits.

Quelle est cette ville qui fume
Du fond de l'horizon là-bas?
L'incendie ardent y consume
Ce que le fer ne brise pas!...
C'est Rome, Rome l'immortelle
Qui tenait le monde en tutelle,
Avant que parût notre roi,
Avant que de sa large épée
Notre Alaric ne l'eût frappée,
Déjà morte de son effroi.

Il était beau dans les batailles,
Lorsque d'un regard calme et fier
Il toisait les hautes murailles,
Couvertes d'hommes et de fer!...
Pour troubler sa haine fatale,
Qu'un ennemi puissant étale
Ses nombreux soldats à ses yeux,
Dans ce courroux qui le transporte,
Il leur répond d'une voix forte:
L'herbe épaisse se fauche mieux.

Alaric est notre génie,
Et nous voulons que son orgueil
Possède une gloire impunie,

Et jouisse en paix du cercueil.
Mais de ces pompes funéraires,
Nos esclaves, nos mercenaires,
Ont disposé tous les apprêts;
Qu'on les immole sur sa tombe,
Et qu'on en fasse une hécatombe;
Ils iraient vendre nos secrets.

Et tandis qu'on voyait une foule immolée
Dans les flots de son sang noyer le mausolée,
Les soldats soulevaient la poussière des champs;
Pour soutenir l'honneur des phalanges rivales
Ils pressaient leurs cavales,
Et de longs cris de mort se mêlaient à leurs chants.

Par ton nom seul tu nous exaltes,
Alaric, prince audacieux;
O le plus valeureux des baltes!
Odin te cédera les cieux.
Déjà les belles Valkiries,
Ces jeunes vierges aguerries,
T'ont conduit dans le Valhalla,
Les aïeux dont tu suis les traces,
En se levant tous de leurs places,
Se sont écriés : Le voilà!.....

Jouis de l'immortelle vie,
Conquise par tes grands exploits;
Au ciel de la Scandinavie
Les âmes subiront tes lois.
Dans ce ciel orageux et sombre,

Tes aïeux suivront ta grande ombre,
A la chasse, aux jeux, aux combats;
Et, dans ces régions étranges,
Tu disperseras les phalanges
Des morts opposés à tes pas.

O Bucentum, reprends ta course
Pour aller cacher son tombeau !...
Quel devin au bord de ta source
T'eût prédit un destin si beau ?...
Pendant qu'il dort sous son armure,
Tes flots grossis et leur murmure
Vont réveiller le conquérant;
Il croira qu'un combat s'apprête,
Lorsqu'il entendra sur sa tête
Mugir les ondes du torrent.

Ainsi chantaient les Goths, et ces pompes funèbres
Se prolongeaient encore au milieu des ténèbres;
Le barbare à son chef fait ses derniers adieux;
Il a caché du moins la mortelle dépouille
Pour que nul ne la souille;
Il a mis Alaric au nombre de ses dieux.

Soldats de nos temps, vous qui d'un puissant génie
Avez servi longtemps l'illustre tyrannie;
Peuple qu'il a fait grand par la gloire et les lois,
Avez-vous célébré de telles funérailles,
Quand ce Dieu des batailles
Dans la cage de fer est mort de ses exploits ?...

ANDRÉ CHÉNIER,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. AUGUSTE GROS, de Carcassonne (Aude).

Et si le ciel se prête à mes efforts heureux,
De la Grèce oubliée enfant plus généreux,
Sur les rives jadis si noblement fécondes,
Du Permesse égaré je ramène les ondes.
ANDRÉ CHÉNIER.

....Avant le soir j'ai fini ma journée.
ANDRÉ CHÉNIER.

Au banquet de la vie infortuné convive...
GILBERT.

I.

« VOILEZ votre lyre muette,
» Chastes Sœurs, filles d'Apollon !
» Adieu les soupirs du poëte
» Parmi les ombres du vallon !
» Adieu les luttes d'Olympie !
» Le monde, en son audace impie,
» N'a plus d'encens pour nos autels;
» Voilez, voilez votre cithare !
» Le monde, aux gouffres du Tartare
» A relégué les Immortels.

» Et vous, ô filles de la Grèce !
» De vos fronts effeuillez les fleurs;
» Sur les flots taris du Permesse
» Venez pencher vos yeux en pleurs.
» Adieu ces blanches théories
» Qui foulaient l'émail des prairies,
» Et des temples ornaient le seuil!
» Au lieu de pures bandelettes
» Dont on avait paré vos têtes,
» Ceignez de longs voiles de deuil!

» Le temps n'est plus où, dans ma coupe
» Pleine de nectar et de miel,
» Tous les hommes venaient en troupe
» Puiser un breuvage du ciel.
» Comme un malade dont la fièvre
» Agite et dévore la lèvre
» En la brûlant de tous ses feux,
» Ainsi se tourmente le monde :
» Il faut à sa soif une autre onde,
» A son âme il faut d'autres dieux.

» Plus rien de nos fêtes perdues!
» C'en est donc fait : la lyre d'or
» A vu ses cordes détendues
» Désapprendre leur doux accord;
» Au marbre nu de la colonne
» Poudreuse elle pend, et personne
» Ne lui ravit un doux refrain;
» Et nous, pauvres Sœurs délaissées!
» Du tombeau, pâles fiancées,
» Le froid oubli nous tend la main...

Non! — Pour vous, Filles de Mémoire,
Ne doit pas s'ouvrir le tombeau.
Venez, un souffle de la gloire
Va raviver votre flambeau.
Muses! du penchant de l'abîme
Déployez votre aile sublime,
Prenez votre essor dans les cieux!
J'ai vu les abeilles d'Hymète
Oindre les lèvres du Poëte
Du miel, nourriture des dieux.

C'est aux rivages du Bosphore,
Où la mer a des flots d'azur,
Que cette fleur devait éclore
Aux feux d'un soleil toujours pur :
Comme si, consolant la Grèce
De son héroïque détresse,
Le ciel eût voulu susciter,
Du sein de la Turque Byzance,
Un Poëte enfant de la France,
Muse antique, pour te chanter.

Honneur à son jeune délire!
Blondes moissons, pampres dorés,
Nymphes en proie au noir Satyre,
Naïades tremblant dans les prés!
C'est lui, sur les modes antiques,
Qui vient, redisant vos cantiques,
Vous arracher au pâle oubli,
Couronner de fraîches guirlandes
Votre autel dénué d'offrandes
Et sous la poudre enseveli.

C'est lui, c'est André le rapsode !
Son œil révèle tout un Dieu...
Voyez-vous ruisseler son Ode
Comme un grand fleuve aux flots de feu ?
Suivez sa course triomphante !
Unissez l'olive et l'acanthe
Aux lauriers par sa main cueillis !
Les monts de sa voix retentissent,
Et du Pinde joyeux frémissent
Les vieux chênes enorgueillis.

Noble enfant ! le Dieu te possède ;
Tes sens d'horreur en ont frémi,
Et sous la fureur qui t'obsède,
Géant nouveau tu t'es grandi.
Lève, lève ta tête pâle !
Sur toi l'influence fatale
Comme un aigle fauve a plané,
Et tel qu'un roi sous la tiare,
Ou sous le feu sauveur un phare,
Ton front rayonne illuminé.

Le sistre et les doubles crotales,
Pour faire honneur à tes chansons,
Au frémissement des cymbales
Ont marié leurs joyeux sons.
D'un trop long sommeil réveillées,
Les Ménades échevelées,
Rugissant d'ivresse et d'amour,
Se relèvent dans la nuit sombre,
Et font étinceler dans l'ombre
Leurs torches rivales du jour.

Évoé ! la coupe d'argile
Circule entre toutes les mains.
Daphnis, Palémon et Bathylle
Ont entonné leurs gais refrains;
Mais près de la table rougie,
Tes doigts, ô plaintive Élégie,
Ont touché le luth enchanté,
Tandis que sur ton sein humide,
Comme une colombe timide,
Pleure et gémit la Volupté.

André ! la sainte Poésie
Élève l'homme au rang des Dieux.
Vénus, d'un baiser d'ambroisie
Effleura ton front radieux.
Élance-toi dans la carrière !
Du coursier saisis la crinière !
Presse, presse ses flancs poudreux !
Ou, vive et frémissante abeille,
Sur chaque corolle vermeille
Cueille ton butin savoureux !

Chante ! les roses d'Ionie
Te prodiguent tous leurs parfums;
De ta voix la molle Harmonie
Fait fuir les Soucis importuns.
Chante ! la Muse moins farouche
Suspend ses lèvres à ta bouche,
Prête son aile à tes concerts...
Mais pourquoi ces voûtes funèbres ?
Le jour se voile de ténèbres,
Les chants s'étouffent dans les fers !..

II.

Hélas ! tandis que le Poëte,
Oublieux de toute tempête,
A la voûte des cieux suit un sublime essor;
Qu'autour de lui, planant sur leurs ailes hardies,
Les saintes Mélodies
Déroulent dans les airs leurs longues robes d'or;

Que la Muse applaudit à sa jeune parole,
Et des rayons du ciel lui fait une auréole;
Comme un tigre enivré par les vapeurs du sang,
D'un œil insidieux guette au loin sa victime,
La Vengeance et le Crime
Suivaient d'en bas son vol à les fuir impuissant.

Pourquoi ne pas borner à ta brune Camille,
Noble insensé ! les chants de ta Muse indocile?
Pourquoi suivre au forum les pas de ces bourreaux?
Et, jetant à leurs fronts l'invective éternelle,
Souffleter de ton aile
Les sanglants histrions debout sur leurs tréteaux?

Tes chants étaient si doux !.. Voilà que ton délire
Vibre comme l'airain aux cordes de ta lyre.
Pourquoi risquer ta vie à ce funeste jeu?
Arrête ! le billot, la hache te réclame,
Lorsqu'autour de ton âme
Rayonne la pensée auréole de feu.

O Christ ! tu l'as voulu : ta sanglante couronne
S'applique sur les fronts que la gloire environne.
On ne s'étanche pas à des flots d'hydromel
Quand notre lèvre touche à la coupe d'Homère :
La lie en est amère,
Qu'on soit l'écho du Pinde ou celui du Carmel.

Et pour ne pas fausser l'éternelle harmonie,
T'abandonnant sans frein au vol de ton génie,
André ! ta voix s'arma de son hymne vengeur :
Aux tribuns déchaînés tu crias : « Anathème ! »
Et le dernier baptême
Imprima sur ton front la marque du Sauveur.

Mais tes bourreaux aussi — que leur face pâlisse ! —
Viendront porter leur tête à l'infâme supplice.
— Pourquoi tant te hâter, ô mort ! — Encore un jour :
Les verres se brisaient aux dents de leur orgie,
Et la table rougie
Sous leurs coudes pesants s'écroulait sans retour.

III.

Tu mourus, nous léguant ton œuvre inachevée.
Tel parfois on retrouve un débris de trophée,
Un héros ébauché sous un crêpe de deuil,
Un temple aux blancs frontons, œuvre naissante à peine,
D'une main què soudaine
La mort en survenant arrêta sur le seuil.

Et lorsqu'on est passé par les larges portiques,
Que l'œil s'est égaré sous les voûtes antiques,
On se demande encor, tout pensif et béant :
Pour quels fronts se dressaient ces arches colossales,
Quels pas ont éveillé l'écho des vastes salles,
Quels dieux eussent peuplé l'édifice géant ?...

LE JUGEMENT D'ISAURE,

POÈME

Qui a remporté le Prix;

PAR M. l'Abbé DUBREIL, de Toulouse
(Haute-Garonne).

Le jour de mai cette grande feste est belle.
(SAINTE-PALAYE.)

LORSQUE la Grèce, en proie aux farouches sultans,
Voyait loin de ses bords s'exiler ses enfants,
Quand le triste héritier de la lyre d'Homère
Portait ses doux concerts à la rive étrangère,
Par la gloire des arts un Hellène excité
Des anciens Troubadours visita la cité.
Mai, dont l'heureux sourire enchante la nature,
Couvrait alors nos champs d'une tendre verdure,
Et sous l'antique Ormel des joyeux Mainteneurs
Isaure déposant ses poétiques fleurs,
Aux combats de la lyre invitait la jeunesse.
L'Hellène dans ces jeux crut retrouver la Grèce,
Et d'une noble ardeur pour la victoire épris,
Il voulut dans la lice en disputer le prix.
On vint de toutes parts pour voir et pour entendre
Le cygne harmonieux des rives du Méandre.

Le premier, sur la lyre, un jeune Troubadour,
Par des accords charmants célébra tour à tour
Les joûtes, les tournois, la riante férie,
Les vieux récits de gloire et de chevalerie.

« Gais Mainteneurs, écoutez-moi ;
» Car je chante gloire et vaillance :
» Mon sang a coulé pour mon Roi,
» Mon luth résonne pour la France.

» L'oiseau chante au lever du jour
» Son nid, sa compagne chérie ;
» Le paladin parle d'amour,
» Et le poëte de patrie.

» Ma Muse se plaît aux tournois ;
» Elle aime le cri des batailles,
» Et le seigneur dont le pavois
» Brille sanglant sur les murailles.

» Elle aime à voir le fier coursier
» Quand il s'élance hors d'haleine ;
» Lorsque ses pieds brisant l'acier
» Font au loin retentir la plaine.

» Elle aime aussi ce qu'au manoir,
» Quand la peur glace la famille,
» Le pélerin conte le soir
» Autour du sarment qui pétille.

» Elle sait pourquoi vers minuit
» Un spectre, en agitant sa chaîne,
» Va tourmenter avec grand bruit
» La criminelle châtelaine.

» Du saint hermite du pays
» Elle redit les vieux oracles,
» Et mieux qu'abbé de Saint-Denis
» Sait la légende et les miracles.

» Gais Mainteneurs, écoutez-moi :
» Car je chante gloire et vaillance ;
» Mon sang a coulé pour mon Roi,
» Mon luth résonne pour la France.

» Je vous dirai quel suzerain,
» Pour guerroyer quittant le trône,
» Sut dans le sang du Sarrasin
» Rougir les lis de sa couronne.

» De la lyre des troubadours
» Je dirai les grâces légères,
» Et les vertus, et les amours,
» Et les combats qu'ont vus nos pères.

» Des beaux arts antique berceau,
» Du Gai-savoir belle patrie ;
» Toi dont la Muse aime l'écho,
» Le beau ciel, la rive fleurie ;

» O Toulouse, à ton souvenir,
» Mes chants comme mon cœur fidèles,
» Diront aux siècles à venir,
» Tes jeux, tes luttes immortelles.

» Et si la poétique fleur
» Qui dans votre main brille encore,
» Orne en ce jour mon luth vainqueur,
» Je vous chanterai, belle Isaure.

» Je vous le jure de par Dieu,
» Vous régnerez dans ma mémoire;
» A toute dame de haut lieu
» Je parlerai de votre gloire.

» Gais Mainteneurs, écoutez-moi;
» Car je chante gloire et vaillance:
» Mon sang a coulé pour mon Roi,
» Mon luth résonne pour la France.

Puis il chanta nos preux, nos braves chevaliers,
Et leurs grands coups de lance, et leurs exploits guerriers,
Et la mort de Roland, et le combat des Trente,
Et Beaumanoir pressé par la soif dévorante,
Buvant le noble sang qui rougissait sa main,
Et Raymond triomphant sur les bords du Jourdain.
Dames et chevaliers, servants d'amour et d'armes,
A ces chants du pays trouvèrent mille charmes;
Isaure leur sourit: quand l'œil baigné de pleurs,
L'étranger de son luth raconta les douleurs:

« Heureux qui parle de patrie
» Près du berceau de ses aïeux;
» Qui du chant des derniers adieux
» Ne salua jamais une terre chérie!

» Séjour des dieux et des héros,
» O Grèce, asile de la gloire,
» Je n'irai plus sur tes tombeaux,
» De tes nobles enfants réveiller la mémoire!

» De tes fleuves harmonieux
» Le cygne a quitté le rivage;
» Et ta Muse sous d'autres cieux
» Va déplorer ta chute et ton triste esclavage.

» O jour d'éternelle douleur!
» Jour qui livras, malgré nos armes,
» La Grèce au barbare vainqueur,
» Toujours ton souvenir fera couler nos larmes.

» Nos superbes cités tombaient de toutes parts
» Sous la brutale main du Musulmàn stupide;
» Et moi, dernier enfant d'une race intrépide,
» J'allais m'ensevelir sous nos derniers remparts.

» Vis! me dit tout à coup l'ombre de mon vieux père;
» Vis encore, ô mon fils! la Grèce ne meurt pas!
» Sauve avec toi les chants et la lyre d'Homère;
» Va la faire revivre en de nouveaux climats.

» De la Grèce en pleurant j'emportai l'héritage;
» Je quittai ces beaux lieux que sa Muse enchanta,
» Comme Énée emportait sur un autre rivage
» La patrie et les feux de l'antique Vesta.

» France, ce feu sacré sur tes bords vient éclore;
» Nos voix de tes palais vont charmer les échos;
» La Muse de la Grèce a, pour chanter encore,
» Choisi comme autrefois la terre des héros.

» Accueille dans ton sein sa lyre désolée;
» Elle a des noms plus doux pour ton noble pays,
» Que ceux qu'avec ses pleurs Andromaque exilée,
» Portait chez l'étranger, des bords du Simoïs.

» Bientôt, autour de tes fontaines,
» Vont se jouer encor les Nymphes et les Dieux;
» Du tronc de tes antiques chênes
» Ses chants feront sortir mille Sylvains joyeux.

» Bientôt Anémone et Narcisse
» Vont descendre à sa voix sur la tige des fleurs;
» L'ombre errante de Cyparisse,
» Sous de sombres rameaux contera ses douleurs.

» Tes héros seront ses Achilles,
» Ses nouveaux demi-dieux, tes brillants chevaliers,
» Comme aux vainqueurs des Thermopyles
» Elle ouvrira l'Olympe à tes braves guerriers.

» Et vous, belle Isaure, au Parnasse,
» Les Muses vous prendront pour leur divinité,
» Si l'œil séduit par la beauté,
» Ne croit en vous voyant retrouver une Grâce. »

Ensuite il célébra les bocages d'Hémus,
Les coteaux de Tempé, les rives du Permesse,
Les vallons enchantés qu'arrose l'Illyssus,
Et tes beaux souvenirs, ô malheureuse Grèce!
Il dit; et déployant les antiques trésors
Dont sa triste patrie enrichissait nos bords,
Il présenta la lyre et les écrits d'Homère.
L'assemblée applaudit à la Muse étrangère.
Cependant sous l'Ormel les Mainteneurs assis,
Rêvèrent bien longtemps à qui serait le prix.
Les uns donnaient leur voix à la Muse chérie,
Qui leur parlait de France et de chevalerie;

Les autres, enchantés par la Grèce et ses dieux,
Vantaient avec transport leur chantre harmonieux.
Déjà le Troubadour et le timide Hellène,
Pour disputer encor descendaient dans l'arène,
Quand Isaure auprès d'elle appelant les rivaux,
Couvrit leurs fronts vainqueurs de deux lauriers égaux.
« O Troubadour, dit-elle avec un doux sourire,
J'aime les jeux naïfs de ta charmante lyre!
Et toi, noble étranger, qui portes parmi nous
De si grands souvenirs et des accords si doux,
Embrasse ton rival : que vos Muses amies
Siégent, comme deux sœurs, sous l'Ormel réunies. »

DOUTE ET FOI,

POËME

Présenté au Concours.

Il se repose en Dieu qui ne change jamais.
LAMARTINE.

'T was strange........................
....
Woman-The field-The ocean-all-that gave
Promise of gladness, peril of a grave
In turn he tried-he ransack'd all below...
LARA. BYRON.

Il est minuit. — Le ciel est parsemé d'étoiles;
La lune a dégagé son beau front de ses voiles,
Pour se voir en montant vers les plaines des cieux
Dans le limpide azur des flots silencieux.
Sa tunique d'argent s'étend et se balance
Sur la mer qui s'endort près de ses bords charmés,
Et les flots amoureux caressent en silence
Le contour des îlots à l'horizon semés.

Tout repose.... On ne voit sur l'onde solitaire
Qu'une barque pensive, errant au gré des flots;
Son sillage a troublé la paisible lumière
Du rayon assoupi qui glisse sur les eaux.

Ce n'est point un pêcheur qui rejoint le rivage;
La lame en bouillonnant blanchirait sous sa main,
Sa barque volerait, docile, vers la plage
Où sa famille attend l'espoir du lendemain.

Non, non, c'est un jeune homme : en attendant l'aurore
Sans doute il vient rêver à celle qu'il adore;
La nuit il est si doux, quand on aime d'amour,
De veiller pour penser; car le jour est si court!....

Quand on aime d'amour, on sent mieux la nature;
L'âme alors s'agrandit à son immensité;
Le ciel est plus brillant, la lumière est plus pure,
On conçoit l'infini, Dieu, l'immortalité! ....

Hélas! tels ne sont plus ses pensers.... Plus de fêtes,
De bonheur ni d'amour, plus rien que le malheur,
Pour lui.... Semblable au mât fléchi par les tempêtes,
Il incline son front courbé par la douleur.

Tout à coup, relevant sa noire chevelure,
Il fixe avec dédain la sublime beauté
De ce ciel, de ces flots, de cette nuit si pure,
Et cette plainte échappe à son cœur agité:

« Je suis bien jeune encor ; — pour mon âme flétrie
L'existence n'est plus qu'une source tarie;
Dans ce désert du monde où s'égarent mes pas,
Je me sens tourmenté de la soif du trépas.

Que sont-ils devenus ces jours de mon enfance,
Ces jours de bonheur pur et de simple croyance,
Où dans le temple saint, pour la première fois,
Le regard abaissé, le genou sur la pierre,
Je préparais mon âme ainsi qu'un sanctuaire
Pour recevoir le Dieu qui mourut sur la croix.
Répandant à ses pieds mes pleurs et ma prière,
Alors tout me charmait, tout était doux et pur;
Tout me semblait heureux; mon ciel était d'azur
Et l'air plein de parfums; je m'ouvrais à la vie :
C'était, comme au printemps, une route fleurie,
Avec un doux zéphire, avec des chants d'amour,
Comme ceux des oiseaux au matin d'un beau jour;
Et si je soupirais, et si mon âme émue
A ces tableaux divers s'arrêtait suspendue,
C'est qu'en interrogeant l'accord harmonieux
De la terre, des mers et de l'azur des cieux,
Lorsque tout me semblait s'unir et se confondre,
Par un sublime instinct s'entendre et se répondre,
Aussi, moi, confiant dans l'espoir du bonheur,
Pour répondre à mon cœur, je demandais un cœur,
Un ange au doux regard qui versât sur mon âme
Des trésors de tendresse et de brûlante flamme.

Oh ! qui m'eût dit alors que je rirais de moi,
Avant qu'un lustre entier sur ma tête mûrie
Eût jeté les leçons que nous donne la vie?
Que de mon cœur le doute aurait chassé la foi?
Et brisé dans sa fleur ma forte adolescence,
Desséchant dans son vol l'amour et l'espérance?
Car sa brûlante haleine en mon cœur a soufflé
Comme le vent de feu sur l'oasis d'Hellé,

Et je n'ai rien trouvé dans mon âme flétrie
Où rattacher encore ma croyance et ma vie.... !

Doute au rire glacé, vieillard au front jauni,
Tu peux te reposer, ton travail est fini;
Pour régner en mon cœur tu l'as fait assez vide !
Vieux sphinx ! tu peux t'asseoir dans ce désert aride....
Ris bien haut maintenant..... je ne crois plus à rien !
Je ne crois plus qu'à toi, vieillard; tu le sais bien !
L'amitié n'est qu'un mot, qui serait vrai sans doute,
S'il ne rencontrait pas l'intérêt sur sa route;
Toute science est vaine et tout travail sans fruit :
Son flambeau c'est l'éclair qui brille et qui s'enfuit.
Quand j'ai voulu sonder les profondeurs de l'être,
J'ai trouvé le néant à côté du peut-être;
Quand je me suis penché sur le gouffre profond,
De la pensée humaine, — ah ! j'ai vu tout au fond,
Comme on voit le remord surgir auprès du crime,
Le paradoxe prêt à saisir sa victime.
Oh ! oui; tout m'a menti — Quand je parlais d'amour;
De mon amour à moi qui fait la destinée.
On me montrait la fleur en guirlande enchaînée,
L'éclat d'un bal qui brille et pâlit tour à tour;
Comme si je savais ces amours éphémères
De fleurs que l'on effeuille et de danses légères,
Ces amours d'une nuit, usés quand vient le jour,
Qu'on jette, comme après une fête finie
On arrache à son front sa parure flétrie..... !

. . . .

Depuis j'ai tout tenté, la débauche, le jeu,
L'orgie à l'œil hagard étincelant de feu,
L'orgie, ivre, bacchante et toute dépouillée

Secouant dans la nuit sa tête échevelée..... !
Mais tu me poursuivais même jusqu'en ses bras,
Doute ! j'avais beau fuir ; je ne t'échappais pas,
Et j'entendais ta voix, et stridente et moqueuse,
Comme le cri du fer quand la lime le creuse.

Oh ! tu n'eus pas toujours ce front audacieux ;
Que tu t'es fait petit, pour paraître à mes yeux !
D'abord tu vins à moi, comme un hôte timide,
Tu flattas mon orgueil de ton souris perfide,
Et, pour mieux m'abuser, tu pris de la raison,
Comme un masque trompeur, le langage et le nom....
Mon esprit fut à toi ; bientôt avec audace,
Et déjà trop puissant, dans mon cœur tu pris place.
D'un regard dédaigneux et d'un rire moqueur
Tu chassas mon scrupule et ma vaine frayeur ;
Puis, tu parlas en maître, et quand chaque croyance
Eut pâli devant toi, tu pris chaque espérance....
En un seul jour, d'un mot tu brisas sans pitié
Les antiques liens d'une sainte amitié.
Ce n'était pas assez ; tu vins, tu vins encore
De ton souffle flétrir l'image que j'adore ;
Elle, mon seul amour et mon unique foi ;
Tu mis un mur d'airain entre son cœur et moi.... !

Et mon cœur s'ouvre à peine, et mon cœur a des rides ;
J'étais enfant hier, et, vieillard aujourd'hui,
Mon regard cherche en vain le printemps qui m'a fui ;
Et tout s'est desséché sous mes lèvres arides.
Ne sois point inflexible, ô Doute ! réponds-moi ;
A mon cœur par pitié rends, rends une croyance !
Ne me rends qu'un désir, une seule espérance ;

L'espoir, c'est l'avenir; l'espoir, c'est une foi....!
Oh ! rends moi l'avenir, par pitié, rends-le moi.
Que ta main de mon front, sillonné par l'orage,
Enlève les pensers et les chagrins de l'âge !
Mais que sert de prier; tout n'est-il pas flétri?
Le flot peut-il jaillir, quand le fleuve est tari ?

Quand je retrouverais dans mon âme en ruine
Comme dans mon cœur vierge une flamme divine,
Cet immense besoin d'aimer et d'être aimé,
Cette brûlante ardeur demeurée incomprise,
Tout ce que mon premier amour a consumé,
(Car le parfum s'épand, quand le vase se brise);
Quelle femme en voyant l'abîme de mon cœur
Dans un regard d'amour cacherait sa frayeur,
Et me dirait : Je sais ton vide et ta tristesse,
Mais je t'entourerai de toute ma tendresse;
Je soutiendrai tes pas, et de ma jeune main
J'écarterai de toi les ronces du chemin.
Tu ne seras plus seul à souffrir dans la vie;
Tes pleurs seront séchés par une bouche amie,
Va, je comprends tes maux, je les soulagerai,
Le bonheur c'est l'amour; eh bien, je t'aimerai!

. . . .

Mais non, je cacherai ma blessure profonde,
Trop fier pour l'exposer aux sarcasmes du monde.
Je le sens, je le sens; non, non, rien ici-bas,
Ne pourra de mon cœur remplir le vide immense.
Quelque chose me manque, et rien dans l'espérance
Ne me dit : prends courage, et tu le trouveras!
Amour, espoir, bonheur, ô mots vains et stupides!
Que mon cœur a pressés, mais qu'il a trouvés vides!

Qui vous a donc jetés dans nos seins consumés....?
Mirages du désert que l'on ne peut atteindre,
Breuvages qui trompez notre soif sans l'éteindre,
Phares sur un écueil pour nous perdre allumés,
Soyez maudits.... ! et toi, Néant, but où j'aspire,
Viens, je te saluerai de mon dernier sourire.... !»

Il resta quelque temps morne, silencieux;
Puis son œil égaré s'éleva vers les cieux,
Comme pour y chercher sa nouvelle espérance;
Mais son œil retomba sans espoir, et soudain
La mer, avec un bruit lugubre, ouvrit son sein,
Et se ferma sur lui comme un linceul immense....!

....

La brise du matin s'élevait sur les mers;
Folâtre, elle jetait ses parfums dans les airs :
L'orient rougissait, et la nue empourprée
Mêlait ses reflets d'or à la vague azurée;
Pour l'hymne du matin tout semblait à la fois
Dans le vaste univers emprunter une voix.
Tout palpitait d'amour, l'âme, les cieux, la terre,
Comme en ces premiers jours où la nature entière
S'éveillait en sortant des mains du Créateur.
Alors on entendit la naïve prière
Que chantait sur les flots l'humble voix du pêcheur :

«Mon Dieu ! la mer est belle !
Dans ma frêle nacelle
Je sens mon cœur joyeux;
Car tu jettes sur elle
Un regard de tes yeux..... !

Souvent, loin du rivage,
J'ai vu de près la mort !
Alors, plein de courage,
Je priais, et l'orage
Me laissait voir le port.

Pour moi l'âge s'avance;
J'ai depuis mon enfance
Vu bien des jours mauvais;
Mais de la Providence
Je ne doutai jamais !

Comme une bonne mère
Elle veilla sur nous;
Le Seigneur est un père:
Au jour de la colère
Succède un jour plus doux.

J'ignore la richesse ;
Mais j'eus dans ma jeunesse
Le travail pour soutien ;
Il donne à ma vieillesse
Un asile et du pain.

Pourvu que ma chaumière
Abrite mes enfants,
Et que leur bonne mère
D'une laine légère
File nos vêtements...... !

Que le sarment pétille
Pour chauffer ma famille
Pendant les froids d'hiver,
Qu'un peu de soleil brille,
Pour moi qui suis en mer !

Et que ma main pesante
Rapporte, vers le soir,
La pêche suffisante
A la table bruyante
Qui rit de me revoir;

C'est assez ! dans la joie
Où mon cœur se déploie,
En bénissant le jour
Et celui qui l'envoie,
Je dis avec amour :

Quand la main que j'adore
M'appellera vers toi.....
Sur l'enfant qui t'implore,
O mon Dieu ! veille encore,
Toi qui veillas sur moi.

Comme la mer est belle !
Dans ma frêle nacelle
Je sens mon cœur joyeux.
Mon Dieu, jette sur elle
Un regard de tes yeux. »

LES CONTES DES FÉES,

ÉPITRE A PERRAULT

Qui a obtenu un Souci réservé;

Par M. Édouard GOUT-DESMARTRES, de Pons (Charente-Inférieure).

Si Peau-d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.
LAFONTAINE.

Le conte de Peau-d'âne est difficile à croire;
Mais tant qu'on aura des enfants,
Des mères et des mères-grand's,
On en gardera la mémoire.
PERRAULT.

Souvent, comme à l'appel d'une lointaine voix,
Qui n'a tourné les yeux vers ses jours d'autrefois ?
Qui n'aime à respirer ce parfum de la rive
Dont le cœur se souvient quand la vieillesse arrive ?
Doux parfum qui nous berce et nous rend, tour à tour,
Illusions d'enfance, illusions d'amour !
Pour moi, qui sais déjà combien peu, dans nos peines,
Nous devons espérer des amitiés humaines;
Qui sais combien l'amour le plus frais, le plus pur,
Est inconstant, frivole, égoïste et peu sûr,
J'aime les jours passés, et livre, sans défense,
Mon esprit et mon cœur aux souvenirs d'enfance :

Belles roses de mai, blanches fleurs de jasmin,
Qui de la vie entière embaument le chemin.
Et quand je pense ainsi, souvent, comme en un rêve,
Le manoir paternel devant mes yeux s'élève :
Je revois ses jardins, sa cour, ses espaliers,
Et sa longue prairie et ses hauts peupliers;
Tout s'offre à mes regards... mais surtout la grand'chambre
Où l'on se rassemblait chaque soir en décembre,
Et ma bonne grand'mère, assise au coin du feu,
Femme aux rares vertus, et comme il s'en voit peu,
Qu'un mal inattendu nous ravit avant l'heure,
Que longtemps on pleura... que moi toujours je pleure...
Mes enfants, disait-elle à mes petits amis,
Autour de son fauteuil avec moi réunis,
Je vais vous raconter, si j'ai bonne mémoire,
Cendrillon, Barbe-bleue, ou bien quelqu'autre histoire
Que ma grand'mère aussi me contait autrefois;
Enfants, écoutez donc : — *Il était une fois...*
Et, n'osant respirer, chacun au fond de l'âme
Craignait et désirait la fin du petit drame,
Tandis qu'au vent du nord, dans la cour, les ormeaux,
Avec un bruit plaintif balançaient leurs rameaux.
O toi, le confident, l'amant chéri des fées;
Toi, qu'elles ont bercé dans leurs mains réchauffées,
O Perrault ! doux conteur ! au milieu de la nuit,
Sans doute, elles venaient te visiter sans bruit;
Et là, comme un essaim de joyeuses abeilles,
De leur monde enchanté te montrant les merveilles,
Parcouraient avec toi leurs palais étoilés,
Dans leurs chars de rubis, de dragons attelés.
Et puis tu racontais, comme autrefois les Sages,
Voyageur merveilleux, tes merveilleux voyages;

Et tous étaient ravis aussitôt que ta voix
Disait avec mystère : *Il était une fois...*
Qu'un poëte inspiré demande à son génie
De l'Ode aux bonds fougueux, la force et l'harmonie ;
Qu'il flétrisse le vice ou chante les héros ;
Qu'il tonne avec la foudre et gronde avec les flots ;
Qu'un autre, ambitieux des lauriers du théâtre,
Livre un nouveau chef-d'œuvre à la foule idolâtre
Qui s'émeut, bat des mains, rit et verse des pleurs ;
Ou bien, qu'amant heureux, sous des bosquets en fleurs,
Sa Muse, en souriant, dise à sa bien-aimée
De son naissant amour l'Élégie embaumée,
Que chacun de ses vers, limpide et gracieux,
Soit plus doux que le miel et plus pur que les cieux.
O Perrault ! bon Perrault ! Ta modeste couronne
D'une immortalité moins douteuse rayonne,
Comme on aime sa mère et ses premiers amours,
O Perrault ! bon Perrault ! l'on t'aimera toujours.
Toujours dans tes récits le cœur et la pensée
Ont, du Petit-Poucet, applaudi l'Odyssée ;
Tes Contes sont pour tous un magique trésor ;
On les a lus cent fois et l'on écoute encor
Les tours du Chat-botté, les ruses de Peau-d'âne,
Et du haut de sa tour, la voix de la sœur Anne...
Pour moi, lorsque les ans blanchiront mes cheveux ;
Que je serai courbé, las du monde, je veux
Rassembler mes enfants (si le Seigneur me donne
Ce trésor, des vieillards la plus belle couronne,
Doux soleil qui promet un nouvel avenir
A nos jours pâlissants, déjà près de finir),
Je veux les rassembler dans cette même chambre
Où l'on se rassemblait chaque soir, en décembre ;

Là, près de mon fauteuil les voyant réunis,
A mon tour je dirai : « Mes chers petits amis,
Je vais vous raconter, si j'ai bonne mémoire,
Cendrillon, Barbe-bleue, ou bien quelque autre histoire
Que ma grand'mère ainsi me contait autrefois;
Enfants, écoutez bien. — *Il était une fois....*

CONSOLATION

A UNE JEUNE FEMME,

ÉPITRE LYRIQUE

Qui a obtenu un Souci réservé ;

Par M. F. DE LA JUGIE, Avocat stagiaire à la Cour royale de Toulouse.

Il suffit qu'une mère voie sourire son enfant, pour croire à la réalité du bonheur.
CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

Quoi ! dans ces yeux si purs une larme a roulé !
Une vague douleur, de son ombre, a voilé
Ce beau front qui se décolore !
Pour les doux chants ta lèvre a cessé de s'ouvrir ;
Et tu l'as murmuré ce mot : « Je veux mourir !... »
Oh ! reste parmi nous encore !

Oh ! reste parmi nous !... Jeune et belle, à vingt ans,
Mourir !... quand d'un époux les deux bras palpitans
Viennent de t'enlacer à peine !...
Mourir ! quand sur tes pas l'aimable Illusion
Semble encor voltiger, et du plus doux rayon
Caresser tes cheveux d'ébène !...

Oh ! reste parmi nous !... Pour suivre ton essor
Et remonter aux cieux, notre âme faible encor
Serait impuissante et rebelle !
Et pourtant, près de toi, l'exil était plus doux !...
Que faire de la vie, hélas ! quand loin de nous
L'Ange aura secoué son aile ?...

Qui t'afflige ?... Crains-tu d'affronter l'avenir ?...
Un présage funeste a-t-il fait tressaillir
Ton cœur éploré qui l'écoute ?
Eh ! faut-il s'effrayer de l'obscur lendemain ?
Dieu n'est-il donc pas là pour te tendre la main,
Si tu chancelais dans la route ?

Est-ce un toit plus brillant, des vergers plus féconds,
Des troupeaux plus nombreux, de plus riches moissons
Que tu voudrais, pour être heureuse ?
Oh ! va ! des coupes d'or s'épanche aussi le fiel !
Si leurs bords à tes yeux se couronnent de miel,
Ce n'est qu'une écume trompeuse !

Reportes-tu parfois un triste et long regard
Vers ces jours de l'enfance, où, comme un doux nectar,
Tes lèvres savouraient la vie ?
Jours si pleins de fraîcheur, d'harmonie et de foi ;
Essaim d'oiseaux trop vite envolé loin de toi ;
Guirlande de roses flétrie !

Oh ! moi, qui maintenant voudrais te consoler,
Combien de fois aussi je sens mes pleurs couler,
Plus faible qu'une faible femme,
Quand de cet âge aimé le lointain souvenir,
Dans l'ombre et le silence, hélas ! vient me saisir,
Et pèse brûlant sur mon âme !

Alors, je donnerais tout ce que le Seigneur
Aux heureux d'ici-bas prodigue de bonheur,
Pour revivre enfant sur la terre ;
Pour mes rêves dorés, pour mes plaisirs obscurs,
Pour un de ces baisers que je cueillais, si purs,
Sur le front joyeux de ma mère !

Mais que dis-je ?... et pourquoi ces impuissants regrets ?...
Le fleuve qui baigna des bords riants et frais
Ne remonte pas vers sa source ;
Il coule... et dans ses flots, parfois, retrace encor
Des ombrages, des fleurs, un ciel d'azur et d'or,
Avant qu'il n'achève sa course...

C'est le destin, Marie !... Eh ! qui peut mieux que toi,
Docile aux flots du temps qui t'emporte avec soi,
Dans la joie endormir son âme ?
Entre ces coteaux verts et ces bosquets amis,
Que de jours fortunés te sont encor promis,
Sous ton chaste voile de femme !...

Moi, je n'ai point goûté ces douceurs de l'hymen :
Jamais je n'entendis, dans un riant Eden,
La voix d'une Eve bien-aimée ;
Jamais vierge timide, aux soupirs de mon cœur
Ne mêla, soulevant vers moi son œil rêveur,
Les soupirs d'une âme enflammée ;

Et ce monde pourtant m'offre encor des attraits !
La nature est si belle, et ses plaisirs, si vrais !
Oh ! dans ce livre j'aime à lire !
J'aime l'éclat des cieux, les bois, les prés, les eaux,
Et le vent qui murmure, et les accords rivaux
De Philomèle et de la lyre.

Surtout j'aime à prier, loin du monde et du bruit,
A l'heure où le jour tombe et lutte avec la nuit
Sous les arceaux de la chapelle ;
Au cœur du malheureux j'aime à rendre l'espoir ;
J'aime à répondre aussi, près du foyer, le soir,
Marie, à ta voix qui m'appelle.

Et toi, tu briserais des nœuds encor plus doux !...
Du printemps de ta vie, oh ! laisse, au vent jaloux,
Laisse s'effeuiller la couronne !...
Pourquoi jeter sur elle un œil mouillé de pleurs ?...
Bientôt sur cette tige où souriaient les fleurs
Ecloront les fruits de l'automne.

Ah ! lorsque tu verras, à ton sein demi-nu,
Comme au rameau la grappe, un enfant suspendu,
Jeune mère, y puiser la vie ;
Avec des chants d'amour quand tu le berceras ;
Pour le voir sommeiller quand tu t'inclineras,
Retenant ton souffle et ravie ;

Quand son premier sourire et son premier baiser,
Ses premiers pas, ton nom qu'il vient de prononcer,
Tout fera tressaillir ton âme ;
Lorsque refleuriront en lui tes premiers ans ;
Quand sa jeune raison brillera sous les sens,
Feu voilé que trahit sa flamme ;

Quand, ses petites mains jointes devant l'autel,
Ses vœux d'ange pour toi monteront vers le ciel,
Comme un doux parfum d'innocence ;
Lorsqu'autour de l'enclos, en ses folâtres jeux,
Il bondira, livrant aux airs ses blonds cheveux,
Au bonheur, sa douce ignorance ;

Quand plus tard, fécondé, le jeune arbre à son tour
Par des fruits de vertu, de science et d'amour
Récompensera ta tendresse ;
Quand, fière, tu diras : « C'est mon fils ! mon appui ;
» Au déclin de mes jours l'astre pur qui m'a lui ;
» La couronne de ma vieillesse ! »

Délices d'une mère, oh ! qui vous comprendra ?...
Ciel ! avec quel transport ta lèvre pressera
Ce calice, aujourd'hui sans charmes !
L'œil tourné vers le ciel, tu diras, à genoux :
« Mon Dieu, je vous bénis ! ah ! des moments si doux
» Dédommagent de bien des larmes ! »

Heureux moi-même alors, si ton cœur attendri,
Remontant quelquefois des ans le flot tari,
Donne un souvenir que j'implore
Au poëte ignoré qui, le premier, vers toi
Se pencha, murmurant, comme un Ange de foi :
« Oh ! reste parmi nous encore ! »

A UN ARTISTE

QUI PARTAIT POUR L'ÉCOLE DE ROME,

ÉPITRE

Présentée au Concours;

Par M.me Aglaé DE CORDAY.

> Foulez le dur chemin en regardant le ciel,
> C'est ainsi qu'on devient Ingres ou Raphaël.
> (Emile Deschamps.)

Oui, ce tableau charmant ornera mon boudoir;
Mais comment le payer? quelques chants, une lyre,
Un modeste crayon; voilà tout mon avoir.
Vous, riche d'un talent que le bon goût admire,
Qui savez imiter, de votre beau pays,
Les sites ravissants, dans un pur coloris;
Vous qui créez pour moi ce riant paysage,
En échange, du moins, conservez cette page.

Allez, enfant des arts, dans un climat lointain,
Chercher pour vos pinceaux des conquêtes nouvelles;
Allez aux doux reflets du ciel napolitain
Emprunter ses couleurs si vives et si belles!

Sous un fronton brisé, nonchalamment assis,
Près des rochers couverts de lichen et de lierre;
Allez de Pompeï contempler les débris.
Là, des siècles passés écartant la poussière,
Vous verrez les tableaux conservant leur fraîcheur,
Les marbres leur poli, l'albâtre sa blancheur.
Allez du cap Misène aux rives du Pouzzole,
Voir, du Vésuve en feu, la cendre qui s'envole.
Dans le golfe de Naple, aux chants du gondolier,
Au doux bruissement de l'onde murmurante,
Savourez les parfums des fleurs du citronnier.
Comme du soir, alors, la clarté vacillante
Doit répandre dans l'âme un souffle inspirateur!
Là peut-être ma lyre aurait de l'harmonie!....
La lyre et les pinceaux sont enfants du génie,
Et qui sait s'en servir peut braver le malheur.

Doux charme du talent, doux charme de l'étude,
Quand de vivre pour vous on a pris l'habitude,
Du vulgaire ennuyeux dans son oisiveté,
Qu'importent les discours? la sotte nullité?
Il ne comprendrait pas cette céleste flamme
Qui nous emporte au loin sur les ailes de l'âme:
Car, semblable aux esprits qui s'envolent aux cieux,
L'enthousiasme seul nous rapproche des dieux!
D'un noble sentiment, d'une tendre pensée,
Que la toile et les vers peignent le souvenir;
Et d'un bonheur lointain, si notre âme est bercée,
Ne désenchantons pas le douteux avenir.
Il n'est pas du bonheur comme de la lumière
Qui vient chaque matin recommencer son cours;

6.

Dans l'abîme des temps s'envolent nos beaux jours,
Comme s'effeuille au loin la rose printanière.

Ainsi, je n'aurai pas d'écho dans l'avenir
Qui vous vienne redire un chant de l'étrangère;
De moi, pour conserver aussi le souvenir,
Relisez quelquefois cette feuille légère.....
Allez fouler le sol qui porta les Césars,
Où brillaient Raphaël, Rubens et Caravage;
Allez, allez cueillir la palme des beaux-arts,
Et l'immortel laurier dont le talent s'ombrage.

LA VISITE,

ÉLÉGIE

Présentée au Concours;

Par M. REY, Chef d'Institution, à Toulouse.

Là, sous une forme étrangère,
Un Ange exilé de sa sphère,
D'un céleste amour t'enflamma.
LAMARTINE.

ENFIN je le revois ce château solitaire;
Je porte avec respect mes pieds sur cette terre,
Et mes yeux verseront des pleurs dans ce séjour :
En songe j'avais vu tant de fois son image,
Que mon cœur désirait encor sur ce rivage
Respirer l'air, vivre un seul jour.

Ils sont si beaux, si doux et si remplis de charmes
Les lieux où l'on sentit les premières alarmes,
Les troubles du premier amour!
Les souvenirs en foule accablent la pensée:
Un arbre, une fontaine, une fleur délaissée,
Tout vous parle de ce beau jour!

Avançons... mon cœur bat... mais dans la cour déserte,
De violier sauvage et de mousse couverte,
Personne ne m'attend, hélas! comme autrefois!
Je vois croître partout le buis, l'if et le lierre;
Et sur le seuil, jadis à mes vœux si prospère,
Dans l'ombre, un chien répond à l'appel de ma voix!

Comme tout est changé!... le départ d'un seul être
A porté dans ces lieux la tristesse et la mort!
Sous un lugubre aspect tout semble m'apparaître.
Est-ce pour l'alléger ou pour l'aigrir peut-être,
Hélas! que tout ici se conforme à mon sort?

Riant séjour, berceau de sa première enfance;
Vallon, dont nous goûtions le frais et le silence;
Sentiers où prolongeant nos entretiens si doux,
L'aubépine exhalait son parfum près de nous;
Bocage, où la fauvette et le ramier fidèle
Semblaient se réunir pour chanter avec elle;
Beau lac, où quelquefois sur le flot caressant
Je guidais son esquif comme un berceau d'enfant,
Dites : n'avez-vous pas quelque chose qui sente?
Comme nous, avez-vous une âme intelligente;
Une âme, dont la vie est l'amour, le bonheur,
Mais aussi qui languit et meurt dans la souffrance?
Répondez.... Comme moi pleurez-vous son absence?
Ou bien le changement n'est-il que dans mon cœur?

Abrite mon ennui sous ton feuillage sombre,
Arbre aux rameaux en deuil, symbole de douleur;
Laisse-moi me cacher dans le silence et l'ombre;
Dérobe à mes regards tout aspect de bonheur;
Jusqu'à mes pieds étends ta longue chevelure,
Et d'un épais rideau voile mes tristes yeux;
Je voudrais m'isoler de toute la nature,
Pour rêver, pour pleurer sans voir même les cieux!

Voilà le doux asile où, seuls, sur cette pierre,
Pour la première fois sa rêveuse paupière
Osa s'ouvrir sur moi, puis se ferma soudain:
Comme un astre brillant se voile d'un nuage,
Elle couvrit son front et son charmant visage
Déjà, déjà trop tard, dans sa tremblante main:
Mon œil lut dans son œil, mon âme dans son âme,
Et, dans un seul regard naquit la double flamme
Qui d'un transport céleste embrasa notre sein!...

Depuis que ce rayon de la vie immortelle
S'échappa de son cœur comme un parfum divin,
Mon âme ne fut plus que joie, amour... près d'elle,
Les cieux étaient plus beaux et la terre plus belle;
Et mille fleurs semblaient embaumer mon chemin!

Tout finit vite, hélas! la fleur s'effeuille et tombe;
Le ruisseau tarit dans son cours;
L'oiseleur au ramier enlève la colombe;
Les nuits, les sombres nuits remplacent les beaux jours;
Et le Temps, dans son vol poussant tout vers la tombe,
Ah! n'épargne point nos amours!

Et je ne pensais pas, aveugle, que l'image
De celui qu'elle aima pâlirait dans son cœur;
Que plus rapide qu'un nuage,
Qu'un songe, s'enfuirait loin de moi le bonheur!...
Tout s'est évanoui!... sans doute... le silence,
Loin de l'objet aimé fait perdre l'espérance!
S'il est vrai qu'à l'amour a succédé l'oubli,
Si le passé pour elle est un rêve aujourd'hui,
A moi du moins, à moi le souvenir me reste
Sur le cœur, tour à tour déchirant et céleste!
Hélas! si ce flambeau devait sitôt mourir,
S'il ne devait briller qu'un jour, sans avenir,
Pourquoi mon œil s'est-il éclairé de sa flamme?
Pourquoi d'un bien si doux bercer ainsi mon âme?
Pourquoi tremper ma lèvre à ce rayon de miel?
Et pourquoi, sous les traits d'un ange, d'une femme,
Pour le perdre aussitôt ai-je entrevu le ciel?

Quittons ces lieux...fuyons...mon amour n'est qu'un songe;
Un éclair dans ma nuit, un perfide mensonge,
Une fleur sur mes pas éclose un beau matin,
Et qui, sans la cueillir, se fane sous ma main;
Ou plutôt un doux chant, d'ineffable harmonie,
Mais qui d'une sirène a le mauvais génie!...

Amour, tu me trahis... et cependant mon cœur
Se détache à regret de sa trop folle erreur;
Mais avec toi s'enfuit tout rêve de ma vie;
Car de toi seul ici j'attendais le bonheur:
Aussi, de tous ces biens que le vulgaire envie,
Toujours vus au travers d'un prisme séducteur;

La gloire, vain fantôme, et l'or, vaine poussière,
La puissance jalouse et toute autre chimère,
Aucun n'éveillera ni désirs, ni regrets.
Lorsque le matelot, sur une mer profonde,
Voit flotter son vaisseau sans guide, sans agrès;
Que partout son regard dans le ciel et sur l'onde
N'aperçoit plus d'étoile et ne voit que la mort,
Assis sur le tillac, indifférent, il chante;
Qu'importe, se dit-il, que la vague roulante
Sur tel ou tel rocher vienne achever mon sort!

Et mon sort est semblable au sort de ce pilote:
Mon frêle esquif aussi maintenant lutte et flotte
Sur l'océan du monde, incertain de son cours:
J'avais pour me guider dans mon ciel une étoile;
Elle s'est éclipsée.... et désormais ma voile
Sur un écueil m'entraînera toujours !...

DAVID ET UN ANGE,

ÉGLOGUE

Qui a obtenu un Souci réservé ;

Par M. l'Abbé DUBREIL, de Toulouse (Haute-Garonne).

Prends une fronde et ta houlette,
C'est moi qui guiderai ta main.

Quand le berger qui fut prophète
Gardait encore son troupeau,
Quand le royal fils du hameau
Avait pour sceptre une houlette ;

On dit qu'un Ange quelquefois
Venait lui parler de sa gloire,
Et mêler des chants de victoire
Aux accents de sa douce voix.

Un jour leurs accords retentirent
Dans les bocages d'alentour,
Et les échos au loin redirent
Ce qu'ils chantèrent tour à tour.

DAVID.

Salut, ô toi que j'aime, ô le plus beau des Anges!

L'ANGE.

Salut, enfant chéri des cieux!

DAVID.

Viens-tu de l'Eternel m'enseigner les louanges,
Et les divins concerts des chœurs harmonieux ?
Mais je te vois vêtu d'une robe éclatante :
Jadis tu m'apparus sous l'habit d'un berger ;
Quel est ce riche objet que ta main me présente ?
Oh ! parle, dis-le moi, céleste messager.

L'ANGE.

Réjouis-toi, c'est ta couronne.
Un jour, radieux comme moi,
Un jour, ainsi le ciel l'ordonne,
Jeune berger, tu seras roi.
Dieu qui sourit à l'innocence,
Prépare un sceptre pour ta main;
Il va t'armer de sa puissance,
Et tu vaincras le Philistin.

DAVID.

Le vieillard Samuel, sous le toit de mon père,
Est venu comme toi prédire des grandeurs;
Mais à son front chagrin, à ses yeux tout en pleurs,
Je compris que des rois la vie est bien amère.

O bel Ange ! retourne au céleste séjour ;
Rends au Dieu que je sers ce brillant diadême :
Rien ne manque à mes vœux ; un monarque lui-même
Possède moins que moi, puisque j'ai son amour.

L'ANGE.

La main qui défend l'humble chaume,
Garde aussi le palais des rois ;
Dieu veillera sur le royaume
Qu'il soumet à tes sages lois.
Sion chantera tes conquêtes ;
Déjà les Anges dans les cieux
Sur la lyre d'or des Prophètes
Ont dit ton nom victorieux.

DAVID.

J'ai vu dans son palais, tout éclatant de gloire,
Saül de ses sujets envier le bonheur ;
Je l'ai vu triste et sombre au sein de la victoire ;
On dit qu'un noir démon habite dans son cœur.
Combien de fois ce roi, pour calmer son délire,
N'a-t-il pas de ma harpe imploré le secours !
Combien de fois ses pleurs ont-ils semblé me dire :
Je fus aussi berger, hélas ! sois-le toujours !

Peut-être, comme lui, le ciel, dans sa colère,
M'élève pour punir les coupables Hébreux.
Quel crime ai-je commis ? pour cesser d'être heureux,
Au Dieu qui me chérit ai-je cessé de plaire ?

N'ai-je point tous les jours, comme le jeune Abel,
Offert avec mon cœur de pieux sacrifices ?
N'ai-je point tous les jours, aux pieds de son autel,
De mes nombreux troupeaux déposé les prémices ?

L'ANGE.

Une couronne a ses douceurs
Pour un roi que le ciel inspire ;
D'un peuple heureux le doux sourire
Sait enchanter bien des douleurs.
Sois l'asile de l'innocence,
Taris les pleurs de l'orphelin,
Et l'heureuse paix de l'enfance
Brillera sur ton front serein.

Un jour sur ta tige féconde
Un sceptre auguste doit fleurir ;
Un jour..... Mais bientôt l'avenir
Va par ta voix parler au monde.
Lève-toi, la Judée attend ;
Viens conquérir ton héritage ;
Viens du Seigneur venger l'outrage,
Dans le sang d'un impur géant.

DAVID.

Comment peut un enfant soutenir sa querelle ?
N'est-il parmi les siens que moi pour le venger ?
J'obéirai pourtant si c'est lui qui m'appelle :
Mais que peut pour sa gloire un timide berger ?

Je n'ai que la prière et ma faible innocence,
Pour résister au bras de nos fiers oppresseurs;
Si le ciel aux combats destinait mon enfance,
Devait-il me cacher sous le toit des pasteurs?

L'ANGE.

Celui qui de la fange impure
Fait naître un lis éblouissant,
Saura dans la chaumière obscure
Faire croître un sceptre puissant.
O mon fils! c'est Dieu qui commande,
Pourrais-tu ne pas obéir?
Isaac aurait su mourir:
Règne et combats, s'il le demande.

DAVID.

Il faut donc vous quitter, houlette, chers troupeaux,
Asile de la paix, verdoyantes prairies,
Plaines de Bethléem, rives toujours fleuries,
Dont tant de fois ma harpe a charmé les échos!
Mais dis, s'il faut qu'un jour je porte la couronne,
Si Dieu m'a condamné, si je dois être roi,
Viendras-tu, comme ici, t'asseoir près de mon trône?
Quitteras-tu le ciel pour chanter avec moi?

L'ANGE.

Je te couvrirai de mes ailes,
Sur toi je veillerai toujours,
Comme les colombes fidèles
Sur les doux fruits de leurs amours.

Va, mon fils, que rien ne t'arrête;
Va terrasser le Philistin;
Prends une fronde et ta houlette,
C'est moi qui guiderai ta main.

L'Ange alors disparut tel qu'un léger nuage.
Aussitôt en chantant mille joyeux pasteurs,
Offrant au nouveau roi leurs vœux et leur hommage,
Dans le camp des Hébreux, sous un dais de feuillage,
Le portèrent couvert de guirlandes de fleurs.
On dit qu'en s'éloignant il regardait encore
Ces lieux si chers à son amour,
Ces bois où tant de fois il devança l'aurore,
Où souvent il chantait jusqu'au déclin du jour:
« Doux objets, disait-il, chaume qui m'as vu naître,
» Recevez mes regrets et mes derniers adieux;
» Sur le trône mes tristes yeux
» Un jour vous pleureront peut-être. »

LE PETIT OISEAU,

IDYLLE

Présentée au Concours;

Par M. F. DE LA JUGIE, Avocat stagiaire à la Cour royale de Toulouse.

> Le premier effet du malheur, c'est un besoin de confiance : la défiance qui vient ensuite, n'est que l'effet de cette confiance trompée.
>
> *Pensées inédites.*

Voici les jours sombres venus :
La neige couvre nos collines;
Les flots sont muets; les bois, nus;
Le rosier n'a que des épines.

Dans l'âtre, voici le tilleul
Dont j'aimais tant la fraîche voûte.
L'Aquilon gémit... Je suis seul...
Et mon âme, rêveuse, écoute...

Tout à coup un oiseau, conduit
Par un instinct secret peut-être
De l'aile, avec un léger bruit,
Vient battre contre ma fenêtre.

Je m'approche : et, sans l'effrayer,
Je l'entr'ouvre... Il descend rapide;
S'avance... s'éloigne, timide...
Et, bientôt, court à mon foyer.

Créature innocente et douce,
Pauvre oiseau, que demandes-tu?
Sur le rameau des vents battu
N'as-tu plus ton berceau de mousse?

N'est-il pas un seul vermisseau,
Pas un grain de blé dans nos plaines?
Liquide encor, dans nos fontaines
N'est-il pas une goutte d'eau?

Naguère, loin de ma demeure,
Au bruit de mes pas, l'aile au vent,
Tu fuyais !... Tu viens à cette heure !...
Ah ! le malheur rend confiant !...

Et moi, lorsque, bien jeune encore,
J'ai vu, dans mon ciel obscurci,
La tempête gronder aussi,
Dans mes yeux, les larmes éclore;

Quand, sous l'effort des vents mortels,
Se brisa, déchirante image !
Le chêne, qui sur mon jeune âge
Penchait ses rameaux paternels;

Orphelin, dont l'âme succombe,
J'allais... cherchant, dans tous les cœurs,
Un asile pour mes douleurs,
Un nid, pour l'errante colombe !

Mais, pour la douleur, point d'abris
Dans ce monde injuste ou volage !
Les heureux ne m'ont point compris:
Les méchants m'ont jeté l'outrage.

De ceux qui me tendaient les bras
La pitié même fut un piége !...
Et moi, comme eux, te trahirai-je?...
Ah ! pauvre oiseau, ne le crains pas !

Non, non !... Près de mon feu qui brille,
Joue en paix... Becquète mon pain...
Bois dans ma coupe... bien ! Sautille...
Vole sur moi... Dors sur mon sein !

Amis, qu'un même exil rassemble,
Nous consolant dans ce désert,
Oublions, oublions ensemble,
Moi, les hommes, et toi, l'hiver;

Et, pour la nature ravie,
Lorsque le printemps renaîtra,
Celui qui t'aime, te rendra
Cette liberté... qu'il t'envie;

Et, tandis qu'avec les beaux jours
Tu retrouveras des ombrages,
Des flots purs, de fraîches images,
Et des concerts et des amours;

N'attendant rien de l'existence,
Moi, le front voilé, l'âme en deuil,
Ce n'est qu'au delà du cercueil
Que je vois briller l'espérance!...

MYSTÈRE,

IDYLLE

Présentée au Concours;

Par M. JIRONIS, de Cusset (Allier).

Je suis un enfant d'harmonie.
Je vis d'innocence et d'amour.
M.me D.....

Bel Ange, quand tu vas, pensive et solitaire,
Dans les vertes forêts te promener le soir,
Dénouer en tremblant, à l'ombre du mystère,
Ta brune chevelure, et sur l'herbe t'asseoir,
N'as-tu pas remarqué sous l'épaisse ramée
Un souffle insaisissable, un sylphe aérien,
Qui caresse en passant la boucle parfumée
De tes longs cheveux sans lien;

Qui rafraîchit son aile à ta suave haleine,
Se cache dans les plis des voiles de ton sein,
Te dérobe une fleur que tu retiens à peine,
Et baise ton beau front incliné sur ta main?
Eh bien, cet être errant, fantastique, éphémère,
Qui s'attache à tes pas, que tu vois sans effroi,
Qui joue entre les cils de ta douce paupière,
C'est mon âme, c'est moi!

Quand tu viens, sous un ciel étoilé, sans nuage,
Laver ton pied d'albâtre au courant du ruisseau,
Et sur l'onde penchée y jeter ton image
Pure comme le lis, vive comme l'oiseau;
Peut-être aperçois-tu sur le miroir limpide
Une main qui s'étend de peur qu'un vent jaloux
Ne trouble le cristal, n'y dessine une ride,
Et n'efface un tableau si doux;

Et quand tu fuis, légère et timide gazelle,
Au moindre bruit qui vient réveiller les échos,
Entends-tu sous le saule une voix qui t'appelle,
Et te glisse bien bas en passant quelques mots?
Cette main qui s'étend sur le flot, c'est la mienne;
Cette voix qui t'appelle, et n'appelle que toi,
Qui sur ces bords déserts ne cherche que la tienne,
C'est mon âme, c'est moi!

A l'heure où le torrent gémit dans la vallée,
Où le vent frais des nuits berce le peuplier,
Quand tu viens, de rosée encor toute mouillée,
Cacher ton front d'enfant dans le blanc oreiller;
Quand ton œil noir frémit sous ta paupière rose,
Et que tu dors, le cou mollement replié,
Ainsi que le ramier, qui sans crainte repose,
Au bois, dans son nid oublié:

Dans tes rêves, dis-moi, vois-tu, près de ta couche,
Un génie attentif qui recueille à genoux
Le souffle harmonieux échappé de ta bouche,
Et veille près de toi sans craindre ton courroux;

Qui, surpris et troublé, dans les jasmins s'élance,
Quand sur tes yeux mi-clos ta main vient se poser;
Qui revient, quand ton bras pend avec nonchalance,
Y glisser un baiser?

Quand tu vas, seule, au fond de la chapelle obscure,
Recueillie, ignorée, aimer, prier, pleurer,
Elever vers ton Dieu ta voix touchante et pure,
Et pour ce monde impie en secret l'implorer;
Qu'humblement prosternée, auguste pénitente,
Tu présentes ton cœur à ce Christ adoré,
Et qu'un rayon tremblant de la lampe mourante
Eclaire ton front inspiré:

Sens-tu près de ton âme, une autre âme en prière,
Qui mêle ses soupirs et ses pleurs à tes pleurs;
Qui fervente, à genoux, prie aussi pour sa mère,
Et dans le sein de Dieu verse aussi ses douleurs;
Qui demande au Seigneur un peu d'amour pour elle,
Pour le monde sans guide un rayon de la foi:
Un ciel toujours riant, une onde toujours belle,
Des rêves d'or pour toi?

Cette autre âme qui prie avec toi, c'est mon âme;
Cette voix qui se mêle à ta voix, c'est ma voix;
Cet être qui s'enivre à ton regard de flamme,
Ce génie inconnu que dans la nuit tu vois,
C'est moi.... Mais à présent que j'ai, sans nul mystère,
A ton cœur révélé les secrets de mon cœur,
Ne va pas m'éloigner d'un œil froid et sévère:
Grâce pour mon frêle bonheur!

Oh, laisse-moi te suivre au bois, dans la vallée,
Je te dirai des mots qui sauront t'émouvoir :
Laisse-moi contempler sur ta couche voilée
Ton sommeil plus serein que l'étoile du soir !
Dis, laisse-moi te suivre à la chapelle sainte ;
Je prierai Jéhova de réserver pour toi
La coupe de l'ivresse, et de garder l'absinthe
Et tout le fiel pour moi !

HONNEUR ET AMOUR,

BALLADE

Présentée au Concours ;

Par M. LARGEY fils, de Castelnaudary (Aude).

Où l'honneur fault, perd son nom gentiliesse.
ALAIN CHARTIER, *Bréviaire des nobles.*

« Au galop! au galop! toujours le ventre à terre!
On est peut-être aux mains; ô mon coursier de guerre!
Je suis perdu d'honneur si j'arrive trop tard.
Précipite à mon gré ton allure trop lente;
Vole comme un oiseau sur la route brûlante,
Et du danger commun nous prendrons notre part!»

C'était un noble fils de cette Andalousie
Si pleine d'orangers, de fleurs, de poésie,
Où l'amour dans les cœurs semble tomber du ciel.
Aux pieds de son Alice à la noire prunelle,
Hier il lui parlait d'une flamme éternelle;
Il sommeillait encor sous ses baisers de miel.

Les lâches sont les seuls qui restent en arrière.
Pendant qu'on se hâtait dans l'Espagne guerrière,
Alice chaque jour lui disait : Va, demain
Tu pourras, si tu veux, quitter ta bien-aimée!
Le lendemain venait; et l'amante alarmée
Renvoyait à plus tard de se mettre en chemin.

Les Maures cependant sont sortis de Grenade.
On n'entend plus, le soir, la tendre sérénade
Qui chante et qui se plaint dans ses jardins en fleurs;
Sous un ciel étoilé l'âme toute saisie,
On n'y frissonne plus contre la jalousie,
Bien jalouse en effet, qui sépare les cœurs.

Chrétiens et mécréants sont rangés en bataille.
Ces rudes ennemis vont mesurer leur taille,
Et Mendoce est encore à soupirer l'adieu.
Allons, jeune homme, allons! tu braves l'infamie!
Pour ta place au combat laisse là ton amie :
Comme nous les absents ont ici leur enjeu.

— « Au galop! au galop! toujours le ventre à terre!
On est peut-être aux mains; ô mon coursier de guerre!
Je suis perdu d'honneur si j'arrive trop tard.
Précipite à mon gré ton allure trop lente;
Vole comme un oiseau sur la route brûlante,
Et du danger commun nous prendrons notre part! » —

Qu'ils sont beaux tous les deux, libres de leurs entraves!
A tant d'ardeur gardez un rang parmi les braves;
Du combat, s'il se peut, retardez le signal.
Se faut-il tant presser pour cette horrible fête?
Oh! combien, dont le sort a désigné la tête,
Qui sont impatients en ce moment fatal!

Mais, voilà, c'en est fait! la plaine désolée
A déjà disparu sous l'ardente mêlée.
On n'entend que le cri des soldats entassés,
Qui disputent chacun sa part de la victoire.
Faites place à la mort qu'accompagne la gloire!
Ah! les morts sont heureux, mais malheur aux blessés!

Mendoce, ô noble fils, reprends haleine, écoute!
A quoi sert à présent de dévorer la route?
Pourquoi blanchir encor le mors de ton coursier?
Pourquoi frapper les airs de tes paroles vaines?
C'est trop tard qu'a pris feu tout le sang de tes veines,
Et que ta main frémit sur ton glaive d'acier.

Enfin, des cris lointains ont frappé son oreille.
Il s'arrête en suspens, se demande s'il veille,
Déjà prêt à pleurer tant de moments perdus.
Hélas! il oserait maudire son Alice!
Mais un beau désespoir le pousse vers la lice;
Dédaignant d'exhaler des regrets superflus,

Il s'écrie : « Au galop! au galop! ventre à terre!
Voilà qu'on est aux mains; ô mon coursier de guerre!
La fête est commencée, et je suis en retard.
Précipite à mon gré ton allure trop lente;
Vole comme un oiseau sur la route brûlante:
Qu'en ce sanglant débat nous ayons notre part! »

Le jour allait baisser. Du haut de la colline,
Le laboureur suivait le combat qui décline.
Les champs étaient couverts de bataillons fauchés;
Mais les deux camps avaient une perte inégale.
Pour cent Chrétiens tombés sur la terre natale,
Deux mille mécréants sans vie étaient couchés.

Que veut ce cavalier dont l'œil sombre étincelle?
Sans essuyer son front qui de sueur ruisselle,
Sans donner du repos à son cheval mourant,
Sur les Maures épars il se rue intrépide,
Entraîne vingt guerriers dans sa course rapide:
Aucun ne peut dompter l'effort de ce torrent.

Tout est dit : dans sa main son arme s'est brisée.
Mais que lui fait à lui son ardeur maîtrisée?
Désormais il est sûr d'un trépas glorieux.
Aux coups des mécréants dont l'essaim l'environne,
Il offre noblement son front pur qui rayonne,
Murmure un tendre nom, et puis ferme les yeux.

— Dans les bosquets touffus, sur la verte pelouse,
Depuis l'on vit souvent une pâle Andalouse
Courir échevelée en se parlant tout bas;
Ou d'autrefois, pensive et debout, dans la plaine,
Suivre de ses regards comme une ombre lointaine,
Et lui crier ces mots qu'on ne comprenait pas:

« Au galop! au galop! toujours le ventre à terre!
On est peut-être aux mains; ô son coursier de guerre!
Il est perdu d'honneur s'il arrive trop tard.
Précipite à son gré ton allure trop lente;
Vole comme un oiseau sur la route brûlante,
Et du danger commun vous prendrez votre part!»

LA FÊTE DES FLEURS,

HYMNE A LA VIERGE

Qui a obtenu un Lis réservé;

Par M. Isidore LATOUR, de Saint-Ybars.

Aimons le jour d'Isaure, et le mois de Marie,
Si riche de parfums et de vives couleurs :
Et toi, mère de Dieu, conserve à ma patrie
L'azur de son beau ciel et la fête des Fleurs!

Ton sourire fait éclore
Les trésors dont se colore
Le printemps jeune et vermeil;
Et ton front a la magie
De l'aube à peine rougie
Par les rayons du soleil.

L'âme ardente qui s'inspire
Au charme de ton sourire,
Trouve de nobles accents;
Et la sainte poésie,
Douce comme l'ambroisie,
Vient enivrer tous nos sens.

Ton nom suave, ô Marie !
A nos lèvres se marie,
Comme le rayon du miel;
Il fait naître dans nos âmes
Ces transports, ces vives flammes
Qui s'élancent vers le ciel.

Aimons le jour d'Isaure et le mois de Marie,
Si riche de parfums et de vives couleurs :
Et toi, mère de Dieu, conserve à ma patrie
L'azur de son beau ciel et la fête des Fleurs !

Notre Isaure de Toulouse,
Jadis se montra jalouse
De suivre ta sainte loi;
Tu dirigeais le beau zèle
De la noble demoiselle
Qui fut chaste comme toi.

Aussi veut-elle qu'on donne
Tous les ans une couronne
A qui chante tes vertus;

Et veut-elle qu'on dépose
Les prix que l'on nous propose
Sur les autels de Jésus.

Comme l'encens d'Idumée,
En odorante fumée,
Monte aux voûtes du saint lieu,
La Poésie au ciel vole ;
Cette fleur de la parole
Ne doit ses parfums qu'à Dieu.

Aimons le jour d'Isaure et le mois de Marie,
Si riche de parfums et de vives couleurs :
Et toi, mère de Dieu, conserve à ma patrie
L'azur de son beau ciel et la fête des Fleurs !

Ici l'amour en délire
Ne peut chanter sur la lyre
L'élan des cœurs avilis :
Ton nom calme leur démence,
Toutes les fleurs de Clémence
Sont pures comme tes lis.

Et les dames les plus belles
A nos Jeux toujours fidèles,
En relèvent la splendeur :
C'est la fête de famille,
Où s'assied la jeune fille,
Sans crainte pour sa pudeur.

Que ton amour nous conserve
Ces fleurs que tient en réserve
L'Ange qui veille au printemps !
Ton culte nous purifie;
Le Poëte te confie
Son avenir et ses chants.

Aimons le jour d'Isaure, et le mois de Marie,
Si riche de parfums et de vives couleurs :
Et toi, mère de Dieu, conserve à ma patrie
L'azur de son beau ciel et la fête des Fleurs !

HYMNE A LA VIERGE,

Présentée au Concours;

Par M. Télémaque LAFONT.

Ave, Maria, gratiâ plenâ,
Dominus tecum....

Charme de l'œil qui pleure, et de l'âme qui prie,
Sur ce globe d'exil où l'homme vit un jour,
Intarissable fleuve et de grâce et d'amour,
Océan de beautés, je t'invoque, ô Marie!
Viens pénétrer mon sein de tes douces ardeurs;
Qu'un rayon de ton âme illumine la mienne,
Et touche la langue chrétienne
Qui va bégayer tes grandeurs.

Lorsque l'homme eut à Dieu jeté son gant rebelle,
Dieu te dit, sous son œil rassemblant tous les temps:
« D'Eve les morts sont fils, sois mère des vivants. »
Et dès lors t'engendrait sa parole éternelle.
Pour âme il t'inspirait le souffle le plus pur;
Dans un moule céleste il coulait ton essence,
Et de la fleur de sa substance
Pétrissait ton être futur.

Salut, lis de Jessé, qui crois sur les épines,
Et dont les doux parfums, sans cesse renaissants,
De la terre et des cieux sont le plus pur encens;
Fleur dont un sang royal abreuve les racines!
Salut, vivante nue, où la Divinité
Vient mirer sa lumière incréée, infinie,
Où rayonne le parhélie
Du Soleil de l'éternité!

Nouvelle arche, flottant sur ce déluge immense
De crimes et d'erreurs qui noyait l'univers;
Arche qui, surnageant aux flammes des enfers,
Du monde réparé recélais la semence!....
Lyre que font chanter les doigts du Séraphin,
D'où, quand d'une colombe y tomba le coup d'aile,
Comme une sonore étincelle,
Rejaillit le Verbe divin.

Celui dont la naissance a devancé l'aurore,
Et dont l'enfantement solitaire, éternel,
Se consomme là haut sans un sein maternel,
Comme les fils d'Adam, ici veut naître encore.
A la terre viendront se marier les cieux;
Des étoiles distille une divine ondée;
La terre germe, fécondée
Par cet hymen mystérieux.

Ineffables amours! mystiques fiançailles!
Sur un sein virginal l'ombre du ciel descend,

Et Marie a conçu d'un souffle tout-puissant
Qui vient diviniser les plus chastes entrailles.
Oh ! de quels saints reflets luit son humble grandeur,
Quand elle est appelée épouse, mère et fille,
Dans l'indissoluble famille
Où trois n'ont qu'une âme et qu'un cœur !...

Qu'elle fut grande au jour des maux et des outrages,
Quand Jésus sur la croix, agneau, pendait saignant !...
Elle était là, debout, morne, se résignant,
Et de la passion dévorant les orages.
Au calice où fumait le martyre à pleins bords
Elle aussi s'enivrait, se crucifiant l'âme
Avec son fils à l'arbre infâme,
Pour mourir de toutes ses morts !

Mais, oh ! loin, loin de nous, ce douloureux spectacle !
Consolons nos regards par un autre tableau.
Triomphant de la mort, le Christ sort du tombeau :
Il s'en retourne au ciel par un dernier miracle ;
Et son vol va frayer le chemin lumineux,
Où sa mère bientôt montera sur ses traces,
Au sein des immenses espaces
Qu'ont déjà mesurés ses vœux.

Et maintenant, Marie, ici-bas étrangère,
Lance en longs jets de feu jusqu'au ciel ses soupirs ;
De bonds impatients ses amoureux désirs
Battent du lieu d'exil l'odieuse barrière....

Enfin par tant d'efforts son âme a consumé,
Comme un foudre captif, les chaînes corporelles,
Et vers les voûtes éternelles
Prélude son vol enflammé.

Mais le corps restait là.... Ce corps dont Dieu peut dire:
« Cette chair est ma chair; je suis l'os de cet os. »
La mort pour l'arrêter tend ses vastes réseaux.
Vains piéges ! Cette proie échappe à son empire :
La mort peut à loisir, dans son riche festin,
Dévorer ces héros, ces rois, ces dieux de cendre....
Mais la prise qu'elle ose attendre
Ne grossira pas son butin.

La vie, encor fumante en ces augustes restes,
Se rallume soudain; le corps ressuscité,
Resplendissant de gloire et d'immortalité,
Sur le souffle de Dieu fend les plages célestes.
Il monte, monte encor dans l'espace sans fin,
Et, brasier flamboyant, le cœur qui le ranime,
Dans cette ascension sublime,
Guide l'aérostat divin.

Et, tandis qu'aux adieux de la Sion terrestre,
Dans des flots de lumière, elle avait pris l'essor,
Les sphères inclinaient leurs diadèmes d'or;
Des chœurs du firmament chantait l'immense orchestre...
Et cependant déjà, du haut des cieux ouverts,
Son fils lui tend les bras !.... Entre dans ton royaume,
Reine, mère du Dieu fait homme,
Rédemptrice de l'univers !

Déjà, je t'aperçois assise sur ton trône,
Au sommet des neuf rangs de ta céleste cour,
Où d'innombrables fleurs qui naissent à l'entour
Une odorante neige et vole et tourbillonne.
Là ton cœur, que dilate un saint ravissement,
Toujours flotte bercé sur la double atmosphère
De mélodie et de lumière
Qui de Dieu forme l'élément.

Sur la tête éclatants, des nuages ondoient
Bordés d'un arc-en-ciel, reflet des Chérubins;
La lune est l'escabeau de tes pieds souverains;
Sous toi, globules d'or, les étoiles poudroient.
Douze astres sur ton front, guirlande de clarté,
Scintillent, et celui que Dieu prit pour sa tente (1)
Est la robe resplendissante
Dont se revêt ta royauté.

Là se métamorphose en gracieux symboles
Ton aimable splendeur, perle du genre humain,
Qui de la Trinité pares le front serein,
Enchâssée aux éclairs de ses mille auréoles;
Ou rose épanouie à l'aurore du temps,
Qu'un soleil sans déclin fait refleurir sans cesse;
Que le souffle de Dieu caresse
Au sein de l'éternel printemps.

(1) *Posuit in sole tabernaculum suum.*

Là, mystères charmants autant qu'impénétrables !
Celui que de ton lait, au terrestre séjour,
Tu nourrissais enfant, maintenant à son tour
T'allaite de son être à flots intarissables ;
Et quand coule dans toi l'ineffable aliment,
De tes yeux pleins d'extase émane un tel sourire,
Que, s'il brillait au noir empire,
L'enfer n'aurait plus de tourment !

Oh ! qu'il brille sur nous, ce sourire céleste !....
Prends pitié de cet âge oublieux de ton nom.
Vois l'incrédulité qui, sombre, à l'horizon
Apparait, du néant satellite funeste.
Elle passe, du monde éteignant les flambeaux,
Et de l'humanité l'aveugle et sourde flotte
Erre sans astre et sans pilote,
Jouet des vents, jouet des eaux.

Blonde étoile des mers, reviens à notre pôle !
Sur l'océan sinistre où tout homme se perd,
Au sein de cette nuit, brille, œil toujours ouvert !
Fixe de nos vaisseaux l'oscillante boussole ;
Viens nous montrer la route, et d'un de tes rayons
Chasser ces ouragans et dissiper ces trombes
Qui sur nos mers creusent les tombes
Où vont sombrer les nations.

Mais, surtout, souviens-toi de la fille adoptive
Qu'un roi te confia, comme sous ton abri
Jésus mit en mourant le disciple chéri :
De l'orpheline entends la prière plaintive;
Elle te renia; mais aujourd'hui sa voix
Te rappelle : à ses cris que sa mère réponde!
Viens sauver la France, et le monde
T'aura dû son salut deux fois.

STANCES,

Lues en Séance particulière,

PAR M. LE MARQUIS D'AGUILAR,

Un des quarante Mainteneurs.

Du cygne voyageur sur les flots du Méandre,
On nous a dit que les accents,
La plainte harmonieuse et tendre
Annonçaient ses derniers instants.

Ce serait trop d'orgueil, quand ma lyre avec peine
De quelques sons encor peut frapper les échos,
D'oser me comparer à ce chantre des eaux
Prophétisant sa mort prochaine.

Mais peut-être, pour moi, quand s'ouvre l'avenir,
Quand je vais ici-bas terminer ma carrière,
Que par une faveur dernière
Le ciel daigne m'en avertir.

Après la fin de ses chants, de sa vie,
L'oiseau mélodieux ne peut rien espérer;
Pour moi, j'ose encor soupirer
Pour une éternelle harmonie.

Il me semble déjà que mes derniers accents
Se mêlent aux accords de ces divins cantiques,
Qu'on dirait descendus des célestes portiques,
En sons lointains, mais ravissants.

Au bord de la plaine liquide,
Telle la brise du couchant,
Mêle son haleine timide
Au souffle pur du firmament.

LA PROCESSION

AU BORD DE L'ARIÈGE,

Épisode

Lu en Séance particulière,

PAR M. F. DUCOS,

Un des quarante Mainteneurs.

Après un long hiver dont la lutte obstinée
Disputait au printemps les grands mois de l'année,
Et des champs attristés corrompait tous les dons,
Jetant parmi les fleurs la neige et les glaçons;
Aux rayons d'un soleil qui chassait la froidure,
Mai, dans ses derniers jours, se parait de verdure.
Eveillés par le cri de l'oiseau matinal,
Qui, pour nous, du départ cadençait le signal,
Nous partions; devant nous, dans la plaine éthérée,
Montait, en jets brillants, la lumière dorée;
Sur nos fronts rayonnait un ciel tranquille et pur,
Où la pourpre en rubans jouait avec l'azur;
Seulement on voyait, fantastique figure,
A l'horizon lointain, une vapeur obscure;

Capricieux débris de l'orage qui fuit,
Emporté par le vent et calmé par la nuit;
Mais partout du zéphyr la caressante haleine
Répandait sur nos pas les parfums de la plaine.
Dans les airs, dans les champs, tout riait de bonheur,
Chantait avec l'oiseau, brillait avec la fleur.

Par le rude escalier du sentier qui serpente,
Du coteau de Clermont nous descendions la pente.
Je marchais le dernier, le cœur gros de soupirs,
L'œil en pleurs, succombant au poids des souvenirs.
Oh! pourquoi, renouant une trame chérie,
Ne puis-je remonter le chemin de la vie,
Et remplacer mes jours, si sombres aujourd'hui,
Par ces jours de bonheur dont l'éclat m'a relui?
Ici, pour moi tout parle; ici, tout me retrace
Cet Ange de bonté, de pudeur et de grâce,
Ange qui m'apparut et puis qui s'envola;
Cet Eden de bonheur d'où le sort m'exila,
Les fleurs de mon hymen si tristement fanées,
Et ces huit ans passés ainsi que huit journées.....
Oh! de tout ce qui vit misérable destin!
L'homme est une vapeur qu'efface le matin;
Sur cette terre en fleurs la mort étend ses ailes,
Et le malheur s'attache aux choses les plus belles.
Vivre un jour, et briller; et du jour qui nous luit
Retomber à jamais dans l'éternelle nuit:
Tel est le sort de l'homme. Il passe comme une ombre;
Et, dans ce court passage, il se fait un ciel sombre;
Il consume sa vie à semer pour autrui,
A bâtir des palais qui durent plus que lui....
Et je disais: Grand Dieu! qu'est-ce que l'existence?
A quoi bon cet éclair? Qu'importe à ta puissance

Que la terre ait nourri tant d'insectes humains ?.....
Que dis-je ?... La pensée éclaire nos destins ;
L'âme, fille du ciel, aspire à sa patrie,
Et l'immortalité nous explique la vie.
Tandis que ces pensers s'agitaient dans mon sein,
Arriva jusqu'à nous l'écho d'un chant lointain.
C'était une harmonie aux suaves murmures,
Un concert enivrant de voix douces et pures ;
Tel que des chœurs d'Esprits descendus ici-bas,
Que l'oreille entendrait, que l'œil ne verrait pas.
Suspendu sur le fleuve, où grondait au rivage
Le flot jaune et brisé qu'avait gonflé l'orage,
Sur le bord opposé, j'admirais près de l'eau
Des ombrages touffus le mobile rideau
Dont le voile couvrait la mélodie errante.
Mais bientôt, poursuivant sa marche grave et lente
Sur le sable mouvant, en sillon onduleux,
Je vis se dérouler le cortége pieux
D'où montaient dans les airs les chants et la prière.
A sa tête, flottait l'imposante bannière,
Majestueux emblême, où brillaient, radieux,
Les touchants attributs de la Reine des cieux.
Puis s'élevait la croix, la croix du sacrifice,
Portant avec son Dieu l'image du supplice.
Puis les blancs pavillons, aux riantes couleurs,
A la blonde légère, où les festons, les fleurs,
Enlacés avec goût, nuancés avec grâce,
D'un art ingénieux nous révèlent la trace.
Des enfants, des vieillards, de jeunes laboureurs
Dont la terre, en ce jour, ne boit pas les sueurs ;
Des vierges à l'œil chaste, au sourire céleste,
Dont la gaze à moitié cache le front modeste,

Et dont les blancs tissus, les simples ornements
Protégent un cœur pur comme leurs vêtements ;
Composaient du Pasteur l'intéressant cortége,
Qui, tantôt s'épandait comme un ruisseau de neige,
Et tantôt figurait, dépliant ses anneaux,
Un immense boa qui marche au bord des eaux.
Sur le fleuve arrivé, l'essaim pieux s'arrête.
A l'autre bord pour lui le nautonier s'apprête ;
Descendus aussitôt dans le sapin mouvant,
Sur le rapide esquif nous courons au-devant.
Emportée avec nous, la barque aventureuse
S'agitait, nous berçant sur la vague houleuse ;
Et tandis que le flot, avec un sifflement,
Au flanc du frêle esquif se brisait écumant,
Notre oreille charmée écoutait les cantiques,
Nos yeux suivaient les pas des pélerins rustiques.
Spectacle ravissant ! Près du fleuve en courroux,
Se déroulait en paix le tableau le plus doux :
Ces pavillons, ces croix, ces flammes, ces bannières
Dont la brise agitait les aigrettes légères ;
Ces tissus ondoyants, ces sons entrecoupés,
Apportés par le vent, ou dans l'air échappés ;
Ces chants graves d'abord, et puis, par intervalles,
Ces voix qui s'élevaient pures et virginales ;
Ces accents qu'on eût dit n'avoir rien de mortel,
Et qui nous arrivaient comme un écho du ciel ;
Et la nature au loin, puissante enchanteresse,
Prodiguant tout à tour sa pompe et sa richesse ;
Ces moissons, ces bosquets mariant leurs couleurs,
Tout charmait nos regards, tout ravissait nos cœurs.
Mais déjà nous touchons à la rive opposée.
Nous descendons ; la barque aussitôt disposée

Des vierges, à son tour, reçoit l'essaim tremblant
Qui sur l'humide seuil pose un pied chancelant.....
Puis la barque s'éloigne, et le courant rapide
Balance avec amour le cortége timide;
Comme un groupe d'albâtre on le voit se presser,
Et l'on entend bientôt les chants recommencer,
Et le fleuve emportait, sur la vague aplanie,
Ces trésors de prière et de sainte harmonie.
Tableau délicieux! tel, au milieu des flots,
Rayonne éblouissant le rocher de Paros.
Tout donnait à la scène une couleur magique;
Je croyais voir, auprès d'une onde poétique,
De cygnes voyageurs un chœur mélodieux,
Traverser, en chantant, le fleuve harmonieux.
M'approchant du Pasteur, arrêté sur la plage,
Je demandai, pourquoi ce saint pélerinage?
Où tendait cette marche? A quel prince des cieux
On portait la prière, on adressait les vœux?
Le Prêtre répondit: « De ce pieux hommage
» Des jours bien reculés ont consacré l'usage;
» A la Vierge céleste adressé tous les ans,
» Du Vernet il conduit ici les habitans.
» Le Vernet, bourg voisin, dont les demeures blanches
» Rayonnent à travers ce saule aux longues branches,
» Le lendemain du jour, où les élus de Dieu
» Reçurent l'Esprit saint dans des langues de feu,
» Tous les ans, voit partir cette troupe fidèle.
» Au coteau de Clermont s'élève une chapelle
» Dont le faîte inégal couronne le rocher;
» Vous en voyez de loin le bizarre clocher.
» Au parfum du genêt, à la lueur du cierge,
» Là brille un vieux granit, image de la Vierge.

» Nos pères l'ont nommé Notre-Dame des Bois.
» De merveilleux récits, racontés autrefois,
» Attestent ses bienfaits ; connaissez-en l'histoire :
» Ces vieillards vous diront que vous devez y croire.
» Derrière ces coteaux, sous les vertes moissons,
» Serpente et s'élargit l'enceinte des vallons ;
» L'onde des clairs ruisseaux y roule son murmure
» Que protégent les bois de leur verte ceinture.
» Un laboureur, Simon, sous ces riants abris,
» D'un hymen fortuné cueillait les tendres fruits ;
» Trois enfants composaient sa joyeuse famille ;
» Deux beaux garçons qu'avait précédés une fille.
» Simon de son bonheur aurait pu s'enivrer ;
» Sans cesse, autour de lui, tout semblait prospérer ;
» Sa femme qu'il aimait était tendre et fidèle,
» Ses troupeaux toujours gras, sa moisson toujours belle.
» Mais qui peut, ici-bas, compter sur le bonheur ?
» O destin ! tout à coup, un souffle empoisonneur
» Se répand dans les airs. Chacun tremble de crainte.
» Simon par le fléau voit sa famille atteinte.
» Ses deux fils, beaux enfants, au front pur et joyeux,
» De fraîcheur, de santé modèles gracieux,
» Dans les brûlants accès d'une fièvre inconnue,
» Tombent, comme deux lis blessés par la charrue.
» De ce père accablé qui dira la douleur ?
» Sa fille encor du moins consolait son malheur.
» Mais, ô sort ennemi ! la souffrance abhorrée
» Vient frapper, à son tour, cette fille adorée.
» Simon a fui l'aspect d'un mal qu'il ne peut voir ;
» Il court au fond des bois cacher son désespoir,
» Demandant par ses cris qui troublent leur silence,
» Sa fille, son amour, sa dernière espérance.

» Tout à coup, ô surprise! un feu céleste a lui;
» Un parfum tout divin s'exhale autour de lui;
» D'un genêt enflammé les branches vigoureuses
» Se couvrent à ses yeux de fleurs miraculeuses.
» Ce prodige l'attire, il approche en tremblant.
» Sous le buisson qui s'ouvre en cintre étincelant,
» De la Reine des cieux il aperçoit l'image.
» Il l'entoure aussitôt de son pieux hommage;
» Il s'incline, et du front touchant le sol sacré :
» Vierge, soyez l'appui d'un cœur désespéré;
» La mort à coups pressés a frappé ma famille;
» Je n'ai plus qu'un enfant; sauvez, sauvez ma fille!
» Il dit : et dans l'espoir que son âme conçoit,
» Il prend l'image sainte, il la porte à son toit.
» A peine elle a touché le seuil de la chaumière,
» Le mal tombe, et déjà la guérison s'opère.
» Tout malade l'implore et lui doit son salut;
» Quelques jours écoulés, le fléau disparut.
» Depuis ce temps, l'image aux autels consacrée,
» Appelle, tous les ans, les vœux de la contrée. »
Le Prêtre avait fini son récit merveilleux;
La barque l'attendait; il reçoit nos adieux.
Nos yeux l'accompagnaient sur l'onde, sur la plage,
Conduisant le cortége au terme du voyage;
Et de loin nous voyions, sur le flanc du coteau,
Avec l'âpre sentier qui se dresse sur l'eau,
Ondoyer, serpenter vers le clocher sonore
La troupe qui se cache et reparaît encore;
Lorsqu'enfin, s'égarant dans un lointain confus,
Nos regards fatigués ne la retrouvent plus.

L'ENTRÉE EN VACANCES.

ADIEUX D'UN MAINTENEUR A LA VILLE DE TOULOUSE,

Lus en Séance particulière,

Par M. DE LIMAIRAC, un des quarante Mainteneurs.

Adieu cité pleine de nos amours!
Berceau d'Isaure et des gais Troubadours :
Nous te quittons au parfum de la gloire
Que t'ont valu les Filles de Mémoire.
Mais dans les champs, ton heureux souvenir
A tous nos jeux viendra se réunir.
Tu ne perdras aucun de nos hommages;
Tes nobles fleurs datent de nos ombrages.
Sous ton verger classique, la chanson
Servit un jour de première leçon;
Et tu ne fis qu'agrandir ton école,
En nous donnant l'éclat du Capitole.
Impatients d'animer nos récits
Sur le gazon où le sage est assis,

Chacun de nous, aux heures amicales,
S'entretiendra de tes riches annales.
Chacun de nous, fatigué du salon,
Ira chercher dans le sacré vallon,
Songes riants, peintures gracieuses,
Le flageolet et les scènes joyeuses.
Il est des temps où par la gravité
Notre tribut serait mal acquitté.
L'alexandrin, le plus doux à la lyre,
Se compromet, et ne prête qu'à rire,
Sur ses longs pieds s'il se montre au banquet;
Si les zéphyrs l'ont vu sous le bosquet,
Prenant sa part des fêtes du village,
Et se chargeant d'en retracer l'image.
C'est bien assez qu'à nos solennités
Il mette au jour toutes ses vanités.
D'un doux rêveur j'aime mieux les sornettes
Que le fracas de beaucoup de poëtes;
Echafaudage, ou bizarre, ou pesant,
Qui ne se prête à rien de séduisant.
Viens à témoin du commerce des Grâces,
Et guide-nous dans les riants espaces,
Cher Lafontaine, à qui rien n'a coûté,
Ni le bonheur, ni l'immortalité,
Et dont l'esprit, servi par la nature,
De chaque objet se fit une parure.
Sois notre ami; suffis à nos plaisirs;
Viens à toute heure embellir nos loisirs:
Que tes acteurs, chacun à sa manière,
Maître renard, ou gentille laitière,
Hôtes des champs, du bocage, des eaux,
Et quelquefois nos propres commensaux,

Entrent en scène, et mettent en usage
Charmes divers, poétique langage,
Pour nous ravir : que tes moralités,
En se jouant, remplacent nos traités;
Vrais endormeurs que brave la licence,
Ou qu'on réforme après une séance.
Ah! dans nos murs que ne vis-tu le jour!
Isaure et toi, donnés à notre amour,
Parés tous deux de nos fraîches guirlandes,
Vous jouiriez de toutes nos offrandes.
Tu répondrais au cri de sa pudeur
Par ton cilice et ta douce candeur (1):
J'en suis d'accord, tu fus chose légère (2),
Sans aucun art qui t'aidât à mal faire;
Et tes poisons, pour toute habileté,
N'ont eu de toi que des flots de gaîté!
Venez aussi rehausser mon bagage,
Et consentez à me suivre au village,
Tendre Racine, et Molière, et Boileau :
N'occupez-vous que le fond du tableau?
Quels ennemis de l'éclat de vos veilles
S'étaient flattés d'enfouir ces merveilles?
Pour mettre un terme à leurs emportements
Il eût fallu quitter vos ornements;
Et confondus au milieu des Vandales,
Ne figurer que dans nos saturnales.
Notre âge a vu, tenant lieu de beauté,
Et la licence, et la difformité;

(1) Et l'auteur de Joconde est couvert d'un cilice.
Louis Racine, *Epître à Rousseau.*

(2) Expression de Lafontaine en parlant de lui-même.

Le sentiment déchu de son langage,
Se rabaisser à des cris de ménage;
Mille vapeurs assiéger l'horizon,
Et le pupitre entrer dans le blason (1).
Dans ce chaos que devint la lumière?
Tu combattis pour sauver ta bannière,
Belle Toulouse, ose t'enorgueillir
Devant les fruits que tu dois recueillir.
Laisse le fiel s'unir à la jactance
Pour condamner ta sage résistance:
Trop de hauteur ravale son emploi;
Et le courroux n'a point force de loi (2).
D'autres que toi dans les vastes usines
S'asserviront les bras et les machines;
Et des produits détachés du métier,
Fatigueront les livres du courtier.
Cité d'Isaure, à toi d'autres richesses,
Et le pouvoir d'ennoblir tes largesses:
A toi les arts pleins de fidélité,
Leur doux éclat et leur fécondité.
A tes accents, à ta voix olympique
Se dissipa le sommeil poétique;
Et le printemps, aux brillantes couleurs,
Voudrait en vain se passer de tes fleurs.

(1) Voyez la partie officielle du Moniteur du 11 octobre 1832.

(2) Pour l'intelligence de ce vers, ainsi que des trois précédents, il est indispensable de savoir que l'Académie a été comme sommée, par un littérateur distingué de la capitale, de se mettre à la tête du mouvement littéraire dans le Midi, pour y opérer la réforme dont ce littérateur donne lui-même l'exemple. L'Académie a pensé que l'exigence qu'on lui a montrée dans cette occasion n'était pas un motif suffisant pour la déterminer.

Inspire-nous avant notre veuvage;
En ce moment choisi pour notre hommage;
Dans nos adieux, où la fraternité
Vient au secours de ma témérité.
Donne à chacun de nous sa récompense :
Avec le faible épuise l'indulgence;
Et qu'au retour ses péchés soient couverts,
S'il t'adressait encor de nouveaux vers.

LE CURÉ

ET SES DEUX CLERCS.

Lu en Séance particulière ;

Par M. RUFFAT,

Un des quarante Mainteneurs.

J'AI lu dans un journal, article Feuilleton,
Qu'un Curé, je crois de canton,
De deux enfants instruisait la jeunesse.
Toutefois ses leçons, son zèle, sa tendresse,
N'obtenaient guère de succès.
Nos étourdis faisaient peu de progrès ;
Et constamment en proie, au moins à la paresse,
Du bon Curé négligeant les avis,
Ils se jouaient de sa faiblesse.
Ce qu'ils avaient le mieux appris,
C'était de servir à la messe.
Chez un Curé c'est bien de quelque prix ;
Mais ne vous hâtez pas de vanter leur sagesse,
Car, sans frais de dévotion,
C'était chaque matin leur récréation ;

Surtout quand ils pouvaient s'armer de la clochette,
Et d'un bras assoupli, comme en grand jour de fête,
Sonner à double carillon,
S'agitant comme un postillon
Expédié par ordre en estafette,
Qui fait vibrer son fouet au-dessus de sa tête.
Et puis, pour compléter leur sainte fonction,
Presque au pied de l'autel s'égayer en cachette
A mettre à sec une burette,
Je ne dis pas laquelle.... Ah ! sous tous les rapports,
Clercs d'aujourd'hui valent bien Clercs d'alors.

Le bon Curé ne savait plus que faire
De ces deux jeunes étourdis.
Pour eux il désirait un avenir prospère
Et de ses soins n'attendait d'autre prix.

Or écoutez la plaisante aventure
De nos deux Clercs, vous aurez la mesure
De leur soumission aux plus sages avis.

Notre Curé, pour se distraire
Des fonctions de son saint ministère....
C'était après le temps pascal,
Époque où, resserré dans l'étroit tribunal,
De ses paroissiens sondant la conscience,
Le pasteur animé d'un zèle impartial
Distribue à chacun ou peine ou récompense.
Après ses pénibles travaux,
Il veut prendre un peu de repos.

A cet effet il expédie
Vers les Curés ses voisins, ses amis,
Ses jeunes Clercs; par eux il les convie
A vouloir bien, sans autre avis,
Venir égayer sa retraite
Et lui donner un jour de fête.
Il leur fait dire par exprès
Qu'il sera tout heureux de cette circonstance,
Que son cœur se promet bien vive jouissance,
Mais que le cœur tout seul n'en fera pas les frais.

Nos deux Clercs partent au plus vite;
A pied s'entend.... Les omnibus
N'étaient pas encore connus.
Dans le chemin chacun se félicite
D'avoir bonne part au festin....
Ils font leur compliment.... ils repartent soudain
Et de trois invités annoncent la visite,
Sans faute pour le lendemain.

Tout aussitôt notre Curé se hâte
De disposer un modeste festin.
Il a dans son caveau du vin de vieille date;
Avec ses soins tout ira bien.

Tout est arrangé pour la fête;
De nos deux Clercs la jeune tête
Ne se contient pas de bonheur;
Et sans grand besoin qu'on les presse,
Ou par égard, ou par adresse,
Au bon repas ils sauront faire honneur.

Cependant le Curé croit devoir les instruire
Comment sur table il convient de dresser;
Surtout il a soin de leur dire
Qu'il faut à chaque angle placer
Les bouteilles étiquetées,
Bien pleines et bien cachetées.
Il sait que c'est le moyen le plus sûr
D'avoir le vin et plus frais et plus pur;
Et de ces étourdis connaissant l'imprudence,
Il leur donne un dernier avis.
Écoutez bien, dit-il, mes chers amis,
Ceci pour vous est de grande importance.
Dans un coin de la cave... à droite.... est un flacon....
N'y touchez pas.... c'est du poison;
Je vous fais cette confidence,
Et du poison le plus subtil.
Ne le flairez pas même, leur dit-il,
Vous en éprouveriez l'horrible conséquence.
(Par cet avis adroitement trompeur
Il espère sauver son flacon de liqueur.)

Le Curé, plein de confiance,
Les quitte après d'aussi sages leçons.

Qu'arrive-t-il ?.... Voilà que nos deux polissons,
Je ne sais trop pourquoi se prennent de dispute;
L'un fond sur l'autre, le culbute;
Grands coups de poing sont donnés et rendus;
Le sang coule.... et dans cette lutte
Tous deux vainqueurs, tous deux vaincus,

Tout déchirés, également confus,
Ils ne vont plus oser paraître.
Ils commencent à reconnaître
Que guerroyer est un abus,
Et voilà que la lutte cesse.
Puis chacun sait, d'après un vieux bon mot,
Qu'entre gens de certaine espèce
Guerre commence et finit aussitôt.
Cependant pour eux le temps presse,
Notre Curé ne peut tarder à revenir.
Oseront-ils lui découvrir ?....
Voilà donc que l'un dit à l'autre :
Que ferons-nous ?.... Notre position....
Tu vois quel état est le nôtre....
Il faut prendre un parti, point de réflexion....
Dans la cave, tu sais.... à droite.... un grand flacon.—
J'avais eu la même pensée....
Partons.... et, d'une main faible et mal assurée,
Ils vont ensemble avaler le poison;
Puis, dans une chambre éloignée,
Subir dans les tourments leur triste destinée.
Ils cherchent le sommeil, et le sommeil les fuit.
Je crains, dit l'un, qu'avant la nuit....
Je sens déjà que le poison travaille....
Adieu convives et festins;
Il n'est donc plus pour nous de lendemain !
Hélas ! malheureuse bataille !
Camarade, et toi, que sens-tu ? —
Je sens... que je suis mort.... Le poison que j'ai bu
Brûle mon estomac, en tout sens le tiraille;
Je suis mort !.... Cependant ils entendent ouvrir....
C'est le Curé qui cherche à découvrir....

Il entre.... il croit entendre une plainte, un soupir
Dans cet endroit obscur et solitaire,
Où chacun d'eux se croit à son heure dernière.
Il les appelle.... Au moment de mourir,
A peine peuvent-ils bégayer leur affaire.
Le Curé toutefois devine le mystère.
Il savait lui ce qu'eux ne savaient pas;
Il se rit de leur embarras.
Il veut pourtant raviver leur courage....
Si vous vouliez chacun devenir sage,
Si je pensais qu'à l'avenir....
De votre état de mort vous pourriez revenir.
A pareils maux je connais un remède....
Si vous méritez que Dieu m'aide
Et rende utile aussi bonne leçon,
Je le prierai qu'il vous conserve
Et désormais qu'il vous préserve
De toute espèce de poison.
Promettez-vous?....—Oui, tout, tout, sans réserve;
On est docile, alors qu'on est près de sa fin!
Qu'en sera-t-il?.... La suite au numéro prochain.

L'ANE QUI VEUT APPRENDRE LA MUSIQUE.

FABLE

Lue en Séance particulière,

Par M. F. DUCOS,

Un des quarante Mainteneurs.

L'Ane voulut un jour apprendre la musique.
A solfier le voilà qui s'applique;
Braillant *ré mi fa sol*, il exerce sa voix;
Il en tire un son magnifique,
Un son qui fit trembler les vallons et les bois.
Bientôt d'un instrument il voulut faire choix :
« Choisissons bien, dit-il, celui que je dois prendre;
Je veux qu'il soit harmonieux et tendre,
Qu'il fasse pour ma voix un accompagnement
Charmant,
Que chacun se plaise à l'entendre.
Le piano, sans doute, est un bel instrument,
Mais je le trouve un peu bruyant;
Il couvrirait ma voix, ma voix douce et légère;
Puis il me semble un peu vulgaire :

Je n'en veux pas. La harpe est noble assurément;
Mais je la trouve trop facile,
C'est l'instrument d'un imbécile;
Et je prétends briller de toutes les façons :
Choisissons un peu mieux. Le violon, la basse
Pour d'ignobles râcleurs sont encore assez bons,
Mais ils m'empêcheraient de déployer ma grâce;
Je n'en veux pas non plus. » A force de choisir,
L'Ane eût bientôt passé, d'une humeur saugrenue,
Tous les instruments en revue;
Aucun ne peut lui convenir.
Puis, tout à coup, par un choix fort bizarre,
Il voulut tendrement pincer de la guitare.
« La guitare, dit-il, oui, c'est ce qu'il me faut;
Que je chante tout bas, ou que je chante haut,
Par clef d'*ut* ou de *sol*, par *bémol* ou *bécarre*,
Je m'accompagnerai du son de la guitare. »
Là-dessus, se livrant à des transports nouveaux,
Il saisit l'instrument, il s'admire, il se carre;
Voulant mériter les bravos
Et redoubler la symphonie,
Il frappe avec son pied la table d'harmonie,
Et la brise en mille morceaux.

Chacun doit se borner aux choses qu'il peut faire;
De son étroite sphère on ne doit point sortir;
Dieu fit les taureaux pour mugir,
Les oiseaux pour chanter, et les ânes pour braire.

LA RIVIÈRE ET LE BATEAU,

FABLE

Lue en Séance particulière,

Par M. F. DUCOS,

Un des quarante Mainteneurs.

« Hélas ! disait un jour la Rivière au Bateau,
Nul ne prend en pitié ma pénible existence ;
Courir, toujours courir ; toujours rouler mon eau ;
Toujours porter barque ou radeau.
N'aurai-je donc jamais un seul mois de vacance ?
Toi que je porte chaque jour,
Et ceci soit dit sans rancune,
Combien de fois m'as-tu portée encor ? Pas une.
Il me semble pourtant que c'est enfin ton tour,
Cher Bateau ; trouves-tu ma demande importune ? »

Le Bateau répondait : « Si chacun ici-bas
Voulait parler de ses souffrances,
L'on n'entendrait que doléances ;
Il faut se taire, ou bien l'on n'en finirait pas.
Tu te plains de courir ; mais du moins, dans tes courses,
Tu vois toujours nouveaux pays ;

Ce sont des bords charmants, des rivages fleuris;
Et puis dans ton chemin, des rivières, des sources,
Viennent te visiter, se jettent dans ton sein,
Jusqu'au moment, où dans le grand bassin
Tu te jettes toi-même; et, fuyant ton rivage,
Tu finis ton pélerinage.
J'ai bien quelque raison d'envier ton destin.
Car moi, je cours aussi; mais quelle différence!
Quelle monotone existence!
Même chemin toujours; de l'un à l'autre bord,
Jour et nuit, à toute heure, on me pousse, on me jette.
Je suis entre les mains d'un batelier butor
Qui de moi fait une navette.
Tu te plains de porter! Eh, dis-moi, de nous deux
Lequel porte le plus? je porte gens et bêtes;
Les fardeaux les plus lourds, diligences, charrettes;
On me charge, on m'écrase, on me rend malheureux.
Toi du moins, quel bonheur! nul fardeau ne te lasse:
On les voit sur ton dos légèrement glisser;
Mais moi j'ai beau gémir, me plaindre, menacer,
Menacer de m'ouvrir; l'on est sourd; point de grâce.
Mais écoute ceci, pour adoucir ton mal.
L'autre jour, gémissant sous une charge immense,
Je passais un soldat, qui connut ma souffrance,
Et me dit « qu'il portait lui-même un caporal,
» Quelquefois inquiet, assez souvent brutal;
» Et que ce caporal n'est rien moins qu'à son aise,
» Ayant sur lui toujours un sergent qui lui pèse.
» Que ce sergent, grognard essentiel,
» Est affublé d'un capitaine,
» Lequel, à son tour, se démène
» Sous le fardeau d'un colonel.

» Celui-ci, pour son lot, sur ses épaules porte
» Un général; la charge est forte;
» Et ce grand général, fier du commandement,
» Sous le poids d'un ministre est courbé tristement.
» Le ministre, à son tour, illustre majordome,
» Porte le Roi; le Roi porte enfin le royaume.
» Et puis il porte sur son dos
» Le fardeau renaissant des haines politiques ;
» Il sert de point de mire aux viseurs fanatiques;
» Pour celui-là point de repos.» —
« Je te comprends fort bien, repartit la Rivière,
Ici-bas, chacun porte, et chacun est porté.
Mais je vois un autre côté
De ton échelle singulière.
Le premier échelon manque de point d'appui ;
Il n'est porté par rien, et tout pèse sur lui.»

Cette réflexion était juste et profonde;
Le peuple est là pour la juger.
Chacun porte, il est vrai, son fardeau dans ce monde,
Et nul ne peut s'en dégager;
Mais les uns l'ont bien lourd, les autres plus léger.



TRADUCTION

DE LA

FABLE DES DEUX RATS D'HORACE,

Satire 6, livre 2, vers 79;

Lue en Séance particulière,

Par M. le Marquis DE LATRESNE,
Doyen de l'Académie.

D'un ancien hôte ami non moins ancien,
Le Rat des champs reçut le Rat de ville
Dans son rustique et pauvre domicile.
Grand économe, il ménageait son bien;
Mais le plaisir de fêter un convive
Ouvrit les plis de son âme rétive.
Bref, à son hôte il prodigue les pois
Avec l'avoine aux barbes allongées,
Puis dans sa bouche il apporte des noix,
Et d'un lard vieux quelques tranches rongées,
Espérant bien par ces friants ragoûts
De triompher des superbes dégoûts
De l'étranger dont la dent délicate
S'imprime à peine aux morceaux qu'elle tâte.

Lui cependant, sur la paille couché,
Mange l'ivraie et le grain desséché,
Au citadin laissant par courtoisie
Des meilleurs mets la part la mieux choisie.
« A quoi te sert, lui dit le Rat bourgeois,
» De végéter au dos d'un mont stérile?
» Suis mon conseil, abandonne les bois,
» Viens fréquenter les hommes et la ville:
» Crois-moi! partons. Puisque grands et petits
» Sont à la mort par force assujettis,
» Et puisque enfin, par une loi formelle,
» Tout ce qui vit n'a qu'une âme mortelle,
» Tant que le ciel t'accorde quelques jours,
» Profites-en, songe qu'ils sont bien courts,
» Et vis heureux au sein de l'abondance. »
Le campagnard ému par ce discours,
Hors de son trou d'un pas léger s'élance.
Les voilà donc trottant vers la cité,
Pour s'y glisser avec l'obscurité.
Dès que la nuit étend son ombre noire,
Nos voyageurs entrent dans un logis,
Où des tissus par la pourpre rougis
Pompeusement couvraient des lits d'ivoire.
Non loin, des mets avec art préparés,
Friands débris d'un gala de la veille,
Chargeaient les flancs d'une immense corbeille.
Sur des tapis richement décorés,
Le villageois s'allonge et se délasse;
Le citadin à l'instant de courir:
Il sert un plat que bientôt il remplace,
De son service il s'acquitte avec grâce,
Et goûte tout avant que de l'offrir.

Nonchalamment étendu sur la soie,
L'hôte applaudit à son nouveau destin,
Et le plaisir animait le festin,
Quand un grand bruit trouble soudain sa joie.
La porte crie et s'ouvre à deux battants.
Épouvanté, notre duo détale,
Et moitié morts de trotter dans la salle.
Bientôt des chiens, de leurs cris éclatants
Font retentir le superbe portique.
« Jusqu'au revoir! dit alors le rustique,
» Pour vivre ainsi je ne suis pas si fou.
» Adieu! je vais loin des piéges perfides,
» Gagnant bien vite et mes bois et mon trou,
» Me contenter de mes graines arides. »

TRADUCTION
DE LA
PREMIÈRE ÉLÉGIE DE TIBULLE,

Lue en Séance particulière,

Par M. le Marquis DE LATRESNE,
Doyen de l'Académie.

QUE, fier de sa richesse, un autre entasse l'or,
Et de ses vastes champs se félicite encor,
Lorsque les ennemis le remplissent d'alarmes,
Et que les sons bruyants des clairons et des armes
Viennent de son sommeil interrompre le cours.
Pauvre, je me résigne à d'inutiles jours,
Pourvu que dans mon âtre un feu clair étincelle,
Et qu'à mes humbles vœux l'espérance fidèle
M'offre des plus beaux fruits une riche moisson,
Et verse dans ma cuve une douce boisson.
Je ne rougirai point, lorsque le temps l'exige,
De soigner mes poiriers ou de greffer leur tige,
D'unir la tendre vigne à l'ormeau complaisant,
De manier la houe au fer large et pesant,
D'aiguillonner des bœufs la démarche tardive,
Et d'emporter enfin la brebis fugitive
Ou l'agneau que sa mère oublia dans les bois.
Le chef de mon troupeau, tous les ans une fois,
Sera purifié, selon l'antique usage,
Et Palès d'un lait pur accueillera l'hommage.

Soit qu'en nos carrefours un tronc abandonné,
Soit que d'humbles festons un vieux roc couronné
Présente de tes traits quelques grossiers indices,
Je t'invoque, ô Déesse, et te dois les prémices
Des doux fruits que pour moi mûrira chaque été.
Et toi, blonde Cérès, aimable déité,
Aux parvis de ton temple il faut que l'on suspende
D'épis entrelacés une simple guirlande.
Puisse de mon verger Priape protecteur,
Chasser, la faulx en main, l'oiseau dévastateur !
Vous, gardiens jadis de mon riche apanage,
Mais aujourd'hui les Dieux de mon pauvre ménage,
O mes Lares, aussi vous aurez mon cadeau !
Autrefois le tribut de mon nombreux troupeau
S'acquittait par le sang d'une belle génisse,
Maintenant un agneau fera mon sacrifice.
Oui, je veux qu'on l'immole au milieu des chansons
Des pasteurs, demandant des vins et des moissons.
Dieux ! favorisez-nous, et d'un regard facile
Voyez nos simples mets et nos coupes d'argile;
Les vases dont jadis se servaient les humains,
Furent dans le limon façonnés par leurs mains.
Et vous, loups et larrons, troupe avide et vorace,
J'ai si peu de brebis, épargnez-les de grâce;
Dans un vaste troupeau vous choisirez bien mieux.
Je ne réclame point les biens de mes aïeux,
Ni les riches moissons qui comblaient leur attente;
Une faible récolte aujourd'hui me contente.
Ah ! que mon toit me reste, et toujours, si je puis,
Au lit accoutumé que je passe mes nuits !
Qu'il est doux, quand les vents déchaînent leur furie,
De presser sur son sein une amante chérie !

Combien j'aime, au fracas de l'orage et des flots,
De savourer sans peur les charmes du repos !
Voilà tous mes souhaits ! qu'un autre s'enrichisse
En affrontant des mers le dangereux caprice !
Content du peu que j'ai, non, non, je n'irai pas
Dans des pays lointains porter mes tristes pas ;
Mais je veux éviter la chaleur dévorante
Sous l'ombrage voisin d'une onde murmurante.
Périssent pour toujours au gré de mes désirs
Et l'or de l'univers et les brillants saphirs,
Si jamais mon absence afflige ce que j'aime !
C'est à toi, Messala, qu'est dû l'honneur suprême
De porter en tous lieux le bruit de tes exploits,
Et d'orner ton palais des dépouilles des rois !
Moi, je chéris les fers d'une amante insensible,
Et veille sur le seuil de sa porte inflexible.
Non : je ne cherche point à me faire admirer,
Ma Délie ! Avec toi si je peux demeurer,
Qu'on blâme, j'y consens, mon indolente vie !
Tant que je pourrai vivre auprès de ma Délie,
J'attellerai mes bœufs, et seul sur un coteau,
Je conduirai gaîment mon rustique troupeau.
Pourvu que dans mes bras je t'enlace et te serre,
Je dormirai si bien, étendu sur la terre.
A quoi sert un tapis peint de riches couleurs,
Quand la nuit sans amour n'amène que des pleurs !
Le duvet le plus doux, les étoffes superbes,
Et l'uniforme bruit des eaux tombant en gerbes,
Pour donner le sommeil conspireraient en vain.
Oui : celui-là, Délie, aurait un cœur d'airain,
Qui, pouvant te complaire et jouir de tes charmes,
Préfèrerait la gloire et le butin des armes.

Qu'il traîne après son char des bataillons soumis,
Ou qu'il campe en vainqueur sur des bords ennemis;
Que, fier d'un vêtement que l'or pur entrelace,
Sur un coursier fougueux il se montre avec grâce;
Moi, lorsqu'au gré du sort luira mon dernier jour,
Je te regarderai d'un œil mourant d'amour,
Et presserai ta main de ma main affaiblie.
  Oui: quand sur le bûcher, ô ma chère Délie,
La flamme sera prête à dévorer mon corps,
Tes larmes, tes baisers me couvriront alors;
Tu pleureras : le fer n'arme point tes entrailles.
Témoins de tes douleurs et de mes funérailles,
La vierge et le jeune homme épris de ses appas
Sous leurs toits d'un œil sec ne retourneront pas.
A mes mânes du moins crains de faire une injure!
Épargne, par pitié, ta belle chevelure,
Et les lis, de ton teint admirable trésor.
  Mais, puisqu'enfin le ciel nous le permet encor,
Aimons-nous : le front ceint de ses voiles funèbres,
La mort sur moi bientôt étendra ses ténèbres;
Bientôt l'hiver des ans m'empêchera d'agir,
Et mes cheveux blanchis me feraient trop rougir
Si j'osais proférer quelques mots de tendresse.
  A présent de Vénus fêtons l'heureuse ivresse,
Puisque je puis sans honte et briser des verrous
Et joindre le vacarme aux plaisirs les plus doux.
Là, bon soldat, j'étends mes prouesses guerrières.
Loin de moi pour toujours, trompettes et bannières!
Donnez à qui chérit les exploits valeureux,
Des blessures sans nombre ou des trésors nombreux!
Fier du peu qui me reste et de mon indolence,
Je brave les besoins ainsi que l'opulence.

SEMONCE,

Prononcée en Séance publique, le 19 Février 1837,

PAR M. LE MARQUIS DE LATRESNE,
Doyen de l'Académie.

> Plus tard les langues s'appauvrissent par leur abondance. Car toute expression nouvelle qui n'est pas le nom propre d'un objet nouveau, est une surcharge plutôt qu'une richesse; et quand une langue est bien faite, les nuances infinies des sentiments et des idées peuvent s'y traduire par la seule combinaison des termes qu'elle possède. C'est par ce travail même qu'est souvent excité l'art de l'écrivain, et les plus belles productions de l'esprit humain ont été composées avant cette excroissance de termes synonymes, et cette végétation stérile qui couronne les vieux idiomes.
>
> *Préface du nouv. Dictionn. de l'Acad. franç.*, *pag.* xxj.

MESSIEURS,

Cette solennité littéraire, inconnue aux autres sociétés savantes de l'Europe, doit son origine à nos illustres devanciers, successeurs eux-mêmes des troubadours, lorsque réunis dans un verger délicieux, ils fixaient les règles du Gai-savoir, distribuaient les joies de la Violette, accordaient des diplomes dans l'art heureux de faire des vers, et députaient dans

de lointains climats de poétiques législateurs pour y propager le goût des belles, nobles et dissertes locutions.

Ainsi dans l'antique cité d'Athènes, des orateurs, des poëtes et des philosophes se rassemblaient dans les beaux jardins d'Académus pour y disserter sur Dieu, sur l'homme, sur la morale universelle, sur les merveilles de la nature et sur le culte des Muses et l'amour des Beaux-Arts.

Fidèles à vos anciens usages, Messieurs, vous ouvrez par un discours chaque année académique. Chargé par votre choix de cette honorable et périlleuse mission, je vais, sans recourir à ces précautions oratoires, où l'amour-propre se glisse souvent sous le voile de la modestie, vous entretenir de l'excellence de la langue française et de la décadence dont elle est menacée; mais, avant de traiter mon sujet, qu'il me soit permis d'émettre quelques considérations préliminaires.

S'il est vrai, comme dit Cicéron dans ses Tusculanes, que, suivant la fatale loi de la nature, tout ce qui brille sur la terre décline rapidement et même après une courte vieillesse, faut-il s'étonner, Messieurs, si tant de peuples, tant d'empires et tant de cités superbes ont disparu de la surface du globe, et si de tous les monuments célèbres des siècles antiques, il ne reste plus pour ainsi dire que ces fameuses pyramides, magnifique proie que la main du temps semble avoir oublié de saisir, pour attester le génie de l'homme et la vaillance des Français? Soumises aux mêmes vicissitudes, les langues ont aussi leur enfance, leur âge viril et leur caducité; mais par quel étrange phénomène ne parviennent-elles à leur perfection qu'après de grandes et longues crises politiques?

Ainsi, après les sanglantes dictatures de Marius et de Sylla, les guerres civiles moins barbares de Pompée et de César, les proscriptions, les exils et les massacres des derniers Triumvirs, lorsque la république romaine se jeta par lassitude dans le despotisme impérial, la langue latine, si dure du temps des Ennius, des Caton, des Pacuvius et des Lucile, assouplie depuis par Lucrèce, Catulle, Térence et Cicéron, atteignit son apogée de gloire sous le pacifique et long gouvernement de l'hypocrite Octave.

Ainsi, quand l'Italie se vit délivrée des factions Guelfes et Gibelines, dans lesquelles l'empire et la tiare jouèrent un si grand rôle, lorsqu'après trois siècles de divisions, de guerres et de crimes, et la chute de tant de républiques rivales, le grand-duché de Toscane devint le patrimoine des Médicis, et qu'on vit monter sur le trône sacerdotal, un des plus illustres membres de cette illustre famille, ce Léon X que son amour pour les arts, les lettres et les grands hommes place au premier rang des Pontifes romains, la langue italienne, déjà travaillée par le Dante, Pétrarque et Bocace, atteignit son dernier degré de splendeur, que lui donnèrent le Trissin, l'Arioste, le Tasse, Machiavel et Guichardin.

Ainsi, après le règne tant orageux de l'infortuné Charles I.er, et le gouvernement de fer du régicide protecteur, la langue anglaise prenant un essor plus brillant, vit fleurir les Milton, les Valler, les Rochester, les Cowley et tant d'autres sous le sceptre paisible du voluptueux Charles II.

Enfin lorsqu'après les guerres fanatiques de la ligue et les guerres moins orageuses de la fronde, Louis XIV, débarrassé de son premier Ministre et des terreurs de sa minorité, eut conquis la paix de son royaume par la gloire de ses armes, la magnificence

de ses fêtes et la somptuosité de ses monuments, la langue française qui, devenue nationale sous François I.er, avait pris déjà de la hardiesse sous la plume indépendante de Montaigne et de Rabelais, et de la grâce sous celle de Malherbe, de Racan et de Regnier, parvint enfin à son plus haut point de perfection par les immortels ouvrages de tant d'illustres écrivains qui dans la postérité servent de cortége au grand Monarque qui les protégea.

Mais la nature dans l'ordre physique ne semble-t-elle pas suivre constamment la même marche ? La destruction produit la fécondité, la mort donne la vie. Ainsi les laves du Vésuve, après avoir englouti des cités, portent une plus grande abondance dans les terres qu'elles ont ravagées; ainsi les inondations couvrent d'opulentes récoltes les vastes plaines du Delta; ainsi les cendres d'une forêt embrasée fertilisent l'aride sol qu'elle cachait sous son feuillage.

Que d'autres, par des parallèles plus ou moins ingénieux, établissent la supériorité de leur langue favorite, pour moi, Messieurs, je vais seulement exposer à vos regards les éminentes qualités de la nôtre, telles qu'une étude approfondie me les a fait connaître.

Seule de toutes les langues anciennes et modernes, la langue française a toujours suivi l'ordre direct dans l'émission de la pensée. Sa marche régulière lui donne la clarté, et la clarté lui procure l'élégance, sa compagne fidèle. Familière avec noblesse, naïve sans trivialité, inépuisable pour peindre les inépuisables affections de la nature, elle offre à tous les sentiments du cœur, tels que l'amour, l'amitié, la tendresse maternelle, une foule de tournures originales, ingénieuses et piquantes, auxquelles le genre épistolaire doit en France sa célébrité, et qui font le charme

des lettres de M.[me] de Sévigné et de Voltaire. Quelle abondance, quelle richesse et quel heureux choix d'expressions ne fournit-elle pas à l'aimable *causerie*, ce terme si français, et dont on ne connaît bien la valeur que dans la société des françaises ! Instructive sans pédanterie, effleurant tous les sujets sans les épuiser, jugeant avec une légère teinte de malice mais sans trop de causticité, Ministres, Poëtes, Orateurs, pièces de théâtre, romans, anecdotes du jour, que d'heures délicieuses ne fait-elle point passer dans ces soirées que l'on consacre aux frivoles distractions ! Que d'obligations enfin les sciences abstraites ne doivent-elles pas à notre belle langue, qui a su revêtir du style le plus lucide, le plus pur et le plus élégant, la Métaphysique de Mallebranche et de Condillac, la Pluralité des mondes de Fontenelle et les travaux astronomiques de l'infortuné Bailly ?

Si de la prose je passe à la poésie, vous y verrez, comme dans toutes les autres langues, des inversions nombreuses et pittoresques, mais qui, toujours soumises aux lois de la clarté, donnent des jouissances sans fatigue et des plaisirs sans embarras.

Pourrais-je, dans la nomenclature de nos richesses poétiques, oublier ces heureuses alliances de mots, si fréquentes dans Racine, et si rares dans Voltaire, qui, par un heureux artifice, donnent à notre langue plus d'énergie, sans altérer son caractère distinctif, et la mélodie de nos E muets, tant décriés par la musique, et qui, semblables aux dernières vibrations d'un corps sonore, flattent si fort l'oreille dans nos rimes féminines ! Enfin, quelle douceur dans la prononciation de notre idiome, quand elle n'est point ternie par un accent qui n'est pas le sien !

Ne croyez pas, Messieurs, qu'en parlant de la poésie épique, je veuille placer la Henriade sur la

même ligne que les trois grandes épopées. L'esprit philosophique du siècle glaça trop souvent l'imagination du poëte français. Toutefois, malgré toutes ses imperfections, cet ouvrage est un des plus beaux monuments de notre littérature. Le serment des seize dans le souterrain; le fantôme de Guise, armant d'un poignard l'assassin de Henri III; le récit de Théramène dans Phèdre, et le passage du Rhin par Boileau, prouvent que la langue française aurait pu, non sans gloire, disputer la palme héroïque, si le génie de nos grands poëtes n'avait pris une autre direction plus conforme à notre caractère frivole, spirituel, et surtout si sensible aux peintures des passions.

Dignes rivaux d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, Corneille, Racine et Voltaire firent, dans leurs belles tragédies, entendre le langage des plus nobles, des plus terribles et des plus touchantes affections du cœur humain; Molière, sans modèle et sans imitateurs, unissant aux leçons de la plus haute morale, la vigoureuse satire de son siècle, sut, dans un dialogue plein de verve et de chaleur, étaler sur la scène comique l'exagération de la vertu, les noirceurs de l'hypocrisie, le pédantisme de la science, les honteuses faiblesses d'un vieillard amoureux, les vices et les travers des courtisans, et les ridicules pleins de gaîté des classes inférieures. Lafontaine, par cet admirable mélange du gracieux et du sublime, éleva la fable au rang des plus belles créations du génie. Boileau fit parler la raison en vers harmonieux, et Voltaire, livrant sans cesse au public une foule de pièces fugitives, seul genre dans lequel il marche sans égal, fit briller toutes les ressources de son esprit satirique et tous les charmes de son style élégant et négligé. Tant de chefs-d'œuvre, plus encore que

notre influence politique, répandirent notre langue dans toutes les parties du monde civilisé. Quelle est, en Europe, la capitale qui n'a pas son théâtre français, ses bibliothèques françaises et ces cercles brillants où notre langue fait seule tous les frais de la conversation? La politique elle-même s'en sert dans tous les actes de la diplomatie, et si jamais la langue latine est, parmi les savants, remplacée par une langue moderne, la nôtre aura sans doute l'honneur de cette préférence. Déjà, Messieurs, combien d'étrangers illustres par leur savoir et leur érudition, tels que MM. de Mestre et de Humbold, se servent de notre langage pour propager avec plus de vitesse les nobles fruits de leurs veilles laborieuses! Que dis-je? les souverains les plus puissants ont eu recours à notre idiome pour émettre leurs plus intimes pensées.

L'astucieux rival du chevaleresque François, Charles-Quint, ce monarque bizarre, qui, maître de la moitié du globe, se plut de son vivant à revêtir tour à tour et la pourpre éclatante des empereurs, et la bure grossière des cénobites, et le linceuil funèbre des morts, adopta notre langue pour écrire les mémoires de sa vie.

Frédéric II, le plus grand homme de guerre du dernier siècle, rassemblant dans sa personne tous les extrêmes, bravant avec scandale les préjugés et les opinions religieuses, se moquant à la fois de ses amis et de ses ennemis, plein d'esprit et d'érudition, le plus aimable des princes dans sa vie privée, et le prince le plus redoutable dans sa vie politique, attachant sa renommée aux flatteries des philosophes qu'il méprisait, et qui, comme philosophe, crut devoir réfuter le fameux livre de Machiavel, dont, comme despote, il partageait les principes, dédaignant sa langue maternelle qu'il comprenait à peine, com-

posa dans la nôtre un grand nombre d'ouvrages, tant en prose qu'en vers. Son nom, Messieurs, ne vous rappelle-t-il pas en même temps la célèbre Catherine, cette Sémiramis du Nord, aussi fameuse par ses deux passions dominantes, l'amour et la gloire, que par ses conquêtes, sa belle législation, la magnificence et la galanterie de sa cour, et ce fameux voyage de la Tauride, où dans une marche de plus de neuf cents lieues, se succédaient comme dans les Mille et une Nuits, les fêtes, les décorations théâtrales, les prestiges, les palais, les enchantements, les illuminations, et des peuplades immenses, qui, toujours les mêmes, se trouvaient toujours sur les pas de la superbe Czarine, qui, du haut de son char de triomphe, jetait déjà sans doute un œil ambitieux sur les remparts de Constantin! Eh bien! c'est dans notre langue aussi que cette princesse rédigea ces fameuses ordonnances où l'on trouve cette élégante pureté de style qui fait encore le charme de ses lettres familières.

Telle est, Messieurs, la merveilleuse influence de cette langue française que nous devons d'abord au 17.[e] siècle. L'âge suivant, imbu des principes dépravés de la régence, ce siècle, frondeur, grondeur, sceptique, morose, avide de nouveautés, soumettant tout au creuset d'une audacieuse philosophie, supportant avec peine le frein de nos institutions sociales, et l'ennemi secret de toutes les puissances, auxquelles il prodiguait les plus basses adulations, ce siècle, qui vit fleurir Montesquieu, Voltaire, Buffon et Rousseau, ces immortels écrivains dont le grand siècle se serait enorgueilli, du moins sous les rapports littéraires; eh bien! ce siècle, fidèle aux traditions reçues, respecta la belle langue de ses pères; et peut-être, avec un plus grand luxe de style et de pensées, con-

servant toute la pureté de son élégant idiome, ne s'écarta point, par le néologisme, de la route tracée par ses prédécesseurs. Tout semblait présager à notre belle langue de longues et brillantes destinées, quand une révolution politique, née plutôt de l'orgueil de l'homme que de quelques abus réels, faciles à corriger, vint, au milieu de ses ravages, saper aussi les fondements de notre antique littérature. Il n'entre ni dans le plan de mon ouvrage, ni dans mes opinions pacifiques, de dérouler à vos yeux les terribles phases de cette sanglante catastrophe, qui, bouleversant les peuples, les empires, les trônes et les idées religieuses, ébranla la moitié du globe, et dont les secousses pourront encore atteindre de nombreuses et lointaines générations. Je vous dirai seulement que la chimère d'une *perfectibilité* indéfinie s'étant alors emparée de toutes les têtes, l'oubli des vrais principes politiques entraîna l'oubli des vrais principes littéraires. C'est surtout dans le genre dramatique que s'opéra la plus étonnante des métamorphoses. Aristote et les trois unités devinrent un objet de dérision ; Racine fut traité de versificateur efféminé, froid et monotone; Shakespéare et Lope de Véga ne parurent eux-mêmes ni assez neufs, ni assez hardis, ni assez bizarres. La peinture des passions attendrissantes fit place à la peinture des passions effrénées; les sources où puisait le génie tragique, furent délaissées avec mépris ; et c'est dans les causes célèbres de tous les peuples, dans nos Cours d'assises, dans les chroniques, annales, romances et légendes qu'on alla chercher des sujets romanesques, noyés dans un fatras d'aventures puériles, extravagantes, superstitieuses, et surtout bien criminelles, pour offrir à nos yeux une nouvelle espèce de tragédie.

« Je voudrais qu'on en fît, en six actes, quelqu'une,

dit Francaleu dans la Métromanie. » Quelle serait la satisfaction de ce jovial personnage, s'il voyait cette quantité de drames en huit ou dix tableaux, c'est-à-dire, en huit ou dix actes, renfermant chacun un nombreux cercle d'années, et où le héros de la pièce est, comme dit Boileau :

Enfant au premier acte et barbon au dernier.

L'abus dont je me plains serait encore peu de chose, si le style ne se ressentait de l'extravagance de la composition ; mais les locutions les plus vicieuses et le néologisme le plus barbare accompagnent forcément le délire de la pensée, et notre belle langue a pris sa part des insultes faites à la raison.

Si du théâtre je passe au genre héroïque, en combien d'efforts impuissants et malheureux plusieurs de nos écrivains en vers ne se sont-ils pas épuisés, pour vouloir, comme Ronsard, donner à notre langue une plus grande hardiesse, incompatible avec son génie? J'aime encore mieux ce style, adopté par une école célèbre, ce style nébuleux, nuageux, vaporeux, léger comme le zéphyr, mystérieux comme la sylphide, et se perdant dans le vague, mais qui, parfois, offre de la grâce au milieu des brouillards dont il est enveloppé.

Je sais bien, Messieurs, que toutes ces bizarres productions dont je viens de parler, tomberont peu à peu dans ce fleuve d'oubli, qui doit les engloutir pour jamais. Déjà Molière reçoit, presque tous les jours, sur le théâtre français, des applaudissements universels. La statue qu'un grand peuple va dresser à ce grand homme, nous annonce que le moment approche où Corneille et Racine reparaîtront à leur tour sur la scène dans tout leur ancien éclat ; mais les outrages faits, au moins depuis vingt ans, à la langue française sont irréparables ; et c'est de cette époque

que nous devons dater la principale et première cause de sa décadence.

Une seconde est due aux formes constitutionnelles qui nous régissent.

Le gouvernement représentatif, auquel l'Angleterre attribue ses immenses richesses et sa grande influence sur le globe, ce gouvernement, qui faisait tant l'admiration de notre immortel Montesquieu, et qui donne de si nombreux avantages aux familles anciennes et puissantes, sans écarter aucun talent, à quelque classe qu'il appartienne, porte dans son sein un germe corrupteur de notre bel idiome. Cette tribune nationale, souvent plus orageuse que les flots des deux mers qui baignent nos rivages, cette tribune, où tant de ministres ne font que paraître et disparaître comme des ombres fugitives, voit se réunir autour d'elle un grand nombre d'orateurs accourus de toutes les parties du royaume. Les uns y font entendre ces tournures vicieuses, familières à leurs provinces; les autres, plus jaloux d'émettre une expression nouvelle qu'une pensée utile, se jettent dans le néologisme, accueilli d'abord par un murmure peu flatteur. Mais le lendemain, les journaux, pressés par le temps, et voulant d'ailleurs laisser à chacun la gloire de son style, enregistrent dans leurs feuilles les termes barbares et les solécismes de la veille. Les journaux de province, à qui le moindre délai porte encore un plus grand préjudice, les reproduisent dans les mêmes termes, Et c'est ainsi que l'épidémie littéraire se propage partout avec la rapidité de l'étincelle électrique. Certes, personne ne rend plus que moi justice aux grands talents et au noble caractère de plusieurs littérateurs qui se consacrent aux travaux de la presse; mais s'ils ne conservent avec un soin religieux la pureté de notre langage, ils de-

viendront complices des abus dont je me plains. Qu'ils songent seulement à la grande influence qu'ils exercent ! L'ignorance et la paresse trouvent un charme à s'abandonner aux opinions d'autrui. Comme tous les jours on pense pour nous, nous ne sommes plus contraints à penser nous-mêmes. Une lecture quotidienne devient bientôt notre unique boussole. Nous adoptons, avec une égale ferveur, et les erreurs politiques et les vices de langage des écrivains dont nous soldons la plume; et voilà comme nous sommes tous, plus ou moins, sous la dépendance entière de ceux dont les écrits spirituels occupent nos matinées.

Enfin, la dernière cause de décadence réside dans l'étude des langues modernes, et surtout de la langue anglaise.

Ne croyez pas, Messieurs, que ce soit un de ces paradoxes que Jean-Jacques Rousseau se plaisait à revêtir d'une prose éloquente et pittoresque. L'anglais serait presque à moitié français, dit M. de Laharpe, si son inconcevable prononciation ne le séparait de toutes les langues du monde, et ne rendait applicable à son langage le vers que Virgile appliquait autrefois à sa position géographique. Eh bien ! cette langue, inconnue totalement en France dans le grand siècle, et qui, dans l'âge suivant, ne dut quelque faveur qu'au crédit des philosophes; cette langue, grâce à la mode, qui parmi nous usurpe un si grand empire, aussi-bien dans les choses sérieuses que dans les choses futiles, est devenue l'objet d'un engouement universel. Nos Romaines, dit Juvénal, ne veulent plus que parler grec; l'anglais seul charme nos Françaises. Il n'est point de jour qui ne soit signalé par l'apparition de quelque nouveau terme, pris chez nos voisins d'outre-mer. Ceux ou celles qui, par leur rang, leur esprit ou leur fortune donnent le ton

aux cercles brillants du grand monde, l'accueillent avec transport; les écrivains s'en emparent; les petits théâtres le font circuler sur la scène; les feuilles publiques, ces échos trop fidèles, le reproduisent dans leur colonnes, et c'est ainsi que notre belle langue, par une association forcée, que repoussent et son génie et son caractère, ne sera bientôt plus qu'un ouvrage de marqueterie, composé de pièces de rapport et de couleurs diverses.

Savez-vous, Messieurs, pourquoi les Grecs ont, depuis Homère jusqu'à l'époque de la translation de l'Empire Romain à Constantinople, c'est-à-dire, pendant l'espace de douze siècles, conservé leur bel idiome dans toute sa pureté primitive? c'est que ces peuples, aussi fiers de la perfection de leur langage, que de leurs arts, de leur civilisation, de leurs monuments et de leurs colonies, dédaignèrent d'apprendre non-seulement la langue des autres nations, mais même celle des Romains qui les subjuguèrent. J'ajouterai que le grec moderne, malgré le mélange du latin et les circonlocutions orientales dont il est surchargé, est encore la langue la plus harmonieuse de l'Univers. Puisse le peuple qui la parle et qui, malgré quatre siècles de la plus effroyable servitude, a su conserver ses belles formes physiques, son amour des arts, sa poétique et riante imagination, et son enthousiasme pour la liberté, voir sous les sages lois d'un prince chrétien renaître ses anciens jours de gloire, pareil au chêne qui doit aux outrages de la cognée et ses nouvelles forces et sa nouvelle vigueur!

Qu'ai-je besoin d'autres exemples? Faut-il vous rappeler, Messieurs, que pendant l'époque, hélas! trop courte, où la langue latine brilla dans toute sa splendeur, c'est-à-dire, depuis Térence jusqu'à

la fin du règne du successeur d'Auguste, l'oreille délicate des Romains repoussa sans pitié toute innovation dans leur bel idiome ! Horace, dans son Art poétique, chef-d'œuvre de grâce, de goût et de raison, se plaint de ce qu'on refuse à Virgile et à Varius le droit de créer des expressions nouvelles, droit qu'on avait accordé jadis à Cecilius et à Plaute. Mais, n'en déplaise à ce charmant poëte, cette opposition si judicieuse de ses contemporains se conserva longtemps encore après lui. Tibère, qui, comme Néron, se piquait de littérature, hasarde un jour dans le sénat un terme jusqu'alors inconnu. Marcus Pomponius Marcellus ose critiquer le néologisme du prince. Comme Atteïus Capiton veut le justifier, en soutenant que le mot censuré était latin, et que s'il ne l'était pas, il le deviendrait, Pomponius fit cette réponse mémorable : Vous pouvez, César, donner aux hommes droit de bourgeoisie, mais vous ne pouvez le donner aux mots.

Quel changement soudain Rome nous présente ! bientôt, par l'effet de la tyrannie des empereurs et de leurs officiers, par la corruption générale des mœurs et la bassesse des écrivains et des poëtes, la langue latine s'avance rapidement vers son déclin. Une foule de mots sont condamnés à ne plus émettre de nobles pensées. Pline l'Ancien atteste le danger d'écrire sur des questions de haute morale ; on se rendait coupable de lèse-majesté en inspirant à la jeunesse de l'enthousiasme pour l'antique et mâle éloquence. Les noms illustres de Virginius et de Rufus, dit Tacite, étaient proscrits, parce que l'un par ses talents oratoires et l'autre par ses préceptes de sagesse entretenaient l'amour des bonnes études, et Quintilien nous apprend que dans son siècle on n'admirait que le style le plus étrange, le plus extra-

vagant et le moins intelligible, et qu'aux seuls poëtes distingués par leur mauvais goût on empruntait des locutions et des images.

Je conviens que cette affreuse époque n'offre aucune ressemblance avec l'époque actuelle ; jamais les mœurs ne furent meilleures, du moins dans les hautes classes, jamais l'émission de la pensée ne fut plus libre, jamais la liberté de l'homme ne fut moins compromise. Mais si d'autres causes produisent les mêmes résultats ; si, par une pente irrésistible, notre langue marche vers sa corruption, puis-je voir sans effroi toutes ces erreurs littéraires qui ne tendent qu'à pervertir les heureuses dispositions d'une jeunesse studieuse, avide de science et de gloire ?

Non : je ne suis point, comme le vieillard d'Horace, *censor castigatorque minorum*. Je sais tout comme un autre marcher avec le siècle, tout comme un autre je m'applaudis des grandes découvertes qui font l'orgueil de notre âge, et plus qu'un autre peut-être j'admire cette magique puissance de la vapeur, qui, nous transportant avec l'agilité de la flèche sur tous les continents et sur toutes les mers, rapproche toutes les distances et tous les peuples ; ces élégants et magnifiques ponts jetés sur de grands fleuves, ces routes larges et solides ouvertes sous des ondes mugissantes et suspendues pour transporter sur les deux rives toutes les richesses du commerce ; ces machines ingénieuses qui, pénétrant dans les profondeurs de la terre, vont y chercher des sources inconnues pour faire jaillir dans nos cités l'abondance et la fraîcheur des eaux ; les scientifiques, longues et périlleuses courses de nos navigateurs, à qui, pour ainsi dire, pas un coin du globe, pas un écueil des mers ne reste plus inconnu ; les infatigables recherches de l'archéologie, qui, creusant sans cesse dans

les tombeaux et dans les décombres, exhume les siècles passés, et lit sur le marbre, la pierre ou l'airain rendus à la clarté du jour, l'histoire de nos ancêtres, plus véridique cent fois que l'histoire écrite, enfin tant d'autres brillants résultats dont s'honorent la chimie, l'astronomie et la physique, et dont les noms échappent à ma mémoire. Mais en fait de langage, des écarts ne sont pas des progrès, des barbarismes ne sont pas des conquêtes, de monstrueuses alliances de mots ne sont pas des titres de gloire. Je crains fort d'être la Cassandre des Troyens, ou la voix qui crie dans le désert; toutefois, qu'il me soit permis, en finissant, d'étayer d'un grand nom le système littéraire que je viens d'émettre!

Un homme à qui la nature prodigua le goût le plus exquis, quand il n'était point dominé par sa haine pour le peuple juif, pour la religion chrétienne, pour les magistrats armés contre la licence des écrits, et surtout pour ceux qui osaient critiquer ses ouvrages; cet homme dont j'admire les prodigieux talents, alors même que je gémis des fatales erreurs de son imagination, Voltaire adresse à un journaliste les conseils suivants :

« N'employez jamais un mot nouveau, à moins » qu'il n'ait ces trois qualités, d'être nécessaire, » intelligible et sonore. Des idées nouvelles, surtout » en physique, exigent des expressions nouvelles. » Mais substituer à un mot d'usage un mot qui n'a que » le mérite de la nouveauté, ce n'est pas enrichir la » langue, c'est la gâter. Le siècle de Louis XIV » mérite ce respect des Français, qu'ils ne parlent » jamais une autre langue que celle qui a fait la gloire » de ces belles années. »

ÉLOGE

DE CLÉMENCE ISAURE;

Par M. M.-J. DUTOUR,

Maître ès Jeux Floraux;

Prononcé dans la Séance publique du 3 Mai 1837.

Parmi les tourbillons de ces globes sans nombre
Dont le vague infini s'illumine dans l'ombre,
Parfois brille une étoile aux rayons inconnus;
L'homme suit du regard cette lueur qui passe,
Et, la voyant sans fin revenir dans l'espace,
Compte au ciel un astre de plus.

Mais cet astre nouveau dont les nuits sont parées,
A-t-il changé de route aux plages éthérées
Comme la nef perdue aux flots de l'Océan;
Ou bien l'esprit de feu par qui tout se féconde,
A des mondes vieillis joignant un autre monde,
L'a-t-il fait jaillir du néant ?

Celui qui dans les cieux fait graviter les sphères,
De leur cours solennel connaît seul les mystères;
L'homme peut bien la nuit contempler leur clarté :
Mais à ses yeux jamais, grand Dieu, tù ne révèles
Le foyer qui jeta ces vastes étincelles
Aux ombres de l'immensité !

Ainsi dans notre monde il est des noms célèbres
Dont le berceau, pour nous, se voile de ténèbres,
Et qu'on recherche en vain au marbre du tombeau.
Leur éclat, émané de l'essence divine,
Est cet astre inconnu dont Dieu sait l'origine,
Dont la terre voit le flambeau.

Parmi ces noms sacrés qui sur nous resplendissent,
Dont les reflets lointains de plus en plus grandissent
A chaque nouveau pas du temps vers l'avenir,
Il en est un, surtout, dont notre Occitanie
Environne d'encens, de fleurs et d'harmonie
L'inaltérable souvenir.

Toulouse, si longtemps fière de ses poëtes,
Ne voyait plus la foule accourir à ses fêtes;
L'air ne s'animait plus à ses refrains d'amour;
La poésie en deuil s'enveloppait de voiles :
Doux soleil du printemps, nuits brillantes d'étoiles,
Rien n'inspirait le troubadour.

Mais la noble cité devait revoir encore
La guirlande enlacée à la lyre sonore,
De ses honneurs passées immortel attribut ;
Les nuages obscurs de nos siècles antiques
S'ouvrirent, éclairés de lueurs poétiques,
Et Clémence Isaure apparut.

Salut, salut à vous, orgueil de ma patrie ;
Soit que pour féconder une terre flétrie,
Dieu vous ait parmi nous mise en un corps mortel ;
Soit que riante fée, éblouissant mensonge,
On vous ait vue un jour éclore dans un songe,
Comme un souffle venu du ciel !

Tous les ans, quand de mai vient la troisième aurore,
La poésie éclate au seul penser d'Isaure ;
L'air tressaille à son nom comme aux bruits les plus doux ;
Son image, debout, dans le vieux Capitole,
Rayonne à tous les yeux d'une sainte auréole :
O poëtes, accourez tous !

Venez d'un jour de gloire embellir votre vie :
A ses brillants tournois Clémence vous convie ;
Des fleurs d'or à la main Clémence vous attend !
Commencez les concerts que sa mémoire inspire ;
Et sur vos fronts déjà, dans un chaste sourire,
Son immortalité descend.

Laissez, laissez l'erreur dire aux murs de Toulouse,
Que de sa Muse à tort notre histoire est jalouse;
Qu'un rêve a seul créé cette âme au feu divin;
Et demandant la place où repose sa cendre,
S'écrier que ce nom, qu'il est si doux d'entendre,
Ne fut qu'un mot sonore et vain!

Ah! celui dont jamais l'œil n'a vu la lumière,
Lorsqu'il ressent au front la chaleur printanière,
Ou qu'un parfum des champs arrive jusqu'à lui,
Dira-t-il à la fleur: Dieu ne t'a point fait naître;
Au soleil: Ta lueur n'est qu'un rêve peut-être,
Puisque pour moi tu n'as point lui?

Non: sous les traits de feu qui pleuvent des espaces,
Il pressent des soleils aux rayonnantes faces;
Aux parfums qu'il respire il devine les fleurs:
Ainsi dans les trésors que nous verse Clémence,
L'Ange à nos yeux caché, dévoilant sa présence,
Se révèle par ses splendeurs.

Pourquoi la réclamer à de froids mausolées,
Bornes sur un chemin par l'homme amoncelées
Pour marquer son passage au séjour des aïeux?
Notre Isaure n'a rien de ce monde éphémère:
Vous qui redemandez ses traces à la terre,
Regardez plutôt vers les cieux!

C'est dans ces régions d'une aurore infinie
Que la voix du poëte, écho plein d'harmonie,
O Clémence, de vous reçoit son timbre d'or;
Vous qui transfigurée aux voûtes éternelles,
De l'âme qui commence à déployer ses ailes,
Soutenez le timide essor!

Ce monde où tout périt garde votre pensée:
Tandis que de grands noms la gloire est effacée;
Que sous ses pieds de fer le temps écrase tout;
Que peuples, monuments, cités, vastes royaumes,
Dans l'abîme sans fond tombent comme les hommes,
Votre culte reste debout.

Sur tous ces vieux débris dont la terre est semée,
Brillez dans notre ciel, étoile bien-aimée,
Ainsi que la lueur suspendue au saint lieu;
Epanchez vos rayons dans l'ombre de nos veilles:
Que notre âme par vous enfante les merveilles
Qui rapprochent l'homme de Dieu!

Toulouse vous promet que sa lyre pieuse,
Du génie inspiré boussole harmonieuse,
Se tournera vers vous, astre cher à nos bords;
Et guidant notre esquif sur des flots sans orages,
A vos seules clartés cherchera les rivages
D'où partent les divins accords!

RAPPORT

SUR LE CONCOURS ;

Lu en Séance publique, le 3 Mai 1837,

PAR M. LE VICOMTE DE PANAT,
Secrétaire perpétuel.

MESSIEURS,

L'APPARITION des concours académiques dans l'Europe moderne est contemporaine de l'époque où les premières lueurs du goût et du savoir commencèrent à lutter contre les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. C'est dans nos murs que cette institution prit naissance, en l'établissant parmi nous, nos fondateurs, peu familiarisés encore avec l'histoire littéraire de l'antiquité, crurent sans doute avoir créé ce qu'ils ne faisaient que rajeunir; ils ignoraient peut-être que l'Attique, cette patrie des arts où toutes les idées gracieuses furent le produit spontané d'une terre féconde, avait vu des bergers se disputer des prix, rustiques comme leurs chansons, avant même que l'Elide ouvrît la lice merveilleuse où Pindare et Sapho venaient demander à la Grèce assemblée une couronne de laurier, et comptaient des Rois

au nombre des Poëtes qui avaient osé devenir leurs émules.

Rétabli par nos devanciers, cet usage leur fut emprunté par les Sociétés littéraires qui depuis deux siècles se sont formées sur les divers points du Monde civilisé; mais chez presque toutes il ne se reproduit qu'à des intervalles éloignés, et ne paraît être qu'une sorte d'accessoire à leurs travaux ordinaires. Chez nous, au contraire, il est le principe même de notre fondation, et l'affaire la plus importante de notre vie académique. C'est surtout à l'époque des concours, et en qualité de juges, que nous avons des devoirs essentiels à remplir. Chargés de maintenir l'institution dont notre ville natale se glorifie, nous présentons tous les ans à nos concitoyens un compte fidèle de la mission qui nous fut confiée. La tâche que je viens accomplir devant vous, est tantôt agréable, tantôt fâcheuse, suivant les divers degrés de mérite des ouvrages qui, toujours à peu près égaux en nombre, diffèrent souvent beaucoup d'une année à une autre, sous le rapport du talent déployé par les auteurs. J'ai le regret de vous exposer aujourd'hui le résumé d'un concours inférieur à quelques-uns de ceux qui l'ont précédé. Nos plus belles couronnes, celles qui donnent aux lauréats le droit de siéger dans le corps des Jeux Floraux, demeureront réservées pour un temps plus fertile en productions dignes du noble prix qui leur est offert.

L'Académie s'était flattée d'un meilleur résultat, lorsqu'elle donna pour sujet du prix d'éloquence l'Eloge de saint Bernard. Parmi les seize Discours qui lui ont été présentés, plusieurs annoncent du talent, et ont dû coûter de longues et laborieuses recherches. Ne pouvant les mentionner tous, pour ne pas abuser du temps et de l'attention de mon audi-

toire, j'indiquerai seulement les trois qui, après avoir obtenu l'approbation provisoire des bureaux particuliers, n'ont pu résister à l'épreuve définitive qu'ils avaient à subir devant l'Académie assemblée.

L'un, ayant pour épigraphe : *Saint Bernard fut un prodige dans des temps d'ignorance ; il l'eût été de même dans un siècle civilisé*, est de M. Sabatier, avocat et maître de pension à Toulouse, qui obtint le prix d'éloquence en 1835. Il est aisé de voir que cet ouvrage n'a pas été composé avec la maturité désirable. Dès les premières pages, on se trouve jeté au milieu d'événements que rien n'explique et ne prépare ; nulle exposition n'introduit le lecteur sur le lieu de la scène, et ne lui rend intelligibles les allusions qui se succèdent sans se rattacher l'une à l'autre, et tiennent la place des développements que l'on avait droit d'exiger. Ces reproches ne pourraient être adressés avec autant de justice à la seconde partie, où l'on trouve avec plaisir une sorte de traité sommaire, mais assez complet, sur la littérature de saint Bernard. Le style, habituellement remarquable par son allure vive et brillante, mais parfois trop ambitieux, devient ici plus sévère et plus pur. Ce passage est digne d'éloges sous tous les rapports ; mais, considéré dans son ensemble, le travail de M. Sabatier est moins un discours que l'essai d'un panégyrique, œuvre imparfaite échappée à la plume d'un homme de talent, qui a péché par précipitation plutôt que par impuissance de mieux faire, et s'est trop hâté de traiter son sujet avant de l'avoir considéré sous les nombreux aspects qu'il devait envisager.

Des qualités et des défauts, en quelque sorte opposés, signalent l'ouvrage présenté qui a pour épigraphe : *L'éloge des grands hommes est la leçon du monde*. On ne peut guère concevoir un

plan plus raisonnable, ni le remplir avec une plus scrupuleuse fidélité : La naissance, la vie et la mort de saint Bernard, son influence sur les affaires de son siècle, ses travaux apostoliques, ses nombreux écrits, ses triomphes dans le champ de la controverse, trouvent place tour à tour dans un récit méthodique, sagement écrit, semé de réflexions justes, mais où l'on désirerait plus de rapidité, de force et d'éclat, quelques-uns de ces mouvements qui distinguent une composition oratoire d'un bon article de biographie, quelques-uns de ces traits où l'on reconnaît l'orateur, et qui se rencontrent avec une sorte de profusion dans un discours de M. Cabanis, le dernier de ceux dont je dois vous entretenir.

Celui-ci, ayant pour épigraphe ces paroles de l'Apôtre S. Jean, *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra,* fut évidemment tracé sous l'impulsion d'une foi ardente, et d'une conviction profonde. J'ai déjà dit qu'on y trouvait un assez grand nombre de passages qui s'élèvent jusqu'à la hauteur d'une véritable éloquence. Je dois ajouter que cette éloquence n'a rien de frivole, qu'elle ne consiste pas seulement dans un habile arrangement de mots, mais qu'elle s'appuie sur des idées ingénieuses, et une érudition peu commune. C'étaient là les éléments d'un succès infaillible, si l'auteur, livré à la fougue de son imagination, n'avait manqué le but en se laissant entraîner à des digressions qui occupent trop de place dans son ouvrage, et s'il n'avait trop négligé de lier entr'elles les diverses parties qui devaient se prêter un mutuel secours. L'unité présidait à la conception du plan; elle a disparu dans les détails. L'invocation, placée au début, pourrait appartenir à une homélie; la suite a quelquefois la marche irrégulière, les écarts,

et aussi l'éclat et l'élévation du Dithyrambe. Je céderais au désir d'exposer ici, d'une manière moins abrégée, les beautés et les imperfections de cet ouvrage vraiment remarquable, et j'aurais analysé avec plus d'étendue ceux dont j'ai déjà dit quelques mots, si, en remettant au concours de 1838 le sujet déjà traité, l'Académie ne m'eût imposé une réserve dans laquelle je me hâte de me renfermer. Nous applaudissons aux essais des concurrents qui se sont présentés; nous les retrouverons l'année prochaine, riches des matériaux qu'ils ont amassés déjà par de patientes études, éclairés sur leurs défauts par l'expérience d'une première ébauche, moins pressés par le temps, mûris par la méditation, et dignes d'une palme devenue plus glorieuse encore par les travaux qu'elle exige, et par le mérite des rivaux qui se présentent pour la disputer.

Le sujet proposé est d'un genre assez élevé, pour avoir excité la verve des poëtes lyriques. L'un de nos plus aimables lauréats a chanté saint Bernard, dans une Ode imprimée au Recueil, et approuvée d'abord par les trois bureaux particuliers; un examen plus rigoureux l'a définitivement écartée du concours.

Une Ode intitulée : *L'Italie ou le Rêve détruit*, par M. de la Jugie, a obtenu un peu plus de succès. Le début, riche de poésie, abonde en vers harmonieux; la dernière moitié, plus faible de style, se compose de détails domestiques beaucoup plus intéressants pour l'auteur et sa famille que pour le public; et l'effet général ne répond pas à ce que l'on attend d'une composition lyrique. Ces défauts ont réduit à la plus modeste de nos fleurs, la récompense accordée à une pièce qui ambitionnait la plus brillante de toutes.

Ces deux Odes sont seules montées au bureau général; l'Académie en a cependant distingué quel-

ques autres, dont la plus remarquable est sans doute celle que M. Isidore Latour nous a donnée sous le titre de *Funérailles d'Alaric*. Le Poëte qui mérita un prix au concours de 1833, et qui s'est déjà fait un nom littéraire par des succès obtenus hors de l'enceinte de l'Académie, devait trouver de beaux effets dans un sujet éminemment lyrique. Il l'a traité d'une manière large et grandiose, mais la versification est quelquefois tellement hérissée de dissonances, qu'on serait tenté de croire qu'elles ont été mises à dessein dans la bouche des rudes soldats d'Alaric, comme le langage le plus convenable à leurs sauvages habitudes. Si telle était l'intention de l'auteur, nous pensons qu'il s'est trompé. Les Visigoths eux-mêmes, lorsqu'ils parlent en vers français, doivent demeurer assujettis aux lois du nombre et de l'harmonie. Un écueil d'un autre genre attendait le jeune Poëte qui nous a donné *le Ravissement de Saint Paul*. Ici, des Anges occupent la scène, et l'on sent quelle est la difficulté de faire parler dignement de semblables interlocuteurs. Cette pièce, envoyée par M. l'Abbé Dubreil, porte néanmoins quelques indices d'un talent que nous verrons tout à l'heure se manifester avec plus d'éclat dans des genres divers.

Sous le titre de *l'Avenir social*, M. Aimé Camp, Régent de seconde au collége de Béziers, a célébré en vers quelquefois bien frappés, les grandeurs qu'il promet au genre humain, ses progrès futurs et la félicité universelle en espérance. Enfin M. Auguste Gros, de Carcassonne, a donné le nom d'*André Chénier* à une Ode où l'on entend comme un faible écho des accents délicieux qui vibraient sur la lyre de l'infortuné jeune homme dont il chante le génie et déplore l'horrible destinée. Toutes ces pièces sont imprimées au Recueil.

Si les Odes présentées n'ont ainsi obtenu qu'un succès incomplet, l'examen des Poëmes a été plus satisfaisant pour l'Académie. Nous mettons au premier rang *le Jugement d'Isaure*, par l'un de nos jeunes compatriotes, M. l'Abbé Dubreil. Il a trouvé l'idée de sa composition dans la solennité même qui nous rassemble aujourd'hui ; c'était déjà une heureuse inspiration que de présenter aux spectateurs de la Fête du 3 mai le tableau de cette même Fête présidée par la Restauratrice de nos Jeux : mais le mérite de l'à-propos n'est pas le seul que l'on remarque dans le plan de l'ouvrage ; l'auteur a su agrandir son sujet en appelant à la fois dans la lice un Troubadour, enfant de nos contrées, et un jeune Grec échappé aux désastres de sa patrie, emportant avec lui les écrits du chantre d'Achille. Une lutte individuelle dont l'intérêt eût été médiocre, devient ainsi comme l'esquisse de la grande époque qui transforma notre vieille littérature nationale, en répandant parmi nous la connaissance des chefs-d'œuvre de l'antiquité. L'exécution de ce petit Poëme laisse peu de chose à désirer. Il est possible sans doute de s'élever à une plus grande hauteur de pensées, de jeter dans un ouvrage des traits plus neufs et plus hardis ; mais il est rare de parvenir à plus de clarté, de correction et d'élégance. L'auteur termine la lutte poétique reproduite dans ses vers, en faisant accorder un prix égal aux deux concurrents. Cette décision n'a pas eu l'assentiment de l'Académie. Les chants du fils de la Grèce lui semblent supérieurs à ceux du Troubadour, et notre inquiète susceptibilité pour tout ce qui intéresse la gloire de Clémence a dû s'alarmer quelque peu en voyant la Muse Toulousaine présentée ainsi comme suspecte, ou de défaut de goût, ou de partialité en faveur d'un compatriote. Plus heureux que les

rivaux créés par son imagination, M. Dubreil ne partage avec aucun de ses concurrents la couronne qu'il a obtenue.

Cette couronne aurait pu lui être disputée par l'auteur du Poëme intitulé *Doute et Foi*, où les effets du scepticisme contrastent en beaux vers avec les résultats des croyances pieuses. D'un côté, un jeune homme, comblé des dons de la nature et de la fortune, mais rassasié de jouissances, le cœur usé, l'esprit obsédé de doutes insupportables, termine par le suicide une vie devenue odieuse; de l'autre, un pauvre marinier, un simple pêcheur, après avoir péniblement gagné le pain du jour qu'attend sa famille, retourne à sa cabane en chantant l'Hymne d'action de grâces au Dieu qui soutient son humble existence. Dans cette pièce, dont un monologue un peu fatigant par sa longueur occupe près de la moitié, l'expression toujours énergique manque quelquefois de justesse. Mais le cantique du marinier est plein de charme, et nous regrettons que par un sentiment de modestie fort exagéré, l'auteur ait voulu garder l'anonyme.

Il ne me reste plus à mentionner que le Poëme de M. Gordon-O'neill, de Lure (Haute-Saône), intitulé l'*Origine du Poëte*, fiction ingénieuse, pleine de détails agréables, mais dans laquelle les convenances sont trop peu respectées pour qu'il ait été possible de lui donner une place dans nos Recueils.

Les Épîtres, que le programme de l'Académie place sur la même ligne que les Poëmes, ont dû leur céder cette année la Violette d'argent, et obtiennent deux prix d'un genre inférieur. L'un est accordé à l'Épître que M. de la Jugie adresse à une jeune Femme, sous le titre de *Consolation*. Le sujet n'est pas exposé avec assez d'art et de soin, d'où résulte un peu de

vague et d'obscurité dans le commencement de cette pièce, attachante d'ailleurs par la vérité du sentiment et le talent de la versification. Le rhythme est emprunté à la *Jeune Captive* d'André Chénier, et quelques strophes ne seraient pas déplacées à côté de cet admirable modèle. M. Gout-Desmartres, dont le nom a plus d'une fois retenti avec éclat dans cette enceinte, est auteur d'une *Épître à Perrault*, intitulée : *Les Contes des Fées*, qui reçoit, comme la précédente, un souci réservé. La critique la plus sévère découvre à peine quelques taches dans ce petit ouvrage, tout parsemé de détails gracieux et de jolis vers; mais sa forme s'éloigne beaucoup du genre de l'Épître, et l'on regrette surtout que le sujet n'ait pas reçu tous les développements dont il était susceptible. Un talent aussi distingué que celui de M. Desmartres aurait pu nous donner quelque chose de plus complet. Son heureuse imagination lui avait révélé l'existence et ouvert l'entrée d'une mine abondante; il ne devait pas s'arrêter avant d'avoir mis au jour une partie des richesses qu'elle renferme.

L'Épître, *à un Artiste partant pour l'Italie*, fait oublier la légèreté du fond en faveur de la pureté du style et de la facilité de la versification. Ce n'est pas la première production agréable que nos Recueils aient due à la plume de madame Aglaé de Corday ; nous espérons que ce ne sera pas non plus le dernier de ses présents dont nous aurons à nous féliciter. Il manque quelque chose à nos solennités quand les femmes négligent de répondre à l'appel que nous leur adressons au nom de la Femme illustre qui reçoit ici tous les ans le tribut de nos éloges et l'hommage de notre reconnaissance.

Trois Élégies seulement ont été remarquées : l'une, intitulée, *la Jeune Mère*, contient des vers assez

bien faits, mais pas une idée qui n'ait été souvent reproduite dans les ouvrages du même genre. *La Visite,* par M. Rey, chef d'institution à Toulouse, est préférable sous plusieurs rapports; on y trouve l'expression touchante des sentiments qui oppressent notre âme à l'aspect des lieux depuis longtemps abandonnés, où s'écoulèrent nos premiers, nos plus beaux jours, et quoique le style ne soit pas partout irréprochable, ce nouvel essai de M. Rey dans une carrière où il s'est déjà montré avec avantage, nous semble d'un bon augure pour l'avenir. Nous devons aussi des éloges à l'Élégie intitulée, *mes Mécomptes*. Les vers, tournés avec aisance, bien que d'une coupe un peu monotone, sont divisés en stances régulières, dont la chute se reproduit périodiquement comme une sorte de refrain, varié à chaque désinence d'une manière assez ingénieuse. On sait que ces jeux d'esprit, qui ressemblent trop à des tours de force, ont beaucoup perdu de la faveur dont ils jouissaient au temps des Rondeaux, des Triolets et des Acrostiches. M. Louis Peyrecave, auteur de cette pièce, paraît être doué d'un talent qu'il exercera sans doute une autre fois contre des difficultés d'un genre plus sérieux.

Le Souci d'argent, destiné à l'Elégie, est aussi le prix de l'Eglogue, et cette année c'est une Eglogue qui l'a obtenu. J'ignore à quelle époque il faudrait remonter pour trouver dans nos annales l'exemple d'un triomphe de cette espèce. La poésie champêtre a cessé de plaire depuis longtemps; la renommée de Racan et de Segrais vieillissait déjà, lorsque Fontenelle acheva de discréditer les pastorales en dénaturant un genre que les anciens avaient cultivé avec amour. C'est donc comme une résurrection que je signale aujourd'hui; elle est due à M. Dubreil, qui occupe déjà dans ce Rapport une place distinguée. Il

a trouvé le secret d'élever le ton de l'Eglogue sans lui faire perdre son caractère. Le premier personnage introduit sur la scène est un berger, mais ce berger sera bientôt le Prophète-roi. Un envoyé céleste s'entretient avec lui des intérêts du peuple d'Israël, de la cause de Dieu même. La diversité du rhythme employé tour à tour par chacun des deux interlocuteurs ajoute à l'agrément et surtout à la clarté du dialogue, où règne la noble simplicité, la grandeur naïve si convenable aux sujets bibliques. Le prix réservé du genre a été décerné à cette pièce. Elle aurait obtenu le prix de l'année, distinction que l'Académie considère comme supérieure à la première, si quelques détails un peu faibles ne contrastaient d'une manière fâcheuse avec le ton du reste de l'ouvrage.

L'Idylle, sœur de l'Eglogue, ne figure cette année que dans un rang bien inférieur. On trouve cependant de la sensibilité, de la grâce, et de jolis vers, dans deux pièces imprimées au Recueil. L'une, sous le nom de *Mystère*, a été envoyée par M. Jironis, de Cusset, département de l'Allier; l'autre, intitulée *Le Petit Oiseau*, est l'ouvrage de M. de la Jugie.

Une décision assez récente a donné la Ballade pour rivale aux trois derniers genres dont je viens de parler. Peu des prétendants se sont montrés au Concours, et le seul qui mérite d'être cité, est M. Largey fils, de Castelnaudary. Sous le titre de *Honneur et Amour*, il a mis en scène un Chevalier castillan, oubliant près de sa dame que les Maures et les Chrétiens vont se livrer un combat où il est attendu. Mais l'heure fatale a sonné. Pénétré de douleur et de honte, il s'élance et demande à son destrier de réparer, par la rapidité de sa course, les moments perdus loin du champ de bataille. Il y arrive trop tard pour partager

l'honneur de la victoire, mais assez tôt encore pour obtenir un trépas glorieux. Quelques réminiscences du Romancero sont aisées à reconnaître dans cette Ballade, écrite d'un style faible et négligé, mais assez agréable à lire, parce que l'intérêt, gradué avec intelligence, s'accroît jusques au dénouement.

Je n'ai rien à dire des Sonnets à la Vierge, qui, depuis longtemps, semblent avoir cédé aux Hymnes sur le même sujet, le monopole de la Fleur également destinée à ces deux genres de poésie. A nos derniers concours, ce prix avait été donné à des ouvrages dont la forme était presque toujours dramatique. Les deux concurrents qui, cette année, méritent d'être cités avec éloge, ont, comme d'un commun accord, abandonné la route suivie par leurs devanciers, pour revenir à la forme primitive de l'Hymne; mais leurs ouvrages, semblables sur cet unique point, diffèrent entièrement sous tout autre rapport. M. Isidore Latour a chanté Marie comme la patronne de nos Jeux; M. Télémaque Lafont l'a célébrée comme la Reine du ciel, et la protectrice du genre humain. L'un lui demande un sourire pour les fleurs du printemps et pour les fleurs de Clémence; l'autre invoque son appui pour sa patrie et pour le monde. Celui-ci ne se plaît qu'aux pensées douces, aux images riantes; celui-là s'élance audacieusement dans les régions infinies des plus redoutables mystères. L'un affecte la manière naïve des auteurs du 16.e siècle; l'autre cherche à marquer ses vers de la forte et sévère empreinte qui, dans tous les temps, a signalé la plus haute poésie. Le premier a obtenu le prix réservé du genre, parce que son cadre, trop resserré peut-être, est rempli avec bonheur, parce qu'il y a de la grâce dans son refrain, parce qu'une strophe délicieuse suffirait seule pour faire pardonner quelques négligences; l'œu-

vre du second n'est pas même parvenue au bureau général, parce qu'il n'a pas su se borner dans une carrière trop vaste; parce que, chez lui, l'expression a souvent mal servi la pensée; parce qu'il a pris quelquefois l'enflure pour de l'élévation, l'obscurité pour de la profondeur, les tableaux hideux pour des peintures énergiques. Ces graves reproches ne lui seraient pas adressés, si toute sa composition égalait en mérite les quatre strophes qui la terminent. Alors il nous aurait donné l'un des plus beaux ouvrages lyriques qui aient été présentés à l'Académie. Son Ode au Saint-Esprit révéla, l'année dernière, la nature de son talent et la tendance de ses idées. Malgré les défauts que je signalais tout à l'heure, le travail dont je viens de rendre compte atteste un progrès remarquable dans la carrière qu'il s'est ouverte. Bien jeune encore, il néglige les routes frayées pour aborder dans ses vers les dogmes les plus sublimes d'une religion toute spirituelle; il chante d'une voix assurée les choses du ciel; c'est avoir reçu la vocation de poëte dans la première et la plus noble acception de ce beau titre. La poésie, élevée à sa mission primitive, est, en effet, une langue toute divine; chez tous les peuples du monde, c'est en Hymnes sacrés que retentirent ses premiers accents, et la harpe du Prophète précéda dans l'ordre des temps la lyre des chantres profanes, comme elle la surpassera toujours par la majesté des accords qu'elle consacre aux louanges de l'Éternel.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE RECUEIL DE 1837.

FIN.